# HISTOIRE

DE

# NAPOLÉON

accompagnée

## D'UN TABLEAU MNÉMONIQUE

Des principaux événemens de sa vie;

PAR

Mme L. DE SAINT-OUEN.

Deuxième Édition.



PARIS
A.-J. DÉNAIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE VIVIENNE, N. 16.
NANCY
VIDART ET JULIEN.

1833





# HISTOIRE

DE

# NAPOLÉON.

## Ouvrages du même auteur.

**TABLEAUX MNÉMONIQUES DE L'HISTOIRE DE FRANCE. 1 fort vol. in-12 et cinq tableaux.**

**OEUVRES CHOISIES DE STANISLAS, précédées d'une Notice sur la vie de ce Prince. 1 vol. in-8.**

**DÉLIA, nouvelle russe. 1 vol. in-12.**

**ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE. 6e édition.**
La Société pour l'instruction élémentaire a décerné un prix à cet ouvrage.

## SOUS PRESSE :

### 2e Édition.

**TABLEAUX MNÉMONIQUES DE L'HISTOIRE D'ANGLETERRE. 1 vol. in-8 et cinq tableaux.**

TOUL. — IMPRIMERIE DE Ve BASTIEN.

# HISTOIRE

DE

# NAPOLÉON

accompagnée

**DUN TABLEAU MNÉMONIQUE**

*Des principaux événemens de sa vie;*

PAR

**Mme L. DE SAINT-OUËN,**

AUTEUR DES HISTOIRES DE FRANCE, D'ANGLETERRE, DE STANISLAS, ETC.

Ce n'est vraiment qu'avec des tableaux qu'on peut faire des rapprochemens; ils éveillent les idées et les provoquent.
NAPOLÉON. [Mémorial de Sainte-Hélène.]

**Deuxième Édition.**



PARIS

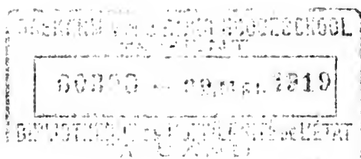
A.-J. DÉNAIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE VIVIENNE, N. 16.

NANCY

VIDART ET JULIEN.

1833





# AVANT-PROPOS.

## OBSERVATIONS

### SUR LA MÉTHODE MNÉMONIQUE APPLIQUÉE A L'HISTOIRE DE NAPOLÉON.

S'il est souvent nécessaire d'aider à la mémoire, ce secours lui devient indispensable, en quelque sorte, lorsqu'il s'agit de fixer à la fois une multitude d'importans souvenirs. Et quelle époque fut jamais plus féconde en grands évènemens que celle que nous allons parcourir? Un puissant intérêt s'y rattache, et nous fait contempler avec orgueil cette gloire contemporaine dont l'éclat semble rejaillir sur nous. Acteurs ou témoins de ce grand drame, dont l'Europe entière fut le théâtre, nous cherchons chaque jour, avec un empressement nouveau, à nous en retracer les différentes scènes, et c'est un besoin de l'époque, que cette connaissance *intime* et générale du siècle des prodiges. Le tableau que j'offre aujourd'hui la rendra prompte

et facile aux hommes de tous les rangs, de tous les âges, en présentant à la fois et avec tous les moyens de les fixer dans la mémoire, cette foule de glorieux souvenirs.

*Parler aux yeux*, produire sur l'esprit une impression durable, tel est le but des tableaux mnémoniques; mais pour l'atteindre, ce but, il fallait créer un nouveau langage, il fallait revêtir les idées d'une forme nouvelle qui les rendît *apparentes*, si l'on peut s'exprimer ainsi, et c'est là ce que j'ai entrepris dans la composition de ces tableaux, tantôt par la peinture immédiate des objets, et plus souvent, par des emblêmes qui les caractérisent.

*L'expression*, ou si l'on veut, la signification de ces emblêmes est d'autant plus facile à saisir, que tous ont un caractère analogue à l'idée qu'ils doivent peindre, et rappellent, au premier aspect, le souvenir qu'ils sont destinés à retracer. Nous en citerons ici quelques exemples :

*Un char de triomphe* désigne la victoire. Ce *char renversé*, une défaite; *deux mains réunies* désignent un traité de paix, et donnent, en effet, l'idée d'une *parfaite union.*

Il n'y a point de *synonymes* dans cette langue

symbolique : quelques objets, cependant, ont plusieurs significations; mais alors, une forme, une position différente, leur donnent un sens différent : déjà nous l'avons observé à l'égard des chars; *la couronne*, de même, varie dans son expression : *droite*, elle est l'emblême de la royauté, de l'élection d'un roi; *renversée*, c'est abdication; *renversée et brisée*, elle indique un prince détrôné. Ses formes, ses positions différentes présentent aux yeux l'idée de ses *différentes acceptions*. Nous ne multiplierons pas davantage ces observations que l'on pourra faire soi-même, en examinant le tableau *.

Chaque emblême ou symbole, représente un évènement avec l'indication de l'année où il arrive, et du lieu où il se passe. La réunion de ces mêmes emblêmes, forme un *ensemble* qui est calculé, de manière à imprimer à chaque époque le caractère distinctif qui lui est propre; ainsi, en jetant les yeux sur le premier médaillon, qui contient la guerre d'Italie, sous le *général Bonaparte*, un seul regard suffit pour juger que cette époque est une époque de gloire. Une multitude de *chars*, accompagnés de *drapeaux* et de *lauriers*, carac-

* Voyez le Tableau mnémonique.

térisent au premier aspect les innombrables et merveilleux succès de cette admirable campagne.

Le premier médaillon du consulat produit une impression entièrement opposée : de toutes parts se présentent des emblêmes de paix ; on voit renaître ou se former de grandes, d'utiles institutions ; cette époque, en un mot, porte une empreinte de calme, de bonheur, dont on est frappé au premier regard, et qui fait bénir le chef de l'État, qu'on admirait à la seule vue des médaillons précédens. Cette première impression produite par des objets sensibles, passe rapidement des yeux à l'esprit, où la recueille la mémoire.

Je n'étendrai pas plus loin ces remarques sur l'effet *général* que doit produire chaque médaillon en particulier, il suffira de faire connaître quelle a été en cela mon intention ; j'aime à croire qu'un plus long examen du tableau, prouvera que je me suis écartée le moins possible du plan que je m'étais tracé.

On a vu que chaque emblême isolé, représentait un fait ; que réunis dans un médaillon, ces mêmes emblêmes donnaient une couleur ou *physionomie* particulière à chaque époque.

On observera maintenant que le classement chronologique des médaillons dans le tableau, empêche qu'ils ne se confondent entre eux, et permet de suivre tous les détails sans jamais perdre de vue l'ensemble. De là, des comparaisons, des rapprochemens faciles qui ajoutent un grand intérêt à l'histoire, et peuvent quelquefois donner d'utiles leçons aux hommes. Aucun autre moyen, je crois pouvoir le dire, n'atteindrait en cela le même but.

« *Ce n'est vraiment qu'avec des tableaux que* « *l'on peut faire des rapprochemens; ils éveillent* « *les idées et les provoquent.*

NAP. *Mémorial de Sainte-Hélène.*

Tracés sur le plan que je viens d'indiquer, les tableaux mnémoniques sont à l'histoire ce que les cartes sont à la géographie: ils indiquent la position des faits, comme les cartes indiquent la position des lieux. Les uns fixent la mesure des temps, comme les autres fixent la mesure des distances. Ainsi que les cartes, ces tableaux peuvent servir à apprendre et à se rappeler; et sous ce dernier rapport, celui qui nous retracera et le grand siècle et le grand homme, aura pour nous plus d'intérêt que tout autre : que de souvenirs, en effet, de

glorieux souvenirs, s'éveilleront à sa vue!..... Ce brave, pour qui le repos a succédé aux combats, viendra encore, fier de ses exploits, en contempler ici l'image; entouré aujourd'hui de ses jeunes fils, il croira faire sous leurs yeux ses anciennes campagnes, et dirigera leurs pas dans le sentier de l'honneur, en joignant l'exemple au précepte.

Quelques noms célèbres accompagnent sur le tableau le nom de Napoléon; une guirlande de lauriers les unit, afin d'indiquer cette grande association de gloire. On concevra aisément l'embarras que j'ai dû éprouver en rappelant ici quelques-uns des généraux qui ont illustré la France et immortalisé ses armes: pour être juste, il eût fallu les nommer tous..... ou presque tous, et plusieurs tableaux n'auraient pas suffi à cette brillante nomenclature. En me bornant à désigner quelques braves parmi les braves, je n'ai donc pas prétendu faire un choix *exclusif*, mais rendre au contraire, un hommage général aux armées françaises et aux chefs intrépides et fidèles qui, si souvent, les ont conduits à la victoire.

Un texte explicatif accompagne le tableau; l'objet de ce texte est de lier les faits entr'eux,

de leur donner quelques développemens nécessaires et propres à les fixer de plus en plus dans la mémoire. En effet, par la réunion du texte aux figures, la mémoire reçoit en quelque sorte, une *double impression*, puisqu'au même instant, les yeux sont frappés d'un objet, l'esprit est frappé d'un récit. J'indiquerai plus loin le moyen très simple que j'ai employé pour établir un rapport exact et facile entre le texte et les emblêmes auxquels il sert d'explication.

On retrouvera souvent dans cette histoire, les propres expressions de Napoléon, c'était pour moi le seul moyen de peindre dignement cet homme extraordinaire, dont j'ai essayé de retracer les actions.

« *Ma mémoire se composera toute de faits,* « *a dit Napoléon, et de simples paroles ne sau-* « *raient les détruire.* » En les réunissant, ces faits innombrables et merveilleux, en formant ce faisceau de gloire, la première condition devait être l'exactitude, et je m'y suis attachée *scrupuleusement*, je dois le dire : non contente des plus nombreuses, des plus minutieuses recherches, j'ai eu recours à des guides éclairés, et que recommandent à la fois leurs talens et leur caractère; j'ai trouvé dans leurs conseils

de puissans secours : je leur dois donc beaucoup....., et la reconnaissance qu'il ne m'est pas permis d'exprimer hautement ici, n'en est pas moins gravée dans mon cœur, où elle s'unit au sentiment d'une vénération aussi profonde, qu'elle est généralement partagée.

Si ce nouvel ouvrage facilite l'étude de cette belle période de notre histoire, si par sa forme il peut ajouter un degré d'utilité aux ouvrages qui auraient rapport à cette grande époque, j'aurai obtenu la récompense que j'ambitionne. J'ose croire, en effet, qu'on lira avec plus de fruit les nombreux volumes relatifs à l'Histoire contemporaine, quand d'avance, on en aura saisi l'ensemble, et lorsqu'on aura sous les yeux un tableau, où viendront se classer, autour des principaux évènemens qui y sont indiqués, tous les faits accessoires qui s'y rapportent. Ce tableau, enfin, si j'ai atteint mon but, servira de guide désormais dans cette route aujourd'hui si fréquentée, et que nos petits neveux parcourront, sans doute, avec un égal intérêt ; car cette gloire d'un moment ne sera pas une gloire éphémère : elle eut peu de durée dans la réalité, elle n'aura point de terme dans le souvenir.

# COMPOSITION

DU

# TABLEAU MNÉMONIQUE.



### MANIÈRE DE L'EXPLIQUER*.

—

NOTA. Il est *indispensable* d'avoir le tableau sous les yeux, pour l'intelligence des différentes explications qu'on va lire.

—

## EXPLICATIONS.

L'Histoire de Napoléon est divisée sur le tableau en trois grandes époques, savoir :

1re époque. — BONAPARTE, GÉNÉRAL.

2e époque. — BONAPARTE, PREMIER CONSUL.

3e époque. — NAPOLÉON, EMPEREUR.

Ces trois époques forment sur le tableau, trois lignes ou rangées de médaillons emblématiques.

* Cette méthode mnémonique, appliquée déjà aux Histoires de France et d'Angleterre, a subi ici quelques modifications nécessaires et que nous avons cru devoir indiquer. Ces explications, au reste, seront indispensables pour les personnes qui ne connaîtraient pas cette nouvelle mnémonique.

*Deux* médaillons pour la première époque. — *Trois* pour la seconde. — *Cinq* pour la troisième. En tout, *dix médaillons.*

A chaque époque, se trouve un portrait de Napoléon, avec l'indication de son âge. Au bas de ce médaillon, est placée l'année où commence l'époque, l'année où elle finit.

Voyez le premier médaillon contenant le portrait de *Bonaparte, général ;* expliquez ainsi :

*Première époque.* — *De* 1793 *à* 1799. — *Bonaparte, général.* — *Agé de* 24 *ans*, etc.

A chaque époque, une guirlande de lauriers unit au nom de Napoléon les noms de plusieurs généraux célèbres.

Les principaux évènemens de chaque époque sont indiqués dans les médaillons, par des emblêmes ou symboles.

Au-dessous de chaque emblême, est la date de l'évènement qu'il représente ; une date semblable se trouve en tête de l'article qui, dans le texte, doit servir d'explication à la figure.

Quelquefois, on emploie l'astérique * seul, sans date, pour une époque non déterminée.

Pour expliquer un médaillon, on suit l'ordre des dates placées au-dessous de chaque symbole, et faisant renvoi au texte explicatif.

Au bas du tableau mnémonique, se trouvent la figure et la signification des principaux emblêmes qui y sont employés; c'est en quelque sorte *l'alphabet* ou la clé du langage symbolique, il suffira d'y avoir porté les yeux une fois, pour expliquer facilement tous les médaillons *.

Deux colonnes ou *échelles*, sont placées de chaque côté du tableau. — Elles sont divisées en *trois parties principales*, correspondantes aux trois époques.

Chacune de ces divisions comprend autant de *degrés* qu'il y a de médaillons par époque, c'est-à-dire, *deux degrés* pour la première époque; *trois* pour la seconde; *cinq* pour la troisième.

Dans la *première échelle*, chaque degré contient l'indication des années comprises dans chaque médaillon, et à côté, *l'année républicaine* qui y correspond.

* Il est inutile d'observer ici qu'on n'a pu donner aucune proportion au dessin: il est des choses qu'il eût été impossible de rendre s'il eût fallu les proportionner.

L'objet de cette échelle est d'abord d'établir l'ordre chronologique, et ensuite d'aider aux recherches qui, par ce moyen , se feront d'une manière prompte et facile.

Veut-on savoir, par exemple, dans quel médaillon se trouvent les évènemens arrivés en 1798? Au lieu de parcourir tout le tableau, on jette les yeux sur cette première échelle : l'année 1798 se trouve dans le *second degré;* on cherche alors ces évènemens dans *le second médaillon.* On sait en même temps que cette *année* 1798 *correspond à l'an VI de la république.*

La *seconde échelle*, divisée de même que la première, contient une courte explication des emblêmes renfermés dans les médaillons; elle sert à prendre en peu d'instans une idée générale de la composition du tableau ; elle facilite également les recherches : par exemple, si l'on veut savoir promptement dans quel médaillon se trouve la bataille d'Arcole? En suivant *l'échelle*, on voit cet évènement indiqué dans le *premier degré*, on le cherche alors dans le *premier médaillon.*

A chaque degré des deux échelles est indiqué le *numéro du médaillon* auquel ce degré se rapporte, le même numéro se retrouve sur le médaillon.

# CORRESPONDANCE

## DU TEXTE AU TABLEAU.

Le texte explicatif est divisé par *articles*, correspondant par une date aux emblêmes renfermés dans les médaillons.

Outre la date placée en tête de chaque article, des mots en PLUS GROS CARACTÈRES, servent encore de renvoi du texte au tableau; ces mots placés, soit au commencement, soit dans le courant d'un article, ont toujours un rapport *direct* avec une des figures du médaillon. Ils servent d'indication pour porter les yeux sur le tableau, et faire le rapprochement entre l'évènement décrit et l'objet qui le représente.

*Exemple :*

11 Mai 1796.

PASSAGE DU PONT DE LODI.

Maître du Piémont, Bonaparte s'avance dans la haute Italie, etc.

Tandis que la cavalerie, à une demi-lieue de là, a traversé la rivière, et commence l'attaque, BONAPARTE A LA TÊTE DE SES GRENADIERS, SE PRÉCIPITE SUR LE PONT.

*Voyez maintenant le tableau*, 2ᵉ *médaillon*. A la date 11 *mai* 1796, vous trouvez, en effet, le passage du pont de Lodi, avec les circonstances indiquées par les mots, en gros caractères.

On voit d'après cela, qu'il est absolument nécessaire d'avoir constamment le tableau sous les yeux, pendant la lecture de cet Ouvrage, afin de pouvoir faire ces continuels rapprochemens entre les objets du tableau et le texte qui leur sert d'explication.

On observera maintenant, que lorsque les faits sont trop multipliés pour être tous indiqués dans l'espace étroit d'un médaillon, chaque article du texte n'est pas seulement alors l'explication de la figure à laquelle il se rapporte, il contient en outre, le récit des évènemens qui précèdent et qui suivent; ces idées que l'on réunit s'identifient, pour ainsi dire, et le symbole qui retrace l'une, rappelle l'autre en même temps.

Une table analytique et chronologique est placée à la fin du volume. Dans cette table, on a joint à chaque date, la date correspondante du calendrier républicain, depuis 1793

jusqu'en 1806; la première *échelle* du tableau présente déjà ce rapprochement, mais seulement *par année*, il a paru essentiel d'ajouter ici cette correspondance dans sont détails de *mois* et de *jours*, car ces rapports des deux calendriers *grégorien* et *républicain*, est nécessaires à connaître pour une foule de dates anciennes qui se rencontrent sans cesse, et dont plusieurs même servent encore aujourd'hui à désigner des époques importantes de notre histoire; telles que le 13 *vendémiaire an IV*, *le* 18 *brumaire an VIII*, *etc.*

Il serait fort utile de faire une première et prompte explication du tableau, au moyen de la table analytique: on saisirait mieux tous les détails, lorsque déjà on aurait une idée générale de l'ensemble. Cette courte analyse deviendrait ainsi une *préparation* utile, avant la lecture de cet Ouvrage, comme elle en offrirait après, une facile récapitulation.

(Voyez table analytique, page 333.)

# HISTOIRE

DE

# NAPOLÉON.

## NOTIONS PRÉLIMINAIRES

SUR

### L'ORIGINE ET LES PREMIÈRES ANNÉES DE NAPOLÉON*.

De 1769 à 1793.

Napoléon Bonaparte naquit à Ajaccio, en Corse, le 15 août 1769, de Charles Bonaparte et de Lætitia Ramolini, issus l'un et l'autre de familles nobles et distinguées de ce pays.

En 1779, Charles Bonaparte ayant été choisi pour représenter la Corse dans la députation que

* Ce premier chapitre, servant d'introduction, ne correspond pas au tableau.

cette île envoya au roi de France (Louis XV), Napoléon, alors âgé de dix ans, accompagna son père dans ce voyage. Placé d'abord au collége d'Autun, il fut admis ensuite à l'école militaire de Brienne par la protection de M. le comte de Marbeuf, gouverneur de la Corse et ami particulier de sa famille. Un caractère sérieux et réfléchi, une application soutenue et une grande aptitude aux sciences exactes, le firent bientôt remarquer de ses maîtres qui, surpris de ses progrès, ne l'étaient pas moins de l'éloignement qu'il montrait pour les plaisirs frivoles de son âge. Bonaparte, en effet, n'aimait des jeux de l'enfance que ceux qui offraient quelques rapports avec les exercices militaires : eux seuls avaient le pouvoir de le distraire; mais il ne lui suffisait pas d'en faire partie, il fallait qu'il les dirigeât lui-même, et c'était alors avec cette vivacité, cette promptitude et, en quelque sorte, ce talent qui devaient faire un jour, du héros de l'école, le premier capitaine du monde.

Parmi les hommes qui connurent et observèrent Napoléon dans ses premières années, plusieurs lui prédirent une brillante carrière ; de ce nombre fut M. de l'Eguille, professeur d'histoire. En rendant compte de ses jeunes élèves, il joignit au nom de Bonaparte la note suivante : *Corse de nation et de caractère, il ira loin si les circonstances le favorisent.*

En 1783, Bonaparte fut admis à l'école de Paris où il obtint bientôt la même supériorité qu'à Brienne. La lecture de l'histoire, jusque-là son occupation favorite, devint alors sa passion dominante : les grands modèles qu'il se plaisait à étudier exaltèrent son imagination, remplirent son âme d'enthousiasme, et l'amour de la gloire fut son premier sentiment.

Ayant subi avec distinction les examens d'usage, il fut nommé lieutenant en second dans le régiment d'artillerie de La Fère, le 1er septembre 1785 : il avait alors seize ans. Parvenu

en peu de temps au grade de lieutenant en premier, il conserva en avançant dans la carrière des armes, les goûts et les habitudes qu'il y avait apportés. On le vit même se livrer de plus en plus à de profondes méditations, à mesure que l'étude et l'expérience du monde développaient en lui des idées nouvelles.

Le 6 février 1792, Bonaparte obtint le grade de capitaine; appelé en Corse peu de temps après pour apaiser les troubles qui s'étaient manifestés dans cette île, on le nomma commandant provisoire d'un bataillon de garde nationale, destiné à y maintenir la tranquillité; mais cette mesure fut insuffisante contre les factions qu'excitait sourdement l'Angleterre, pour enlever l'île de Corse à la France.

Le général Paoli qui commandait alors en Corse, favorisait les prétentions du gouvernement Britannique et leva l'étendart de la révolte au mois de mai 1793. Bonaparte, jusque-là le partisan zélé et l'admirateur sincère de ce gé-

néral, s'opposa à lui ouvertement dès qu'il connut ses coupables intentions. Une lutte sanglante s'engagea aussitôt entre les deux partis dont l'un soutenait la France et l'autre l'Angleterre; ce dernier eut l'avantage, et Bonaparte, exposé dès-lors aux vengeances d'un ennemi dangereux et puissant, se déroba à ses poursuites en s'embarquant pour la France. Il se rendit d'abord à Marseille, et après avoir établi sa famille dans les environs de Toulon, il partit pour Paris, laissant en garnison à Nice le 4[me] régiment d'artillerie auquel il était attaché.

Vers la même époque, en septembre 1793, l'armée française tenta de reprendre la ville de Toulon qui s'était livrée aux Anglais; le général Cartaux fut chargé de diriger le siége; les représentans du peuple Albitte, Salicetti et Barras devaient en surveiller les opérations. Salicetti qui connaissait le *capitaine Bonaparte*, le désigna à Barras comme pouvant servir utilement à l'attaque de cette place.

Ici commence la carrière politique de Napoléon; ici (selon l'expression d'un de ses biographes) le prendra l'histoire pour ne plus le quitter. Le texte qui va suivre servira d'explication au *Tableau mnémonique*, dans lequel sont indiqués et classés dans l'ordre chronologique les principaux faits de cette mémorable époque.

# Première Époque.

# BONAPARTE GÉNÉRAL.

### PREMIER MÉDAILLON.

DU MOIS DE DÉCEMBRE 1793 AU MOIS DE MAI 1797.

(*Voyez le Tableau.*)

### Décembre 1793.

SIÉGE DE TOULON.

Bonaparte, revêtu du grade de chef de bataillon, commandant l'artillerie de siége, fut envoyé le 12 septembre à l'armée de Toulon, par le comité de salut public qui gouvernait alors la France. Une prodigieuse activité qui savait créer des ressources, un courage qui ne connaissait point d'obstacles, le firent bientot remarquer du général Dugommier qui avait

remplacé Cartaux dans le commandement en chef de l'armée. « Avancez ce jeune homme, « écrivait Dugommier au comité de salut pu- « blic, car si vous ne l'avancez pas, je vous ré- « ponds qu'il saura bien s'élever lui-même. » Bonaparte, en effet, se distingua bientôt d'une manière éclatante à l'attaque du fort Mulgrave, appelé aussi le *Petit Gibraltar*. Des manœuvres aussi habiles que courageuses le rendirent maître de ce poste important, ce qui décida tout-à-coup la reddition de la place; le talent et l'intrépidité qu'il avait montrés dans cette circonstance hâtèrent son avancement, et le 19 décembre, jour de LA PRISE DE TOULON *, il fut nommé général de brigade, commandant l'artillerie de l'armée d'Italie. Dès ce moment, il acquit une réputation qui devait s'accroître

* On se rappellera que les mots en plus gros caractères ont un rapport direct avec un des emblêmes du médaillon, et indiquent que l'on doit porter les yeux sur le tableau, pour faire le rapprochement entre l'évènement décrit et l'objet qui le représente. — *Voyez* ici 1er médaillon, 1er emblème, *Siége de Toulon*. Le drapeau indique que la ville est prise.

rapidement. Un premier succès imprime toujours un doux souvenir, aussi Napoléon n'oublia-t-il jamais que sa gloire militaire datait du siége de Toulon, et qu'il avait dû son avancement au général Dugommier *.

### Mars, etc. 1794.

### CAMPAGNE DU PIÉMONT.

Arrivé à Nice au mois de mai 1794, le général Bonaparte prit le commandement en chef de l'artillerie de l'armée d'Italie. Soldats, généraux, représentans du peuple, tout ce qui l'entourait enfin, ressentit bientôt l'ascendant de son génie, et reconnut sa supériorité. D'après le plan qu'il avait conçu, l'armée d'Italie se trouva en peu de jours maîtresse de toute la chaîne supérieure des Alpes maritimes. La prise d'Oneil, Saorgio, celle du Col-de-Tende et le combat del Cairo furent les glorieux résultats de cette belle campagne.

* Napoléon, dans son testament, a fait des dispositions en faveur des enfans du général Dugommier, comme un témoignage de cette ancienne reconnaissance.

Le général en chef Dumerbion écrivit alors aux représentans en mission : « C'est au talent « du général Bonaparte que je dois les savantes « combinaisons qui ont assuré nos victoires. »

Un second plan d'opérations que forma Bonaparte fut adopté comme le premier, et obtint le même succès.

Tandis que l'armée s'était illustrée en Italie, la France avait gémi sous le régime sanglant de la terreur ; le 9 thermidor an II (27 juillet 1794), une heureuse révolution amena la chute du triumvirat de Couton, Saint Just et Robespierre. On vit cesser alors les proscriptions en masse; mais les haines, suites inévitables des divisions politiques, troublèrent encore l'existence de quelques citoyens; de ce nombre fut Bonaparte. Rappelé tout-à-coup de l'armée d'Italie, on lui ôta le commandement de l'artillerie, et on lui offrit une brigade d'infanterie dans la Vendée, sous prétexte qu'il était trop jeune pour commander dans son arme, il

avait alors vingt-cinq ans. *On vieillit vite sur le champ de bataille*, dit Bonaparte, *et j'en arrive.* Ayant réclamé en vain contre cette décision, il refusa la brigade de l'ouest, et rentra dans la vie privée, où l'étude vint le consoler et le distraire de l'injustice des hommes. Le représentant Doulcet-de-Pontécoulant l'arracha bientôt à cette existence obscure, en l'attachant aux travaux du plan de campagne dont s'occupait le comité de la guerre. Les talens qu'il déploya dans cette circonstance firent présager dès-lors ce qu'il serait un jour.

5 Octobre 1795.

JOURNÉE DU 13 VENDÉMIAIRE, ÉTABLISSEMENT DU DIRECTOIRE.

Une révolution nouvelle qui allait éclater en France, devait replacer Bonaparte sur la scène politique.

L'assemblée connue sous le nom de *Convention Nationale* ayant décrété une constitution républicaine, la soumit à la sanction du peuple, que cet acte ne pouvait manquer d'obtenir; mais

en même temps, elle appela les citoyens à voter sur une loi par laquelle elle maintenait d'avance les deux tiers de ses membres au sein du futur corps législatif. Cette élection anticipée à laquelle on n'avait pas su préparer les esprits, souleva de nombreuses oppositions, surtout au sein de la capitale; bientôt on s'aigrit de part et d'autre, au point que le 13 vendémiaire (5 octobre), plusieurs sections prirent les armes contre la Convention Nationale.

Choisi pour commander les troupes appelées à la défense de la Convention, le député Barras s'adjoint Bonaparte, et en quelques heures les colonnes des sectionnaires sont repoussées ou détruites; le calme enfin se rétablit, et la Constitution de l'an III est proclamée.

Cette Constitution nouvelle établit deux conseils, le conseil des Cinq-Cents, qui propose les lois, et celui des Anciens, qui les admet ou les rejette; leur exécution est attribuée à un DIRECTOIRE EXÉCUTIF, COMPOSÉ DE CINQ MEMBRES.

La Convention termine ses séances le 5 brumaire an IV, et elle est remplacée par les deux conseils, qui choisissent pour composer le Directoire exécutif, Rewbell, La Réveillère-Lépaux, Letourneur de la Manche, Sieyes et Barras. Sur le refus de Sieyes, Carnot le remplaça.

Après l'installation du Directoire, Bonaparte conserva le commandement de Paris, sous le titre de général en second de l'armée de l'intérieur; le 16 octobre, il fut nommé général de division. C'est vers cette époque qu'il connut madame de Beauharnais et s'unit à elle. Désigné peu de temps après pour remplacer Schérer dans le commandement en chef de l'armée d'Italie, lui seul ne parut pas surpris de cette élévation subite; il répondit à ceux qui lui faisaient encore des observations sur sa jeunesse : *Dans six mois je serai vieux général, ou je serai mort.*

L'Angleterre, l'Autriche, le Piémont, Naples, la Bavière et tous les petits états d'Allemagne avaient formé contre la France une

coalition formidable; c'est contre l'Autriche que le Directoire va d'abord réunir ses forces; tout se dispose donc pour attaquer cette puissance dans ses États d'Italie.

Avril, etc. 1796.

GUERRE D'ITALIE. — PREMIERS SUCCÈS.

Bonaparte, parti de Paris le 23 février, arriva le 27 mars à Nice où il prit le commandement en chef de l'armée d'Italie. Il était impatient de rétablir cette armée dans l'attitude victorieuse qu'il avait contribué à lui faire prendre deux ans auparavant, lorsqu'il ne pouvait encore déployer les ressources de son génie que dans un rang secondaire. Son premier soin fut de relever le moral de ses troupes qui, oubliées depuis long-temps dans les rochers de la Ligurie, languissaient dans un affreux dénuement. *Camarades*, leur dit-il, *vous manquez de tout au milieu de ces rochers, jetez les yeux sur ces riches contrées qui sont à vos pieds; elles vous appartiennent, allons en prendre possession!...*

Ces mots excitent l'enthousiasme du soldat, et l'armée, à l'exemple de son chef, brûle de se trouver en présence de l'ennemi.

Le 11 avril 1796 s'ouvrit enfin cette immortelle campagne où chaque rencontre fut une bataille, et chaque bataille un triomphe. Masséna, Augereau, Laharpe, Serrurier, etc. commandent les divisions de l'armée française, forte de trente mille hommes; Berthier est chef d'état-major, le général en chef Bonaparte a pour aides-de-camp Murat, Junot, Muiron et Marmont.

L'armée des alliés, bien supérieure en nombre à l'armée française, est commandée par les généraux Beaulieu et Colli.

Du 11 au 16 avril, Bonaparte toujours victorieux, a gagné sur le général Beaulieu les BATAILLES DE MONTENOTTE, MILLESIMO ET DEGO. Quatre jours ont suffi pour affaiblir tellement l'armée autrichienne, qu'elle est hors d'état de rien entreprendre.

Tandis que Beaulieu se retire sur Tortone, Bonaparte va attaquer l'armée piémontaise commandée par le général Colli. En arrivant sur les hauteurs de Monte-Zemolo, l'armée française contemplait avec étonnement la chaîne gigantesque des Alpes qu'elle voyait s'élever derrière elle et autour d'elle, sans les avoir franchies. « *Annibal a forcé les Alpes,* dit Bonaparte, *nous,* « *nous les avons tournées.* »

Le 22 avril, la victoire obtenue à Mondovi acheva d'illustrer les armes françaises et de porter l'effroi dans les rangs ennemis. Bientôt les forteresses de Coni, Tortone, Alexandrie, Ceva, tombèrent au pouvoir du vainqueur.

La séparation des Autrichiens et de l'armée piémontaise, la nécessité imposée au roi de Sardaigne de signer une capitulation, tel fut en outre le résultat de nos brillans succès; ils avaient en peu de jours changé le sort de l'armée, et Bonaparte, couvert de gloire, adressa à ses troupes la proclamation suivante :

« Soldats, dit-il, vous égalez aujourd'hui par

« vos services, l'armée de Hollande et celle du « Rhin : dénués de tout, vous avez suppléé à tout. « Vous avez gagné des batailles sans canons, passé « des rivières sans ponts, fait des marches forcées « sans souliers, bivouaqué sans eau-de-vie et sou- « vent sans pain, et cependant les deux armées « qui naguères vous attaquaient, fuient épou- « vantées devant vous. etc. »

11 Mai 1796.

PASSAGE DU PONT DE LODI.

Maître du Piémont, Bonaparte s'avance dans la haute *Italie* à la poursuite des Impériaux ; la promptitude de ses marches, l'habileté de ses manœuvres lui permettent de franchir le Pô à Plaisance, tandis que Beaulieu s'est porté sur Valence pour défendre le passage de ce fleuve; le même jour (7 mai), le duc de Parme est forcé de demander un armistice, et l'obtient moyennant deux millions et de nombreuses fournitures pour l'armée.

Après une nouvelle défaite, l'ennemi s'était

retranché sur la rive gauche de l'Adda; le 10 mai, Bonaparte marche sur Lodi que baigne cette rivière dont il veut forcer le passage; trente pièces de canon placées à l'extrémité du pont en défendent l'entrée; malgré un feu terrible, les Français parviennent à opposer leurs batteries à celles des Impériaux, et tandis que la cavalerie, à une demi-lieue de là, a traversé la rivière et commence l'attaque, BONAPARTE A LA TÊTE DE SES GRENADIERS SE PRÉCIPITE SUR LE PONT, le franchit à pas de course, et s'empare du canon de l'ennemi. Ce trait d'audace et d'un incroyable courage jette la consternation et l'effroi dans l'armée autrichienne; elle est entièrement culbutée, et les Français sont vainqueurs dans cette mémorable journée qui, seule, eût suffi pour immortaliser Bonaparte.

Mai 1796.

SUITE DE SUCCÈS EN ITALIE.

Milan, Pavie, Crémone, etc., sont bientôt au pouvoir des Français, et la conquête entière

du Milanais et de la Lombardie est l'heureux résultat de la journée de Lodi.

Le 15 mai, le roi de Sardaigne signe un traité par lequel il abandonne toutes ses places fortes à la France; les ducs de Parme et de Modène traitent également avec Bonaparte pendant le séjour qu'il fait à Milan.

Juin 1796.

TROPHÉES DE LA CAMPAGNE D'ITALIE.

Au milieu des grands intérêts de la politique et des armes, ceux des SCIENCES ET DES BEAUX ARTS ne sont pas oubliés du vainqueur ; il compte au nombre de ses trophées les chefs-d'œuvre de la peinture italienne et différens objets d'arts dont ses conquêtes ou ses traités l'ont rendu possesseur. Impatient d'en faire hommage au Directoire, il les réunit, comme un digne monument de sa gloire, AUX NOMBREUX DRAPEAUX qui vont attester ses exploits.

5 Août 1796.

### BATAILLE DE CASTIGLIONE.

L'Autriche change de généraux sans changer le sort de ses armes : Wurmser envoyé pour remplacer Beaulieu, perd la bataille de Castiglione le 5 août; Quasdanowich, son lieutenant, avait été battu le 1er et le 3 aux combats de Salo et Lonato.

Rien ne résiste à l'armée française, Wurmser vaincu de nouveau à Roveredo, à Bassano, et poursuivi de toutes parts, parvient enfin à se jeter dans Mantoue, qui de suite est investi.

Dans cette campagne dite des *cinq jours*, les Autrichiens avaient perdu plus de vingt mille hommes et cinquante pièces de canon.

15, 16 et 17 Novembre 1796.

### BATAILLE D'ARCOLE.

N'ayant plus d'ennemis à combattre, l'armée prenait quelque repos dans ses cantonnemens, lorsque l'Autriche voulant tenter un dernier ef-

fort, envoie encore en Italie quarante-cinq mille hommes sous les ordres du général Alvinzi.

Sans calculer des forces bien supérieures en nombre aux siennes, Bonaparte vole aussitôt à la rencontre des Impériaux; il a près de lui Masséna, Lannes, Augereau, et va livrer la bataille d'Arcole.

Une partie de l'armée autrichienne s'étendait sur l'Adige. Bonaparte a donné l'ordre à sa troupe de franchir le pont qui le sépare de l'ennemi; mais voyant ses intrépides guerriers chanceler sous un feu terrible, il descend de cheval, SAISIT UN DRAPEAU ET S'ÉLANCE SUR LE PONT... *Soldats!* s'écrie-t-il, *n'êtes-vous plus les braves de Lodi? suivez-moi...* Il se précipite à travers une grêle de balles et de mitraille; l'aide-de-camp Muiron lui fait un rempart de son corps, et frappé du coup mortel qui allait atteindre son général, Muiron périt, noble victime de la gloire et de l'amitié! Lannes au même instant est blessé; le feu soutenu de l'ennemi met la colonne en désordre et Bonaparte lui-même est entraîné dans un ma-

rais..... A la nouvelle de son danger les soldats s'écrient : *Sauvons notre général !* Ils accourent, le saisissent et l'enlèvent dans leurs bras.

Bientôt le combat recommence et dure deux jours encore ; l'armée autrichienne était divisée en deux colonnes, le héros français les attaque successivement ; il est vainqueur sur tous les points, et la BATAILLE D'ARCOLE VIENT AJOUTER UNE NOUVELLE PALME A SA GLOIRE.

### 14 Janvier 1797.

### BATAILLE DE RIVOLI, etc.

De feintes négociations avaient un instant suspendu les hostilités et donné le temps à l'Autriche de faire de nouveaux préparatifs. Bientôt, en effet, une nouvelle armée commandée par le général Provera, va se réunir aux troupes d'Alvinzi : elle s'avance dans les gorges du Tyrol ; Bonaparte, instruit de ce mouvement, a bientôt reparu devant l'ennemi, et le 14 janvier il gagne la bataille de Rivoli, où l'armée d'Alvinzi est mise en pleine déroute.

### 15 et 16 Janvier 1797.

#### COMBATS DE SAINT-GEORGES ET DE LA FAVORITE.

Provera espérait se réunir à Wurmser, pour délivrer Mantoue, ce boulevart de la puissance autrichienne; mais les Français triomphent encore aux combats de Saint-Georges et de la Favorite, et forcent les Impériaux à rendre les armes aux vainqueurs.

En vingt jours, l'Autriche avait perdu trente-cinq mille hommes, dont vingt-cinq mille prisonniers, six pièces de canon et vingt-quatre drapeaux, que Bessières, commandant des guides, porta à Paris.

### 2 Février 1797.

#### REDDITION DE MANTOUE.

La destruction de l'armée autrichienne ayant laissé la place de Mantoue sans défense au dehors, Wurmser qui y était enfermé fut sommé de se rendre: manquant de vivres, de munitions, et n'ayant plus de secours à espérer, il se vit contraint de céder à la nécessité, et ren-

dit la place au général Serrurier. Bonaparte se déroba à ce triomphe, voulant épargner au vieux maréchal le chagrin de remettre son épée aux mains d'un si jeune capitaine. Wurmser tint compte au vainqueur de ce trait de générosité; quelque temps après, il l'avertit d'un projet d'empoisonnement tramé contre lui dans la Romagne, où il allait porter ses armes.

La prise de Mantoue était un immense avantage; cette place était considérée comme la clé de l'Allemagne; le but principal de la campagne avait été pour les Autrichiens de la défendre, comme pour les Français de s'en emparer.

Vers la même époque, un armistice qui avait été conclu avec le Pape, fut rompu par quelques motifs de défiance envers la cour de Rome; mais les hostilités reprises un moment cessèrent bientôt après, et Bonaparte força Pie VI à lui envoyer des négociateurs qui conclurent avec lui le traité de Tolentino.

## Mars et Avril 1797.

### GUERRE DU TYROL.

A peine Bonaparte a-t-il terminé ses démêlés avec le Pape, qu'il se prépare à franchir le Tyrol; il veut aller menacer l'Empereur jusque dans sa capitale; mais le monarque autrichien va encore opposer aux Français une cinquième armée commandée par son meilleur général, le prince Charles, que des exploits récens ont illustré en Allemagne.

L'armée française est augmentée en même temps des divisions Delmas et Bernadotte, détachées des armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse. Aidé de ces nouveaux renforts, Bonaparte est vainqueur le 16 mars au COMBAT DU TAGLIAMENTO. C'est là que voyant dans ses troupes un mouvement d'hésitation, Bernadotte leur adressa ces paroles : *Soldats de l'armée du Rhin, songez que l'armée d'Italie nous regarde...*

Excités par cette noble émulation, les deux

armées rivalisent de zèle et de courage, et triomphent bientôt encore aux COMBATS DE TARVIS ET DE NEUMARCK. Les villes de Trieste, Laybach et Klagenfurth sont au pouvoir des Français ; enfin l'occupation d'Inspruch, des deux Carinthie, et de la Carniole, ouvrent de toutes parts les pays héréditaires à notre armée, qui, le 31 mars, n'est plus qu'à vingt lieues de Vienne.

Malgré tout l'avantage de sa position, le vainqueur a la générosité d'offrir la paix : l'orgueil du cabinet autrichien rejette d'abord cette proposition, l'accepte ensuite, et le 18 avril un armistice est conclu à Léoben. C'est là que Bonaparte, parlant aux négociateurs de l'archiduc Charles, leur dit : *Votre gouvernement a envoyé contre moi quatre armées sans généraux, et cette fois un général sans armée.*

Mais tandis que Bonaparte stipulait les conditions d'une paix qui devait rendre le repos à l'Europe, une insurrection excitée par le gouvernement vénitien avait éclaté sur les der-

rières de l'armée française. Le lundi de Pâques, à un signal convenu, tous les Français qui étaient à Véronne furent égorgés; on désigna cette sanglante journée sous le nom de *Pâques vénitiennes.*

Un tel forfait ne pouvait rester impuni; à peine les Français eurent-ils cessé de poursuivre l'armée autrichienne, qu'une de leur division entra dans Venise et Vérone, le 24 avril; on abolit partout le lion de S. Marc, l'antique sénat fut remplacé par une municipalité, et les îles Ioniennes passèrent sous la domination française.

17 Octobre 1797.

FORMATION DES RÉPUBLIQUES LIGURIENNE ET CISALPINE. — TRAITÉ DE CAMPO FORMIO.

Après avoir provisoirement réglé le sort de Venise, Bonaparte avait porté son quartier-général de Milan à Montebello : des ministres des différentes cours étrangères se rendirent dans cette dernière résidence, où le vainqueur de

l'Italie contracta, en quelque sorte, les habitudes d'un souverain; on ne lui donnait plus d'autre titre que celui de *Libérateur*. Arbitre des peuples qui l'entouraient, il allait en effet décider de leur sort, et donner à l'Italie une face nouvelle. La république de Gênes reçut le nom de RÉPUBLIQUE LIGURIENNE; la Lombardie autrichienne, le Bergamasque et le Mantouan formèrent la RÉPUBLIQUE CISALPINE.

Tandis que Bonaparte travaillait à fonder de nouveaux états, les négociations avec l'Autriche se poursuivaient avec activité. Le 6 mai, on avait posé les bases de la paix à Montebello, et le 17 octobre suivant fut conclu LE TRAITÉ DE CAMPO FORMIO entre la France et l'Autriche.

Cette dernière puissance renonça par ce traité à la Belgique et au Milanais; elle reconnut l'indépendance de la République Cisalpine, et fixa le Rhin pour limite à la France. En indemnité des pays qu'elle cédait, l'Autriche reçut Venise et les Iles vénitiennes de l'Adriatique.

Le pacificateur chargea Berthier, chef d'état-

major, et le savant Monge de porter ce glorieux traité au Directoire. Berthier représentait l'armée; Monge, les sciences; c'était rendre hommage à la fois A LA PATRIE DES ARTS ET A LA VALEUR NATIONALE *.

Bonaparte écrivit alors au ministre Talleyrand : *Jamais, depuis plusieurs siècles, on n'a fait une paix plus brillante que celle que nous faisons.* Ce traité, en effet, donnait à la France une prépondérance de premier ordre dans la balance de l'Europe.

On ne peut récapituler sans surprise et sans admiration, les résultats prodigieux de cette immortelle campagne. En moins d'une année Bonaparte âgé à peine de vingt-huit ans, avait réuni à la France une partie du Piémont, fondé deux républiques, conquis toute l'Italie jusqu'au Tibre, et assuré ses nombreux triomphes par des traités avec les souverains de la Sardaigne,

* Ces mots se rapportent à *l'ensemble* du médaillon, qui, présentant à la fois des emblèmes de sciences, d'arts et de gloire militaire, indique les succès de tous genres de cette admirable campagne.

de Gênes, de Parme, de la Toscane, de Naples, de Rome et d'Autriche.

Toute la gloire de cette mémorable époque n'était pas réservée cependant au seul vainqueur de l'Italie. Tandis que Bonaparte se rendait maître de ce beau pays, l'armée du Rhin commandée par Moreau, et celle de Sambre-et-Meuse sous les ordres de Jourdan, avaient obtenu d'éclatans succès en Allemagne.

Dans l'intérieur, la tranquillité avait été un instant troublée au 18 fructidor (4 septembre). Ce mouvement politique avait entraîné la déportation de trente-deux députés ou journalistes et de deux membres du Directoire (Barthelémy et Carnot).

Le 26 octobre 1797, Bonaparte ayant rempli sa double mission de politique et de guerrier, fut appelé au commandement en chef de l'armée d'Angleterre, et désigné en même temps pour présider la légation française au congrès de Rastadt. Il ne quitta l'Italie toutefois que

le 5 novembre, après avoir adressé à ses troupes la proclamation suivante :

« Soldats,

« Je pars demain pour me rendre à Rastadt ; « en me trouvant séparé de l'armée, je ne serai « consolé que par l'espoir de me revoir bientôt « avec vous, luttant contre de nouveaux dan- « gers. Quelque poste que le Gouvernement as- « signe à l'armée d'Italie, nous serons toujours « les dignes soutiens de la liberté et du nom « Français. Soldats ! En vous entretenant des « princes que nous avons vaincus et des peuples « qui nous doivent leur liberté, des combats « que nous avons livrés en deux campagnes, « dites-vous : Dans deux campagnes, nous au- « rons fait plus encore. »

Cette proclamation fut suivie le lendemain d'un ordre du jour, digne également de son auteur et des braves auxquels il était adressé. Nous le joignons ici comme une brillante récapitulation des hauts faits de cette mémorable époque.

Au quartier-général de Milan, 26 Brumaire an IV
(16 novembre 1797).

ORDRE DU JOUR.

« Le général Bonaparte a quitté Milan hier « matin, pour présider la légation française au « congrès de Rastadt. Avant de partir, il a envoyé « au Directoire exécutif le drapeau de l'armée d'I- « talie qui sera présenté par le général Joubert.

« Il y a sur une face de ce drapeau : *A l'armée « d'Italie, la patrie reconnaissante.* Sur l'autre « côté, sont les noms de tous les combats qu'a « livrés, et de toutes les villes qu'a prises l'armée « d'Italie ; on remarque entre autres les inscrip- « tions suivantes :

« Cent cinquante mille prisonniers. — Dix-sept « mille chevaux. — Cinq cent cinquante pièces « de siége. — Six cents pièces de campagne. — « Cinq équipages de ponts. — Neuf vaisseaux de « cinquante-quatre canons. — Douze frégates de « trente-deux — Douze corvettes. — Dix-huit « galères. — Armistice avec le roi de Sardaigne.

« — Convention avec Gênes. — Armistice avec « le duc de Parme, avec le duc de Modène, avec « le roi de Naples, avec le Pape. — Préliminaires « de Léoben. — Convention de Montébello, avec « la république de Gênes. — Traité de paix avec « l'Empereur, à Campo-Formio.

« Donné la liberté aux peuples de Bologne, « Ferrare, Massa Carara, de la Romagne, de la « Lombardie, de Brescia, de Bergame, de Mantoue, de Crémone, d'une partie du Véronnais, « de Bornéo, de la Valteline, au peuple de Gênes, « aux fiefs impériaux, aux peuples des départemens de Corcyre, de la mer Égée et d'Ithaque.

« Envoyé à Paris tous les chefs-d'œuvre de « Michel-Ange, de Guerchin, du Titien, de Paul « Veronèse, Corrège, Albane, des Carrache, Raphaël, Léonard de Vinci, etc., etc.

« Ce monument de la gloire de l'armée d'Italie, suspendu aux voûtes de la salle des séances « publiques du Directoire exécutif, attestera encore les exploits de nos guerriers, quand la « génération présente aura disparu.... »

Tels furent les adieux du général en chef de l'illustre armée d'Italie. Ce qu'on doit admirer surtout, au milieu de si nombreux et si brillans exploits, c'est l'habileté, l'énergie, la pureté de l'administration de Bonaparte, et son mépris absolu de ses propres intérêts. On a dit de lui, que jamais personne sur la terre ne disposa de tant de richesses et ne s'en appropria moins. Pendant la campagne d'Italie, il envoya en France plusieurs millions pour le service de l'État. C'est la première fois, dans l'histoire moderne, qu'une armée fournît aux besoins de la patrie, au lieu de lui être à charge.

Cette époque peut être considérée en quelque sorte comme la plus brillante et surtout la plus pure de la vie politique de Napoléon; sa moindre gloire, peut-être, fut alors celle de conquérant; sans parler des institutions qu'il donna à la Lombardie, il se montra en toutes occasions l'ami sincère et empressé de la paix, et chercha de bonne foi à rétablir la tranquillité de l'Europe.

Étant arrivé à Rastadt, Bonaparte signa, le 1er décembre, avec le comte de Cobentzel, une convention militaire qui devait compléter le traité de Campo-Formio ; il partit immédiatement après pour se rendre à Paris. Partout sur son passage éclata le plus vif enthousiasme : cet élan de l'admiration et de la reconnaissance publique fut porté au plus haut degré à son arrivée dans la capitale. Tous les corps de l'État se réunirent à la population pour célébrer le triomphe du vainqueur de l'Italie; les lettres et les arts déposèrent également leurs tributs à ses pieds *. Le cri de *Vive Bonaparte!* devenu national, retentissait de toutes parts ; l'ivresse enfin était au comble !....

Le Directoire voyait avec crainte s'élever près de la sienne, cette puissance colossale qui semblait lui présager une chute prochaine, il chercha dès-lors les moyens d'éloigner un dangereux rival ; mais, objet à la fois de tant d'hommages et de

* L'Institut, fondé depuis peu de temps, choisit Bonaparte pour remplacer Carnot, proscrit depuis le 18 fructidor.

tant d'envie, Bonaparte lui-même était impatient de se dérober à l'attention publique, et se hâta de partir pour inspecter l'armée d'Angleterre.

Après avoir parcouru les côtes de la Normandie et de la Bretagne, il revint à Paris, occupé d'un projet qui devait l'affranchir de la méfiance du Directoire et de la nullité du commandement dans lequel on prétendait l'exiler.

Pendant l'absence de Bonaparte, le Directoire avait mis en mouvement deux armées nouvelles : l'une était allée conquérir la Suisse au mois de janvier 1798; l'autre, sous les ordres de Berthier, avait, au même moment, détrôné le souverain Pontife, et formé de ses états la *république romaine.*

Le 26 avril, la république de Genève avait été incorporée à la République Française; elle prit le nom de département du *Leman.*

# Suite de la Première Époque.

DEUXIÈME MÉDAILLON.

DU MOIS DE MAI 1798 AU MOIS DE NOVEMBRE 1799.

## Mai, Juin 1798.

### DÉPART DE L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE.

### PRISE DE MALTE.

Tandis que Bonaparte inspectait les côtes de l'Océan, tout se disposait en secret pour l'expédition d'Égypte qu'il méditait depuis longtemps. Le but de cette guerre lointaine était de créer en Afrique une colonie qui dédommageât la France de la perte de ses possessions d'Amérique; de nuire ainsi au commerce de l'Angleterre, et enfin d'ouvrir la route de l'Inde à la gloire française; à ces motifs se joignait, pour le Directoire, le désir d'éloigner le vainqueur de

l'Italie, qui depuis long-temps lui portait ombrage.

La France apprit tout-à-coup qu'une flotte de quatre cents voiles se préparait à Toulon pour le transport d'une nombreuse armée dont la destination était inconnue, et que devait commander le général Bonaparte. Les généraux Kléber, Desaix, Berthier, Murat etc., ainsi qu'un grand nombre de savans choisis dans les quatre classes de l'Institut, devaient faire partie de cette mystérieuse expédition.

Le 19 mai, la flotte française sortit du port de Toulon; une brume favorable la déroba à la surveillance des Anglais, qui parcouraient les mers en tous sens.

Le 9 juin, l'armée parut devant l'île de Malte; le Grand-Maître ayant refusé tout accommodement, le fort qui avait résisté pendant deux années aux armes de l'Orient, fut attaqué et pris par les Français, le 12 juin.

Ainsi tomba l'ordre de Malte, 268 ans après

la donation de l'île par Charles-Quint. Sa possession assurait à la République l'empire de la Méditerranée.

2 Juillet 1798.

PRISE D'ALEXANDRIE.

L'armée ignorait encore sa destination, lorsque les minarets d'Alexandrie lui apprirent tout-à-coup le but du voyage. Bonaparte ayant ordonné le débarquement des troupes, attaqua cette ville qui, après une faible résistance, tomba au pouvoir des Français.

Cet important succès n'avait coûté qu'un petit nombre d'hommes; Bonaparte les fit inhumer au pied de la colonne de Pompée, et voulut que leurs noms fussent gravés sur ce monument. C'est ainsi qu'au début d'une expédition périlleuse, il excitait le courage en l'honorant.

21 Juillet 1798.

BATAILLE DES PYRAMIDES.

En quittant Alexandrie, le 7 juillet, Bonaparte se dirigea sur le Caire par la pénible route

de Damanhour; l'armée ne supporta pas sans murmurer les périls auxquels elle se vit exposée pendant ce dangereux trajet. Environné d'une atmosphère embrâsée, dévoré d'une soif ardente, le malheureux soldat sentit redoubler sa souffrance par la funeste illusion du *mirage*, vapeur mensongère qui, présentant aux regards trompés l'aspect d'un lac immense, rend plus insupportable encore l'aridité du désert.

Le Nil apparut enfin, et son onde bienfaisante devint pour les Français un dieu libérateur; mais à peine rafraîchis et consolés, l'approche de l'ennemi les rappela sous leurs drapeaux, et les combats de Ramanieh et Chébreiss préludèrent bientôt à une victoire plus importante.

Le 21 juillet, l'armée était arrivée au village d'Embabeh, à peu de distance des Pyramides. Les Français étonnés contemplaient avec admiration ces immortels monumens, quand tout-à-coup le corps des Mamelucks se déploie à leurs regards surpris...... Un costume magni-

fique, l'éclat des armes, la beauté des chevaux, tout, en un mot, offre un singulier contraste avec l'uniforme et l'armement sévère du soldat français dont le chef ne se distingue que par sa simplicité et sa bravoure : frappé lui-même d'un spectacle nouveau pour lui, son âme s'élève à l'aspect du danger... « *Soldats*, s'écrie-t-il, *songez que du haut de ces monumens, quarante siècles vous contemplent !....* » Ces paroles magiques deviennent le signal du combat, et le gage de la victoire. Les charges rapides et multipliées des Mamelucks, viennent se briser contre les carrés français, qui paraissent aux yeux de l'ennemi des murailles mouvantes; le village d'Embabeh est emporté à la baïonnette, et le triomphe est assuré.

La perte de l'ennemi en hommes, en bagages, fut immense, et Bonaparte qui connaissait la puissance des anciens souvenirs, donna à cette glorieuse journée le nom de BATAILLE DES PYRAMIDES.

23 Juillet 1798.

### REDDITION DU CAIRE.

Effrayés de la défaite de leur armée, les deux beys qui maîtrisaient l'Égypte, Mourad et Ibrahim, abandonnèrent la ville du Caire qui se rendit aux Français.

Bonaparte y fit son entrée le 25 juillet, au milieu d'un peuple immense accouru sur son passage pour contempler le vainqueur des Mamelucks, qui était à ses yeux un être surnaturel.

1er Août 1798.

### COMBAT NAVAL D'ABOUKIR.

Attaché à la poursuite de l'ennemi, Bonaparte allait rejeter Ibrahim au-delà du désert qui sépare la Syrie de l'Égypte, quand tout-à coup il apprend que l'escadre anglaise, sous les ordres de Nelson, vient d'attaquer et de détruire la flotte française au combat naval d'Aboukir; l'amiral Bruëys avait péri dans l'action; le désastre était complet, et Bonaparte, désormais

sans vaisseaux, se trouvait prisonnier dans sa propre conquête.

Septembre 1798.

INSTITUT D'ÉGYPTE.

Privé pour long-temps peut-être de tous moyens de quitter l'Égypte, Bonaparte veut du moins s'y maintenir avec gloire; son premier soin est d'organiser une administration régulière dont le but est d'assurer la subsistance de son armée et de pourvoir à la défense du pays. Entouré de savans, il s'applique à faire fleurir les ARTS ET LES SCIENCES de l'Europe aux lieux mêmes qui furent leur berceau. A cet effet, il crée l'Institut d'Égypte, composé comme celui de France, de quatre classes: mathématiques, physique, économie politique, littérature et beaux arts.

Bonaparte, qui n'oubliait jamais dans ses titres celui de membre de l'Institut national, y joignit celui de président de l'Institut d'Égypte; ce précieux établissement qui honorait

encore son fondateur, était destiné non-seulement à RÉPANDRE LES LUMIÈRES parmi les nouveaux peuples conquis, mais encore à ajouter aux connaissances des savans français venus en Égypte à la suite du général en chef. En cela surtout, Bonaparte atteignit son but; car les résultats de cette expédition lointaine ont offert plus d'avantages aux sciences qu'à la politique *.

Tandis que le héros législateur travaillait à organiser un sage gouvernement dans la ville du Caire, le général Desaix qui s'était emparé de la haute Égypte, y déployait également les talens d'un grand capitaine et d'un administrateur éclairé.

22 Octobre 1798.

### RÉVOLTE DU CAIRE.

Loin d'apprécier les bienfaits de la civilisation, les Égytiens supportaient impatiemment

* *Deuxième médaillon.* — L'Institut est placé dans le milieu de ce médaillon, en quelque sorte comme *objet principal*, afin d'indiquer qu'en effet, c'est surtout sous le rapport des sciences, que l'expédition d'Égypte a été profitable aux Français.

le joug qu'on voulait leur imposer; un manifeste du Grand-Seigneur qui les excitait contre le vainqueur de l'Égypte, vint accroître la fermentation des esprits, et bientôt une révolte générale éclata dans la ville du Caire. Un grand nombre de Français de tous rangs, de tout âge, furent impitoyablement égorgés; aucun n'eût échappé peut-être sans la fermeté de Bonaparte; mais plus grand que le danger, et oubliant celui qui le menace lui-même, il se précipite au milieu des rebelles, et les Musulmans à leur tour tombent sous les coups des Français, qui vengent ainsi leurs camarades lâchement assassinés. Cet affreux massacre cessa enfin, et la tranquillité rétablie bientôt après, ne fut pas troublée de nouveau pendant le séjour de Bonaparte en Égypte.

La soumission totale du Caire et celle de l'Égypte inférieure lui avaient permis de réaliser un nouveau projet : accompagné des savans les plus distingués, il voulut tenter une expédi-

tion à l'isthme de Suez, non comme général, mais comme membre de l'Institut. Il revenait de ce voyage, lorsqu'il apprit la rupture des négociations entre la Porte et la République Française, et en même temps l'occupation du fort d'El-Arich, frontière de l'Égypte, par l'avant-garde de Djezzar, pacha de Syrie.

A cette nouvelle, il se décide à prévenir l'ennemi qui le menace, et bientôt douze mille hommes sont prêts à marcher, ayant à leur tête les généraux Bon, Kléber, Lannes et Reynier. Ce dernier, vainqueur au combat d'El-Arich, le 18 février, reprend le fort dont les Mamelucks s'étaient emparés.

### Avril 1799.

### EXPÉDITION DE SYRIE.

### BATAILLE DU MONT-THABOR.

Bonaparte avait rejoint le général Reynier le lendemain de sa victoire ; ils se dirigent ensemble vers la Syrie. Après une marche longue et périlleuse, où l'armée accablée de fatigue et

de chaleur, avait éprouvé de nouveau l'horrible tourment de la soif, le soldat se réjouit à l'aspect des plaines fertiles de l'antique Gaza, qui lui rappellent le sol de la patrie.

Gaza, abandonnée par les troupes de Djezzar, fut livrée sans défense aux Français. Jaffa ayant offert plus de résistance, fut prise d'assaut, et la garnison passée au fil de l'épée. Une affreuse contagion qui déjà régnait dans cette ville, étendit bientôt ses ravages dans l'armée; elle y portait l'effroi et le découragement, lorsque Bonaparte voulut visiter lui-même l'hôpital des pestiférés. Il consola les malades, toucha leurs plaies, et hâta leur guérison en leur rendant l'espérance. Cette conduite courageuse releva tout-à-coup le moral de l'armée, singulièrement affaibli par l'invasion de ce fléau.

En quittant Jaffa, Bonaparte se porta sur Saint-Jean-d'Acre, et, dans sa marche savante et rapide, il triompha de tous les obstacles; mais arrivé sous les murs d'Acre, il éprouva

une vigoureuse résistance de la part des assiégés que dirigeaient le commodore Sidney Smith et l'ingénieur Phélippaux, émigré français. De nombreux renforts arrivaient encore des rives du Jourdain et de l'Euphrate, lorsque Bonaparte, instruit de leur approche, vole au-devant du nouvel ennemi qui le menace. Vainqueur dans plusieurs rencontres, il gagne enfin, le 16 avril, LA BATAILLE DU MONT-THABOR, où l'ennemi perd cinq mille hommes, ses tentes, ses chameaux, ses bagages et ses munitions. La gloire et l'abondance sont le résultat de cette importante victoire.

Mai 1799.

SIÉGE DE SAINT-JEAN-D'ACRE.

A peine Bonaparte a-t-il triomphé au Mont-Thabor, qu'il se hâte de rejoindre les troupes qu'il avait laissées devant Saint-Jean-d'Acre; mais il tenta vainement de redonner au siége une activité nouvelle : les plus constans efforts, le plus héroïque courage ne purent suppléer à l'artillerie dont manquait notre armée ; il fallut LEVER

LE SIÉGE DE CETTE PLACE, après avoir toutefois DÉTRUIT EN PARTIE LES REMPARTS QUI LA DÉFENDAIENT.

LA CONTAGION *, qui déjà s'était manifestée à Jaffa, ayant continué ses ravages parmi les troupes occupées au siége d'Acre, avait contribué à les affaiblir et à les décourager. Ayant perdu ainsi tout espoir de succès, les Français se décidèrent à abandonner la Syrie, après une campagne de quatre mois, aussi active que fatigante et meurtrière. « Si j'avais enlevé Saint-« Jean-d'Acre, a dit depuis Napoléon, j'opérais « une révolution dans tout l'Orient, j'aurais « atteint Constantinople et les Indes, j'eusse « changé la face du monde. »

25 Juillet 1799.

BATAILLE D'ABOUKIR.

De retour au Caire, Bonaparte se disposait à combattre Mourad-Bey, descendu de la haute Égypte avec une armée formidable, lorsqu'il

* *Deuxième médaillon.* — Le sablier et la faux indiquent la peste.

apprend qu'une flotte anglo-turque composée de cent voiles, est devant Âboukir et menace Alexandrie; il se porte en toute hâte sur cette dernière place, et de là à Aboukir, dont le fort avait été livré à l'ennemi par la faiblesse du commandant chargé de le défendre *.

Les Français n'ayant plus de marine, Aboukir n'était accessible pour eux que du côté de la terre; c'est là en effet que le général en chef va diriger l'attaque. Lannes, Murat, Reynier secondent ses efforts, et rien ne résiste à leur courage: redoutes, retranchemens, tout est enlevé; en quelques heures l'armée ennemie est détruite. Treize mille Ottomans périrent pendant l'action; un grand nombre d'entre eux, qui s'étaient précipités dans la mer, espérant trouver quelques navires, trouvèrent la mort au sein des flots. Mustapha-Pacha, général en chef de l'armée musulmane, fut fait prisonnier.

L'éclatante victoire d'Aboukir sauva l'armée qu'un revers eût perdue sans retour. Kléber,

* Marmont.

rempli d'admiration pour Bonaparte, lui dit, après cette glorieuse journée : *Venez que je vous embrasse, mon cher général, vous êtes grand comme le monde.....*

Août — Octobre 1799.

DÉPART D'ÉGYPTE. — RETOUR EN FRANCE.

Les lauriers d'Aboukir venaient d'ajouter à la gloire du conquérant de l'Égypte ; mais sans le rassurer toutefois sur l'issue de son entreprise ; il voyait avec inquiétude l'armée s'affaiblir de jour en jour, sans qu'il fût possible de réparer ses pertes. Ayant renoncé d'ailleurs à l'espoir de pénétrer dans l'Inde par l'Isthme de Suez, l'expédition d'Égypte n'était plus à ses yeux qu'un exil sans but et sans résultat ; le désir qu'il éprouva dès lors de retourner en France, fut augmenté par les fâcheuses nouvelles qu'il reçut à cette époque. On lui apprenait que l'armée d'Italie, sous le commandement de Scherer, avait fait des pertes immenses : en trois mois, les troupes russes et autrichiennes commandées

par Suwarow, avaient reconquis l'Italie tout entière, et la bataille de Novi, où périt Joubert, avait mis le comble à nos désastres.

La situation intérieure de la France n'était pas moins déplorable. La guerre civile s'était ranimée dans l'ouest, et menaçait d'envahir le midi. Les défaites de Scherer en Italie, avaient excité un mécontentement général, et entraîné la chute d'une partie du Directoire; enfin, le nom du vainqueur d'Arcole et du pacificateur de Campo-Formio retentissait de toutes parts, et sur lui seul semblaient reposer toutes les espérances.

Ce fut dans ces conjonctures que Bonaparte conçut et exécuta subitement le projet de son retour en Europe. Il rassembla avec un grand secret ceux qu'il destinait à l'accompagner; de ce nombre étaient les savans Monge, Bertholet, Denon, etc., et les généraux Lannes, Berthier, Murat et Marmont. Un voyage supposé dans le Delta, servit de prétexte à son départ, et, le 21 août, une proclamation apprit à l'armée la

nomination du général Kléber pour remplacer le commandant en chef pendant son absence.

Le 23 août, Bonaparte s'embarqua, et après quarante-un jours de traversée sur une mer couverte de vaisseaux ennemis, il arriva le 8 octobre à Fréjus, où il fut accueilli avec enthousiasme par la population entière, qui voyait en lui non-seulement le conquérant de l'Égypte, mais le libérateur de la France.

Il partit aussitôt pour se rendre à Paris, et ce trajet fut pour lui une marche triomphale. Partout sur son passage il reçut des honneurs souverains. Arrivé dans la capitale, le 16 octobre, l'opinion se manifesta de même en sa faveur, et son retour fut célébré comme une prospérité publique.

Le Directoire était divisé, à cette époque, en trois factions. Voulant éviter de se prononcer pour aucune d'elles, Bonaparte se déroba aux hommages dont il était environné, et parut chercher un abri dans la retraite.

La situation des armées russes et françaises

était bien changée depuis que Bonaparte avait quitté l'Égypte : Masséna, vainqueur à Zurich, le 28 septembre, avait détruit le dernier corps de l'armée de Suwarow; ce premier succès, en dissipant les craintes qu'avait fait naître l'entreprise des Russes, n'avait pas ramené toutefois la paix dans l'intérieur : la plus grande fermentation régnait dans les esprits; tout, en un mot, semblait présager une révolution nouvelle.

FIN DE LA PREMIÈRE ÉPOQUE.

## Deuxième Époque.

# BONAPARTE PREMIER CONSUL.

### TROISIÈME MÉDAILLON.

DU MOIS DE NOVEMBRE 1799 AU MOIS DE MARS 1800.

9 Novembre 1799.

JOURNÉE DU 18 BRUMAIRE AN VIII.

ÉTABLISSEMENT DU CONSULAT.

Les différens partis qui s'agitaient en France pressaient tour-à-tour Bonaparte de se mettre à la tête d'un mouvement, dont l'objet serait de renverser le gouvernement directorial. Bonaparte se réunit à Sieyes, et de concert avec lui, arrêta le plan d'une révolution nouvelle qui éclata le 18 brumaire (9 novembre).

Dans la matinée de ce jour, on publia un

décret du Conseil des Anciens qui transférait le Corps Législatif à Saint-Cloud. Le lendemain 19 brumaire, les conseils s'assemblent au lieu désigné. Le Conseil des Anciens délibérait sur les moyens de maintenir la constitution républicaine, quand, dans son sein, paraît Bonaparte. La présence du général excite dans l'assemblée le plus violent tumulte; il est forcé de se retirer, mais bientôt une troupe nombreuse vient par ses ordres envahir la salle; les spectateurs, les députés se sauvent avec précipitation, plusieurs d'entr'eux s'échappent par les fenêtres; en cinq minutes la salle est totalement évacuée.

Le Conseil des Cinq-Cents tenait également ses séances à Saint-Cloud. Bonaparte s'y rend aussitôt : là, il prononce un discours dont le résultat est qu'on n'a ni constitution ni gouvernement, puisque la constitution a été violée au 18 fructidor, au 22 floréal et au 30 prairial. On avait reçu, dans l'intervalle, la démission du directeur Barras qui se séparait ainsi de ses col-

lègues. Dans la même journée enfin, l'acte qui doit servir de base légale à la nouvelle constitution est promulgué. Par cet acte le Directoire est aboli; les citoyens BONAPARTE, SIEYES ET ROGER-DUCOS forment une Commission Consulaire exécutive, et prennent le titre de PREMIER, SECOND ET TROISIÈME CONSULS.

Les deux Conseils sont ajournés, une Commission de cinquante membres pris dans leur sein, doit préparer un travail sur la constitution.

Sieyes, qui avait compté avoir la prééminence dans les affaires, fut bientôt contraint de reconnaître la supériorité de Bonaparte : *A présent*, dit-il, *nous avons un maître; il sait tout, il fait tout, il peut tout.*

Tels furent les évènemens qui amenèrent l'établissement du gouvernement consulaire; cette grande révolution changea tout-à-coup la face de la France, et bientôt celle de l'Europe.

Novembre 1799.

AMNISTIE.

A peine Bonaparte est-il à la tête du gouvernement, que des actes de la plus haute, de la plus paternelle sagesse, font renaître la paix et la confiance dans tous les cœurs. Les lois odieuses sur les otages et sur l'emprunt forcé sont abolies; des secours et du travail sont donnés aux indigens pendant la saison rigoureuse; les naufragés de Calais, détenus depuis quatre ans, sont rendus à la société : les réquisitionnaires et les conscrits réfractaires ont part également aux bienfaits d'une AMNISTIE GÉNÉRALE.

Décembre 1799.

CONSTITUTION DE L'AN VIII.

Le travail sur la nouvelle Constitution étant achevé, elle est promulguée. Le 24 décembre, cette Constitution, dite de l'an VIII, établit quatre pouvoirs:

LE CONSULAT, qui a l'initiative des lois; LE TRIBUNAT, qui les discute; LE CORPS LÉGISLATIF,

qui les décrète; LE SÉNAT, qui en est le conservateur.

Bonaparte est élu Premier Consul pour dix ans. Cambacérès et Lebrun remplacent Sieyes et Roger-Ducos.

Le second et le troisième Consuls, n'ont que voix consultative. C'est Bonaparte seul qui gouverne; il est investi, comme chef de l'État, du droit de faire la paix et la guerre et de nommer à tous les emplois; il hérite, en un mot, de toutes les attributions du pouvoir suprême.

Le palais des Tuileries devient le palais des Consuls; celui du Luxembourg est donné au Sénat; le Palais-Royal au Tribunat; et le palais Bourbon au Corps Législatif.

L'apparition de Bonaparte avait opéré une véritable révolution dans les mœurs, les manières et la conduite. Dès ce moment, le titre de citoyen disparut de la conversation, et le négligé du costume fut banni du palais des Consuls: en ramenant les Français à la civilisation, Bonaparte les rappela en même temps

au bon goût, et l'on vit reparaître alors tous nos chefs-d'œuvre nationaux, dramatiques et lyriques. Ce qu'on doit remarquer surtout, c'est, qu'arrivé à la tête des affaires, comme Premier Consul, l'équité de son administration mérita les mêmes éloges que sous son généralat. Son propre désintéressement et toute sa sévérité purent seuls mettre un terme aux dilapidations directoriales; la France, en un mot, prit un aspect différent sous un chef qui, après l'avoir illustrée par ses armes, semblait n'aspirer qu'à la rendre au repos et au bonheur *.

Janvier 1800.

LISTE DES ÉMIGRÉS. — RADIATIONS, etc.

Bonaparte, qui avait tenté vainement de traiter avec l'Angleterre, cherchait du moins à consolider dans l'intérieur cette paix qu'il ne pouvait établir au dehors. Voulant étendre aux hommes de toutes les classes, de toutes les opi-

* *Troisième médaillon.* Tout ce médaillon, où l'*olivier* domine, est calculé de manière à caractériser, au premier coup d'œil, cette époque de paix et de bonheur.

nions, le bienfait d'une administration paternelle, on le vit successivement adoucir le régime des prisons, rappeler les députés exilés au 18 fructidor, et accorder à un grand nombre d'émigrés leur radiation d'une liste qui, bientôt après, devait être abolie.

### 10 Janvier 1800.

### PACIFICATION DE LA VENDÉE.

La guerre civile de la Vendée s'était rallumée dans les derniers temps du Directoire; elle se termina en moins d'un mois, sous les Consuls, par soumission volontaire des principaux chefs. Le plan de cette pacification, conçu par Bonaparte, avait été exécuté avec autant d'activité que de prudence, par les généraux Brune et Hédouville. Une amnistie générale acheva de ramener la paix dans ces malheureuses contrées, trop long-temps abreuvées du sang français.

Vers la même époque, le général Desaix, après avoir conquis la haute Égypte, revint en en France, en vertu de la capitulation d'El-Arich.

Février, etc. 1800.

ORGANISATION DES ORDRES JUDICIAIRE, ADMINISTRATIF, etc.

Animé d'un zèle infatigable, le Premier Consul s'occupe sans relâche de tous les intérêts qui peuvent assurer la gloire et la prospérité de la France; toutes les branches du gouvernement appellent à la fois son attention: bientôt L'ORDRE JUDICIAIRE ET L'ORDRE ADMINISTRATIF, avilis dans des temps de désordres, sont organisés de nouveau; le territoire de la République est divisé en vingt-neuf COURS D'APPEL, et chaque département a un tribunal criminel.

Une nouvelle division administrative est établie en même temps. Les PRÉFECTURES remplacent les Directoires de départemens; au nom de *district*, est substitué celui d'*arrondissement*, dont chaque chef-lieu devient le siége d'une sous-préfecture; la fortune publique et particulière trouve une garantie dans l'établissement de LA BANQUE DE FRANCE; enfin, pour consacrer à jamais la gloire de cette heureuse époque, Bona-

parte conçoit la pensée d'édifier le monument européen de nos lois civiles. Une commission composée des plus habiles jurisconsultes fut désignée alors pour travailler à ce CODE CÉLÈBRE qui, seul, eût suffi pour immortaliser le chef et le régénérateur de la France *.

Mars 1800.

TRAITÉ DE PAIX AVEC LES ÉTATS-UNIS.

Le Premier Consul ne se borne point à assurer la paix intérieure de l'État, par de grandes et utiles institutions, il travaille en même temps à rétablir des relations importantes au dehors: celles qui existaient précédemment entre les républiques française et américaine, avaient été dédaignées ou cultivées avec trop peu de soin par le Directoire. Bonaparte, qui en reconnaît tous les avantages, entame des négociations avec le congrès américain, et bientôt il a conclu un traité avec les plénipotentiaires des États-Unis.

* Le Code civil, commencé en 1800, ne fut achevé et promulgué qu'au mois de mai 1806.

Afin d'honorer la mémoire de Washington, fondateur de la liberté américaine, il ordonna un deuil public pour la mort de ce grand homme; les drapeaux conquis à Aboukir servirent d'ornement à cette cérémonie funèbre, dans laquelle M. de Fontanes prononça un discours qui produisit la plus vive sensation. « Il est des « hommes prodigieux, dit-il, qui apparaissent « d'intervalle en intervalle sur la scène du monde, « avec le caractère de la grandeur et de la domi-« nation. Une cause inconnue et supérieure les « envoie quand il en est temps, pour fonder le « berceau, ou réparer la ruine des empires. « C'est en vain que les hommes désignés d'a-« vance, se tiennent à l'écart; la main de la for-« tune les porte, d'obstacle en obstacle, de « triomphe en triomphe, jusqu'au sommet de « la puissance, etc.... »

Ces paroles offraient une facile application, qui fut saisie avec enthousiasme.

1800.

## NOUVELLE ORGANISATION DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE.

L'école polytechnique, fondée par la Convention nationale, le 21 mars 1795, reçut à cette époque, une organisation nouvelle, qui vint ajouter encore aux avantages de cette institution si précieuse pour la jeunesse française. Après y avoir étudié les sciences physique et mathématique, les élèves furent répartis dans des écoles d'application pour L'ARTILLERIE DE TERRE ET DE MER, LE GÉNIE MILITAIRE, LES PONTS ET CHAUSSÉES, LA CONSTRUCTION DES VAISSEAUX, et enfin, pour les mines et la carrière des ingénieurs géographes.

On doit observer ici qu'une sorte de révolution s'était opérée alors parmi la jeunesse française, jusque-là légère et frivole ; Bonaparte était parvenu à lui donner un caractère sérieux et méditatif, par la nouvelle discipline qu'il introduisit dans les écoles civiles et militaires, d'où sortirent, en effet, tant d'hommes distin-

gués dans les connaissances de l'administration civile, financière, judiciaire et commerciale*.

L'époque que nous venons de parcourir est, sinon la plus brillante, du moins une des plus glorieuses de l'histoire de Napoléon : en peu de mois, il avait fait sortir la France du cahos où elle était plongée, et avait établi sur des bases solides, et son repos et sa prospérité intérieure.

* « Quelle jeunesse je laisse après moi! (a dit depuis Napoléon sur le rocher de Sainte-Hélène); elle me vengera suffisamment par ce qu'elle vaudra. A l'œuvre il faudra bien, après tout, qu'on reconnaisse l'ouvrier. » (*Mémorial de Sainte-Hélène.*)

# Suite de la Seconde Époque.

QUATRIÈME MÉDAILLON.

DU MOIS DE MAI 1800 AU MOIS DE MAI 1801.

## Du 11 au 14 mai 1800.

PASSAGE DU MONT SAINT-BERNARD.

Malgré tous ses efforts, Bonaparte n'avait pu rétablir la paix sur le continent. L'Autriche, la Bavière et la Porte, également entraînées par les intrigues et l'or de l'Angleterre, formèrent une coalition nouvelle contre la France; le Premier Consul parvint, toutefois, à en détacher la Russie, qui dès-lors se renferma, de même que la Prusse, la Suède et le Dannemark, dans une rigoureuse neutralité.

La guerre étant désormais inévitable, le Premier Consul appelle les Français aux armes;

à sa voix, une armée de cent mille hommes semble improvisée comme par enchantement, et l'Italie, perdue pendant son absence, va devenir encore le théâtre de ses exploits. Moreau commande l'armée du Rhin; Augereau, celle de Hollande. Masséna, resté à Gênes, était bloqué par l'armée autrichienne, et ses soldats épuisés par tous les maux qui accompagnent la guerre, languissaient, comme en 1795, dans un affreux dénuement.

Les généraux autrichiens Kray et Mélas allaient être opposés, l'un à Moreau à l'armée du Rhin, l'autre à Masséna à l'armée d'Italie.

L'armée française, dite de réserve, s'était réunie d'abord à Dijon, elle se porta ensuite sur Genève, où Bonaparte arriva bientôt pour prendre le commandement général de l'armée d'Italie. C'est là qu'il se décida tout-à-coup à tenter cette immortelle entreprise du passage des Alpes par le mont Saint-Bernard. Des rochers escarpés, des glaces éternelles, des chemins où jamais le pied de l'homme n'a été empreint,

tels sont les obstacles qui se présentent, mais qui ne peuvent arrêter la marche rapide et miraculeuse d'une armée de héros : en quatre jours, L'INFANTERIE, LA CAVALERIE, LES BAGAGES, LES CANONS, ONT FRANCHI LA SOMMITÉ DES ALPES. Jamais les efforts des hommes n'ont produit de tels prodiges.

Mai 1800.

CONQUÊTE DU PIÉMONT.

A peine arrivé aux pieds de ces monts redoutables, le Premier Consul descend, ou plutôt fond en Italie avec l'impétuosité de l'aigle, et va justifier par ses succès, la témérité de son entreprise. Il attaque l'armée de Mélas, et, vainqueur au passage de la CHIUSELLA, de la SESIA et du TÉSIN, il a bientôt envahi le Piémont tout entier.

2 Juin 1800.

PRISE DE MILAN.

Chaque jour de cette glorieuse campagne est marqué par de nouveaux exploits; le 2 juin

Bonaparte est maître de Milan, où il est reçu en libérateur.

Pour assurer sa conquête, son premier soin est de proclamer et d'organiser de nouveau la République Cisalpine, dont la destinée allait désormais se confondre avec celle de la République Française.

Juin 1800.

SUITE DE VICTOIRES. — BATAILLE DE MONTEBELLO.

Bonaparte quitte bientôt Milan pour voler à de nouveaux succès; VAINQUEUR SUR TOUS LES POINTS, il marchait à la poursuite de l'ennemi, lorsqu'il apprit la reddition de Gênes que défendait Masséna, et en même temps la jonction des troupes du blocus à l'armée de Mélas. Quoiqu'une partie seulement de ses troupes ait passé le Pô, il ne redoute point un ennemi dont les forces sont bien supérieures aux siennes; il s'avance à la tête de son avant-garde; et le 9 juin, IL GAGNE LA BATAILLE DE MONTÉBELLO sur le général Ott. Lannes se couvrit de gloire, dans cette journée qui devait l'illustrer à jamais.

## 14 Juin 1800.

### CÉLÈBRE BATAILLE DE MARENGO.

Mélas avait réuni ses forces entre le Pô et le Tanaro; le 14 juin (25 prairial an VIII), son armée, forte de quarante mille hommes, passe la Bormida sur trois points, et commence l'attaque : les Français, bien inférieurs en nombre, sont quatre fois repoussés, et quatre fois reviennent à la charge; soixante pièces de canon sont prises et reprises de part et d'autre et en peu d'instans. Tandis que les généraux Lannes et Victor rivalisent entre eux de zèle et courage, la garde consulaire est placée comme une colonne immobile, dans une immense plaine; tous les efforts réunis ne peuvent ébranler ce bataillon sacré, qui mérita dans ce jour mémorable, le beau surnom de *colonne de granit;* son héroïque résistance soutint la position de l'armée jusqu'à l'arrivée de la division Desaix; ce général, à son retour d'Égypte, était accouru pour se ranger sous les drapeaux de son ancien chef, et trouva près de lui une mort

glorieuse : il périt frappé d'une balle, au moment même où, par un étrange rapport de fatalité, l'illustre Kléber son ami, tombait au Caire sous le poignard d'un assassin.

Mais bientôt la mort de Desaix allait être vengée; le Premier Consul paraît, sa présence ranime les troupes, son courage et son habileté les conduisent à la victoire. IL GAGNE ENFIN CETTE GLORIEUSE BATAILLE DE MARENGO, à jamais célèbre dans les fastes de l'histoire. Vingt mille hommes tués, blessés ou prisonniers, trente canons, douze drapeaux, tels furent les premiers résultats de cette importante victoire, qui allait changer le sort de la France et de l'Europe.

Effrayé de ce prodigieux succès, l'ennemi, dès le lendemain, demanda la paix, et la convention d'Alexandrie fut bientôt conclue entre les généraux Berthier et Mélas. Cette célèbre convention remit au pouvoir de la France, la Lombardie, le Piémont, la Ligurie et les douze places qui la défendaient; Tortone, Alexandrie, Turin, Milan, Coni, Plaisance, Savone, etc.

Maître de ce beau pays, le premier soin de Bonaparte fut d'assurer sa paix intérieure par une administration sage et paternelle. Son désir était de joindre à la France, non des contrées vaincues, mais des NATIONS AMIES *, regardant l'amour des peuples comme le plus sûr garant de leur fidélité.

Les armes françaises s'étaient illustrées sur tous les points en même temps ; tandis que le Premier Consul triomphait à Marengo, Moreau en, Allemagne gagnait la bataille d'*Hochstedt* sur le général Kray, et vengeait ainsi, après un siècle, l'ancienne défaite des Français.

Cette belle campagne de Moreau assura ses communications avec l'armée d'Italie, et força le général Kray à suivre l'exemple de Mélas ; les deux armistices sollicités par ces deux généraux, préparèrent le traité de Lunéville.

* *Quatrième médaillon.* — Le *lierre*, symbôle d'union et d'amitié se trouve ici joint aux *lauriers de la victoire*, pour indiquer que l'union des peuples de France et d'Italie devait être le résultat de l'éclatante victoire remportée à Marengo.

La nouvelle de la victoire de Marengo avait excité une ivresse générale, et les Français reçurent Bonaparte à son retour, avec l'enthousiasme d'un peuple passionné pour la gloire.

Décembre 1800.

GUERRE D'ALLEMAGNE.

La cour de Vienne ayant refusé de ratifier les armistices conclus avec les généraux Kray et Mélas, on se dispose de part et d'autre à reprendre les hostilités.

Moreau conserve le commandement de l'armée d'Allemagne, Brune a celui de l'armée d'Italie, et Macdonald commande l'armée de réserve.

L'archiduc Jean, âgé de dix-huit ans, remplace le général Kray dans le commandement de l'armée autrichienne.

Le 3 décembre, Moreau attaque l'archiduc et gagne sur lui LA BATAILLE D'HOHENLINDEN. Cette victoire, complète et décisive, force l'ennemi à une retraite précipitée.

Les généraux Richepanse, Grenier, Grouchy, Ney, etc., partagent les honneurs de cette journée.

DE NOUVEAUX SUCCÈS SUIVENT CE PREMIER TRIOMPHE, et portent l'effroi jusqu'au sein de la capitale de l'Autriche.

24 Décembre 1800 ( 3 nivose an IX ).

CONSPIRATION. — MACHINE INFERNALE.

Au milieu des victoires qui, chaque jour, illustraient les armes françaises, L'ASSASSINAT menaçait dans l'ombre celui qu'environnait tant de gloire et d'éclat. Déjà plusieurs conspirations formées contre le Premier Consul avaient été découvertes et déjouées, lorsque de nouveaux dangers vinrent menacer sa vie.

Le 24 décembre (3 nivose), une machine infernale fut disposée sur son passage, et devait éclater au moment où il entrerait dans la rue St.-Nicaise, pour se rendre à l'Opéra; L'EXPLOSION fut trop tardive, et ce lâche attentat causa de grands dommages, sans avoir atteint le but

de ses auteurs ; cinquante-six personnes furent blessées, et vingt-deux furent tuées. Ce crime, attribué d'abord aux jacobins, détermina la déportation d'un grand nombre d'entre eux. On fit cependant arrêter quelques jours après, plusieurs Vendéens, accusés également d'avoir pris part à cette conspiration; beaucoup de preuves s'étant réunies contre ces derniers, quatre d'entre eux, qui avaient paru plus coupables que les autres, furent condamnés à la peine de mort.

Janvier 1801.

SUITE DE LA GUERRE CONTRE L'AUTRICHE, VICTOIRES EN ITALIE.

Tandis que Moreau, en Allemagne, triomphait de l'archiduc Jean; Brune, Macdonald, Moncey et Marmont, repoussaient, en Italie, les Autrichiens commandés par le général Bellegarde. VAINQUEURS AUX COMBATS DE POZZUOLO, VALLEGIO ET SALIONZO, ils forcèrent le général autrichien à demander un armistice, qui fut conclu à Trévise, le 16 janvier 1801, et par lequel

toutes les places étaient remises aux Français, excepté Mantoue. Bonaparte refusa de ratifier cette convention, et en obtint une seconde par laquelle Mantoue lui fut cédée.

Moreau, de son côté, avait également conclu un armistice dont la condition principale était l'abandon du Tyrol à la France. La communication des armées d'Italie et du Rhin se trouvait ainsi établie. Enfin, deux mois après l'ouverture de la campagne, au sein d'un hiver rigoureux, l'Autriche avait perdu deux grandes armées, livré ses places, posé les armes et reçu la loi du vainqueur.

9 Février 1801.

TRAITÉ DE LUNÉVILLE.

Des négociations entamées depuis long-temps à Lunéville, se terminèrent enfin par un traité qui fut conclu sur les mêmes bases que celui de Campo-Formio. Ce traité fixait à l'Adige, la limite des possessions autrichiennes; il renouvelait à la France la cession de la Belgique,

et lui abandonnait en outre tous les états situés sur la rive gauche du Rhin. Ce territoire forma quatre nouveaux départemens; l'Autriche, enfin, reconnaissait l'indépendance des républiques Cisalpine, Ligurienne et Helvétique; et abandonnait au Premier Consul la libre disposition de la Toscane, dont fut composé depuis le royaume d'Étrurie.

A la nouvelle de la paix, qui arriva à Paris le 12 février, toute la population fit éclater la joie la plus vive, et se porta en foule aux Tuileries, aux cris mille fois répétés de *Vive Bonaparte!*

Une institution nouvelle, digne de son fondateur, devait consacrer la gloire de cette heureuse époque. Le 4 mars 1801, l'exposition des produits des manufacturiers et industriels de France fut décrétée, et fixée pour la clôture de l'année républicaine, c'est-à-dire, du 17 au 22 septembre.

Ce puissant encouragement accordé aux arts et au commerce, ajouta un nouveau titre aux

titres nombreux que Bonaparte venait d'acquérir à la reconnaisance publique.

15 Juillet 1801.

TRAITÉ OU CONCORDAT AVEC LE PAPE.

Occupé d'un plan de pacification générale, le Premier Consul conclut d'abord avec le Pape, un traité ou concordat par lequel il fut convenu que le CULTE CATHOLIQUE * serait rétabli en France, et déclaré religion de l'État et de la majorité de la nation.

Vers le même temps, Bonaparte traita successivement avec Naples, la Russie, la Bavière, le Portugal et la Porte; ces différens traités, conclus avec les principales puissances de l'Europe, et en même temps la tranquillité rétablie à l'intérieur, méritèrent à la glorieuse année 1801, le nom d'année de paix *.

* *Quatrième médaillon.* — Le *soleil* ou *ostensoir*, indique ici le culte catholique.

* *Quatrième médaillon.* N'ayant pu indiquer dans le médaillon, tous les traités conclus à cette époque, les *branches d'olivier* désignent ici le rétablissement général de la paix, tant au-dehors qu'à l'intérieur.

Bonaparte, depuis son retour d'Égypte, avait tenté plusieurs fois, mais en vain, d'envoyer des secours à l'armée qu'il y avait laissée; enfin le 30 août 1801, le général Menou, qui commandait en chef depuis la mort de Kléber, signa une capitulation à Alexandrie, en vertu de laquelle l'Égypte fut évacuée; vingt mille hommes revinrent alors en France sur des navires étrangers.

25 Mars 1802.

### TRAITÉ D'AMIENS.

Il ne restait plus à traiter qu'avec l'Angleterre, et quoique des négociations fussent entamées entre les deux puissances, elles semblaient encore se menacer réciproquement sur les rives opposées de la Manche. Le 9 octobre 1801, les hostilités cessèrent enfin, et les préliminaires de la paix furent signés à Londres. Le traité d'Amiens fut conclu le 25 mars suivant; il était commun à la Grande-Bretagne, à l'Espagne et à la république Batave.

Les principaux articles de ce traité étaient

l'évacuation de l'île de Malte par les Anglais, et la remise de cette île à l'ordre de S.-Jean-de-Jérusalem; l'évacuation du royaume de Naples et de l'État Romain par les Français; l'Égypte, rendue à la Sublime Porte, et la République des Sept-Iles, reconnue par la France.

Les Anglais, en cédant aux circonstances, conservèrent le désir et l'espoir D'ÉLUDER LEURS ENGAGEMENS *.

19 Mars 1802.

INSTITUTION DE LA LÉGION D'HONNEUR.

Le Tribunat ayant voté une récompense pour le pacificateur de la France, le 6 mai 1802, un sénatus-consulte organique prorogea de dix années la durée du consulat de Bonaparte. Cette singulière modification à la Constitution fut signalée par deux lois absolument nouvelles dans le code des libertés françaises.

La première, publiée le 19 mars, instituait la

* *Quatrième médaillon.* — Les deux mains qui représentent ici le traité d'Amiens sont *rapprochées* et non pas *jointes*, afin d'indiquer le peu de sincérité et de *solidité* de ce traité qui bientôt, en effet, devait être rompu.

Légion d'Honneur : cet ordre, destiné à récompenser les services civils et militaires, réunit sous une même décoration, le soldat, le savant, l'artiste, le prélat, le magistrat, etc. ; c'était comme le signe de réunion de tous les états et de tous les partis. Emblême de mérite et de fidélité, ceux qui en étaient décorés, formaient vraiment alors *une légion d'honneur*.

La seconde loi qui parut le 20 mai, maintenait l'esclavage dans les colonies rendues à la France par le traité d'Amiens.

Vers la même époque, un sénatus-consulte accorda une amnistie générale aux émigrés, dont un grand nombre déjà avait obtenu la permission de rentrer en France. Heureux, après un long exil, de revoir leur patrie, on les vit pour la plupart, s'attacher à la fortune de celui qui les y avait rappelés, et se montrer empressés de le servir, aussi long-temps du moins que le sort ne le trahirait pas.

Le 21 mai, la République Ligurienne, à l'exemple de la République Italienne, adopta

sous les auspices de la France, une nouvelle constitution : la République de Lucques avait également subi une réforme qui modifia beaucoup son régime aristocratique.

# Suite de la Deuxième Époque.

CINQUIÈME MÉDAILLON.

DU MOIS D'AOUT 1802 AU MOIS DE MARS 1804.

2 Août 1802.

BONAPARTE CONSUL A VIE.

Trois mois à peine s'étaient écoulés depuis que le Sénat avait prononcé la prorogation de la dignité consulaire dans la personne de Bonaparte, lorsqu'une question fut tout-à-coup soumise au peuple français : *Bonaparte sera-t-il consul à vie ?*

Les votes ayant été recueillis, il fut établi que, sur 3,577,885 citoyens qui les avaient émis librement, 3,368,259 avaient été pour l'affirmative. D'après cette élection, une des plus remarquables que nous offre l'histoire, Bonaparte fut proclamé PREMIER CONSUL A VIE,

avec le droit de désigner son successeur; les deux autres Consuls furent également nommés à vie.

Ce changement dans la Constitution fut considéré, en quelque sorte, comme une Constitution nouvelle; il entraîna divers changemens dans l'État, dont la plupart eurent pour but de consolider la puissance de Bonaparte.

### Octobre etc. 1802.

### INSTRUCTION PUBLIQUE.
### ÉTAT PROSPÈRE DE LA FRANCE.

Cette heureuse époque du gouvernement consulaire fut marquée par de nombreux avantages pour la France qui, d'une part, vit s'étendre ses limites, et de l'autre, s'accroître sa prospérité par de grandes et utiles institutions.

Dès le commencement de l'année 1802, le Premier Consul s'était occupé de L'INSTRUCTION PUBLIQUE *, et avait fondé des écoles civiles et militaires. Elles ne tardèrent pas à être orga-

* *Cinquième médaillon.* — Les *livres*, la *couronne de chêne* et les *rayons de lumière*, désignent ici l'instruction publique.

nisées, et, dans le mois d'octobre de cette même année, des lycées aux frais de l'État, s'ouvrirent dans les principales villes de France, tandis que des écoles primaires et secondaires étaient données aux communes.

Après avoir facilité l'étude à la jeunesse, Bonaparte veut encore récompenser les talens déjà acquis, et de nombreux encouragemens sont accordés aux hommes qui cultivent avec succès LES ARTS ET LES SCIENCES.

Le COMMERCE ET L'INDUSTRIE, également favorisés, reçoivent une vie nouvelle, et excitent, par leurs progrès extraordinaires, la jalousie de nos rivaux. Tout se ressent, en un mot, de l'administration sage et habile du chef de l'État qui, chaque jour, acquiert de nouveaux droits à la reconnaissance publique.

L'étendue de la France s'accroît avec sa PROSPÉRITÉ : le Piémont, qui avait été incorporé à la République, le 11 septembre, forma les six départemens du Pô, de la Doire, de la Sezia, de la Stura, du Tanaro et de Marengo.

La France fut encore augmentée vers cette même époque, des duchés de Parme, Plaisance et Guastalla qui, en vertu d'une convention signée avec l'Espagne, lui revenaient à la mort du duc de Parme.

*L'île d'Elbe*, seul débris qui dût rester un jour à Napoléon de toutes ses conquêtes, faisait partie de cette nouvelle acquisition.

1802 etc.

### EXPÉDITION DE SAINT-DOMINGUE.

L'île de Saint-Domingue avait été long-temps livrée aux horreurs de l'anarchie; l'ordre, toutefois commençait à renaître sous le gouvernement du général noir Toussaint-Louverture; mais l'indépendance qu'affectait ce gouverneur, ne pouvait convenir au Premier Consul, qui conçut le projet de rétablir, dans la plus belle de nos colonies, l'autorité de la métropole. Il chargea de cette mission dangereuse, le général Leclerc, son beau-frère. Une nombreuse et brillante armée, composée en partie des vainqueurs de Hohenlinden, fut transportée à Saint-

Domingue par une escadre formidable. Cette FLOTTE, partie des ports de Brest et de Rochefort, au mois de novembre 1801, avait été rendue à sa destination, en février 1802; elle eut à combattre, à son débarquement, et ne tarda pas à soumettre Toussaint-Louverture.

Mais bientôt une affreuse contagion, sous le nom de *fièvre jaune*, vint décimer cette armée naguère si brillante de force, de courage et de gloire. Les NOIRS et les hommes de couleur se soulevèrent de toutes parts, et malgré une valeur héroïque, les Français ne purent se maintenir dans l'île. Enfin, cette expédition désastreuse coûta la vie au général en chef Leclerc, engloutit plus de trente mille hommes d'élite et le dixième de la population coloniale. Le résultat de tant de maux irréparables fut la perte de la colonie de Saint-Domingue, que les Français furent obligés d'évacuer au mois de novembre 1803.

19 Février 1803.

ACTE DE MÉDIATION.

La Suisse, à cette époque, était agitée par de nouveaux troubles, et les partisans de l'ancienne Constitution paraissaient sur le point de triompher du gouvernement formé sous les auspices de la République Française; BONAPARTE OFFRIT AUX SUISSES SA MÉDIATION; elle fut acceptée par tous les partis qui divisaient l'Helvétie, et la paix ne tarda pas à renaître dans ces contrées.

Mai 1803.

RUPTURE DU TRAITÉ D'AMIENS.

INVASION DU HANOVRE.

L'Angleterre n'avait pas vu sans inquiétude, l'accroissement de la France dans ces derniers temps; non moins effrayée de la puissance que la paix donnait au Premier Consul, elle résolut de s'opposer, par tous les moyens, à la prodigieuse élévation que le dernier sénatus-consulte faisait présager à l'Europe.

La France, à son tour, mécontente de l'An-

gleterre, s'alarmait des retards plus qu'équivoques apportés à l'exécution du traité d'Amiens, dont les principales conditions n'étaient point exécutées. On murmurait donc de part et d'autre, lorsque le ministère britannique refusa positivement de rendre l'île de Malte, tant que les troupes françaises n'évacueraient pas la Hollande. L'embargo mis sur les vaisseaux français en Hollande, autorisait le Premier Consul à user de représaille : bientôt, en effet, le traité d'Amiens est rompu, et la guerre éclate de nouveau entre les deux puissances. Les Français attaquent les possessions de l'Angleterre sur le continent; le succès couronne cette entreprise : en huit jours L'ÉLECTORAT DE HANOVRE EST CONQUIS *, et l'armée anglaise est prisonnière.

Ainsi se termina cette campagne du Hanovre, commencée le 26 mai, et finie le 5 juillet; mais l'Angleterre avait repris les armes, qu'elle

* *Cinquième médaillon.* — Les trois chars indiquent ici cette suite de succès prompts et brillans qui assurèrent aux Français la conquête du Hanovre.

ne devait plus déposer qu'après la ruine de son ennemi.

L'armée d'Italie, qui avait évacué le royaume de Naples, en vertu du traité d'Amiens, s'en empara de nouveau dès que la rupture de ce traité fut connue.

Après avoir poursuivi au dehors son ennemi le plus implacable, Bonaparte travaille dans l'intérieur à consolider sa puissance sur les débris du gouvernement républicain.

Il soumet d'abord la presse à la surveillance et à la censure d'une police, perfectionnée par un ministre habile (Fouché).

La conscription devient de jour en jour plus sévère.

Les impôts sur les vins, dont la suppression avait causé tant de joie aux classes les moins fortunées, sont rétablis sous le nom de *droits réunis*.

En vertu d'un nouveau décret, les monnaies doivent porter l'effigie de *Bonaparte premier consul*.

Enfin, un sénatus-consulte modifie tellement les attributions du Corps Législatif, qu'elles sont réduites à celles d'approuver les lois qui lui sont présentées par le Gouvernement.

1er Janvier 1804.

INDÉPENDANCE DE SAINT-DOMINGUE.

La reprise des hostilités avec l'Angleterre avait terminé l'existence politique de la France à Saint-Domingue, cette île proclama son indépendance et reprit son ancien nom d'Haïti.

1804, etc.

PRÉPARATIFS DE LA DESCENTE EN ANGLETERRE.

FLOTILLE A BOULOGNE.

La conquête du Hanovre et l'occupation de Naples par les Français, avaient été suivies immédiatement après, d'un projet de descente en Angleterre; les préparatifs de cette expédition nouvelle se firent avec une incroyable activité. En peu de temps des armées nombreuses couvrirent les côtes, et, de toutes parts, on con-

struisit des bâtimens légers, qui devaient transporter cent soixante mille hommes sur le sol britannique. Ces flotilles, construites sur les rivières, arrivèrent successivement, sous la protection de nos batteries, au rendez-vous général de Boulogne.

Après avoir organisé la grande armée d'Angleterre, le Premier Consul se rendit lui-même sur les côtes, pour accélérer par sa présence les immenses préparatifs qu'il avait ordonnés.

En quittant Boulogne, il parcourut l'ancienne Belgique et les départemens du Rhin. Partout sur son passage, il recueillit les hommages des peuples et les témoignages de leur reconnaissance. De retour à Paris, et tandis qu'il se livrait aux soins de l'administration intérieure, une nouvelle conspiration se forma contre lui.

Deux anciens *Chouans* ou *Vendéens*, arrêtés au milieu de la capitale et sur le point d'être conduits à la mort, déclarèrent qu'ils faisaient partie d'une bande nombreuse venue d'Angleterre, sous les ordres de Georges Cadoudal et

de l'ex-général Pichegru, pour attenter aux jours du Premier Consul. Georges et vingt de ses confrères furent arrêtés, ainsi que le général Moreau, accusé également d'avoir pris part au complot.

Peu de jours après, le 28 février, Pichegru fut découvert à Paris, et conduit dans les prisons du Temple.

Tandis qu'on instruisait le procès de Moreau et de Pichegru, un évènement qui semblait s'y rattacher, vint de nouveau fixer l'attention publique.

Le duc d'Enghien, dernier rejeton de la maison de Condé, fut saisi, contre le droit des gens, dans un État Allemand, où on lui avait offert un asile; amené ensuite à Vincennes, il fut jugé, condamné comme coupable d'embauchage, et exécuté dans les vingt-quatre heures.

On apprit, le 21 mars, la sentence et sa prompte exécution: cette nouvelle répandit à la fois la surprise et la consternation dans la

capitale. On déplora généralement la fin tragique et prématurée de ce prince, qu'aucun intérêt politique ne semblait même justifier. « La mort du duc d'Enghien n'est pas seulement un crime, dit alors un homme d'état, « c'est une faute. »

Napoléon, dans ses mémoires, s'exprime ainsi en parlant de l'exécution de ce prince : « Elle doit être éternellement reprochée, dit-il, « à ceux qui, entraînés par un zèle criminel, « n'attendirent point *les ordres de leur souverain* « pour exécuter le jugement de la commission « militaire ; le duc d'Enghien périt victime des « intrigues d'alors. Sa mort, si injustement « reprochée à Napoléon, lui nuisit et ne lui fut « d'aucune utilité politique. » Quels qu'en fussent les auteurs et les motifs, cet évènement produisit sur la nation entière une impression douloureuse et profonde, et couvrit d'un sombre nuage les derniers jours de cette belle période consulaire, brillante jusqu'alors du plus vif éclat.

Une autre ère va s'ouvrir : le premier soldat, le premier citoyen, le premier magistrat de France, va devenir le premier monarque de l'Europe! Ici FINIT BONAPARTE ET COMMENCE NAPOLÉON.

FIN DE LA DEUXIÈME ÉPOQUE.

# Troisième Époque.

# NAPOLÉON EMPEREUR.

## SIXIÈME MÉDAILLON.

DU MOIS DE DÉCEMBRE 1804 AU MOIS DE DÉCEMBRE 1805.

### 2 Décembre 1804.

### NAPOLÉON COURONNÉ EMPEREUR.

Le 30 avril 1804, un membre du Tribunat* avait fait la proposition de conférer le titre d'Empereur à *Napoléon Bonaparte;* le 18 mai, cette proposition fut sanctionnée par un sénatus-consulte organique. Le même acte comprenait dans la ligne d'hérédité, Joseph et Louis, frères de Napoléon. Le premier reçut le titre de

* Curée qui, onze ans auparavant, avait dans la Convention, voté la mort de Louis XVI.

grand électeur, l'autre, celui de connétable. Le général Murat, frère de l'Empereur, fut nommé grand amiral; le second consul, Cambacérès, archi-chancelier; et le troisième consul, Lebrun, archi-trésorier de l'Empire.

Le 19 mai, la dignité de maréchal de l'Empire fut conférée à dix-huit généraux*.

Napoléon signala son avènement au trône, par un acte de clémence : parmi les quarante-sept complices de Georges Cadoudal, dix-neuf avaient été condamnés à mort; il fit grâce à huit d'entre eux, au nombre desquels étaient le marquis de Rivière et M. Armand de Polignac : « Je puis pardonner à votre mari, dit « Napoléon à madame de Polignac, car c'est à « ma vie qu'on en voulait. »

Le 6 avril, Pichegru avait été trouvé mort dans sa prison, étranglé avec sa cravate; Moreau, qui était resté au temple depuis le 15 fé-

* Alexandre Berthier, Murat, Moncey, Jourdan, Masséna, Augereau, Bernadotte, Soult, Brune, Lannes, Mortier, Ney, Davoust, Bessières, Kellermann, Le Febvre, Pérignon, Serrurier.

vrier, fut jugé le 10 juin, en même temps que les autres accusés. Il fut prouvé qu'il n'était pas complice de Georges Cadoudal, mais qu'il n'aspirait pas moins au renversement du gouvernement consulaire. Cependant, le vainqueur d'Hohenlinden trouva dans l'opinion publique sa première défense, et fut condamné seulement à deux années de détention; peine qui fut aussitôt commuée en un exil aux États-Unis.

A cette époque, Louis XVIII (Monsieur, frère de Louis XVI), qui vivait retiré à Varsovie, fit paraître une protestation contre *l'usurpation de Bonaparte;* elle fut adressée à tous les gouvernemens de l'Europe, et publiée en France dans le Moniteur.

En acceptant le titre d'Empereur, Napoléon avait voulu soumettre à la sanction du peuple la loi sur l'hérédité; les votes furent recueillis sur des registres ouverts dans les cent huit départemens de France, et le 1er décembre, le Sénat prononça la réponse affirmative. Le jour suivant,

2 décembre 1804, NAPOLÉON FUT SACRÉ ET COURONNÉ solennellement dans l'église de Notre-Dame de Paris, par le pape Pie VII, venu exprès de Rome pour cette grande cérémonie. L'Impératrice Joséphine reçut le diadême des mains de Napoléon.

5 Décembre 1804.

Deux jours après le couronnement, l'Empereur rassembla les troupes au Champ de Mars, pour leur faire la distribution des aigles. « Soldats, leur dit-il, voici vos drapeaux : ces « aigles vous serviront toujours de point de « ralliement. Elles seront partout où votre Em- « pereur les jugera nécessaires pour la défense « de son trône et de ses peuples. » Depuis ce moment, L'AIGLE devint l'ornement du drapeau français, et fut adoptée également dans les nouvelles armoiries de l'Empire.

26 Mai 1805.

NAPOLÉON, ROI D'ITALIE.

Le 16 mars 1805, Napoléon avait déclaré

au Sénat qu'il accédait au vœu de la nation italienne, qui lui offrait L'ANTIQUE COURONNE DE FER DES ROIS LOMBARDS.

Le 26 mai, il fut couronné solennellement à Milan, et cette imposante cérémonie effaça celle de Paris, par sa splendeur historique.

En prenant la couronne sur l'autel, Napoléon dit : *Dieu me la donne, gare à qui la touche.* Il créa en même temps l'ordre de la couronne de fer, et ces mots en furent la devise.

Le 8 juin, le prince Eugène, fils adoptif de l'Empereur *, fut proclamé vice-roi d'Italie.

Napoléon, en quittant son nouveau royaume, se rendit à Gênes, où fut proclamée la réunion de ce pays à la France. Ce territoire forma trois nouveaux départemens : Gênes, Montenotte et les Apennins.

Vers le même temps, l'Empereur céda en toute propriété à sa sœur Élisa, le duché de Piombino, et commença ainsi par elle l'élévation

* Le prince Eugène était fils de madame de Beauharnais.

de sa famille. Plus tard, elle fut créée grande duchesse de Toscane.

Octobre 1805.

TROISIÈME COALITION.

GUERRE CONTRE L'AUTRICHE ET LA RUSSIE.

De retour à Paris, Napoléon part aussitôt pour visiter le camp de Boulogne, et presser les immenses préparatifs de descente, formés depuis deux ans. L'Angleterre, menacée sur tous les points, cherche à détourner l'orage, en faisant une nouvelle coalition contre la France; elle y réussit. L'empereur de Russie s'oblige à fournir une armée de cent quatre-vingt mille hommes. L'empereur d'Autriche va mettre en mouvement toutes les forces de son empire; il profite du moment où les troupes françaises sont barraquées sur les côtes de l'Océan, à trois cents lieues de la Bavière, pour envahir, sans déclaration de guerre, ce royaume allié de la France.

Instruit de ce mouvement pendant son séjour à Boulogne, l'Empereur ordonne aussitôt la levée du camp, donne à l'armée d'Angleterre,

le nom d'armée d'Allemagne, et en moins d'un mois, deux cent mille hommes sont transportés des bords de l'Océan aux rives du Danube. Napoléon est à la tête de cent soixante mille combattans, formant sept corps d'armée, que commandent les maréchaux Bernadotte, Davoust, Soult, Lannes, Ney, Augereau, et les généraux Marmont et Oudinot.

Masséna, avec quatre-vingt mille hommes, va combattre l'archiduc Charles en Italie : toute l'Europe est en armes.

Le 8 octobre, les hostilités commencent : chaque jour est un jour de victoire pour les Français. Oudinot est vainqueur à Wertingen, Ney à Guntzbourg et Elchingen *.

Bernadotte entre à Munich, le 12 octobre, et la vengeance de la Bavière est commencée ; enfin, après une SUITE CONTINUELLE DE SUCCÈS, la place d'Ulm ouvre ses portes le 20 octobre ;

* *Sixième Médaillon.* — On n'a pu représenter dans ce médaillon tous les succès de cette guerre d'Allemagne. Les *trois chars* désignent ici un *enchaînement* de victoires, et les *drapeaux* qui les accompagnent, la prise de plusieurs villes.

trente mille hommes composant la garnison, sont prisonniers de guerre. Cette conquête importante décide du sort de la Bavière qui, dès ce moment, est évacuée par les Autrichiens.

Masséna, pendant ce temps, poursuit le prince Charles en Italie, et le force à la retraite.

21 Octobre 1805.

COMBAT NAVAL DE TRAFALGAR.

Tandis que la victoire suit les pas des Français en Allemagne et en Italie, les Anglais obtiennent sur nous de grands avantages. La flotte sous le commandement de l'amiral Villeneuve, est battue au combat naval de Trafalgar: sur trente-trois vaisseaux français et espagnols, dix seulement parvinrent à rentrer à Cadix. C'était le dernier effort de notre marine. Cette victoire néanmoins coûta cher aux Anglais, qui perdirent l'amiral Nelson, tué dans le combat où sa flotte fut victorieuse.

Novembre 1805.

NOUVEAUX SUCCÈS EN ALLEMAGNE.

Après avoir anéanti l'armée autrichienne,

Napoléon marche sur les Russes, qui se retirent en toute hâte, voulant éviter un engagement avant l'arrivée de leurs troupes; les Français, qui les poursuivent toujours, s'emparent successivement des villes de Braunau, Saltzbourg, Inspruck, Hall, etc.

La marche de l'Empereur dans la Haute-Autriche tient du prodige; il n'est point de fatigue qu'il n'éprouve : nuit et jour il travaille; il expédie lui-même tous ses ordres aux divers corps de l'armée, et prend à peine quelques instans de repos sur une botte de paille où il couche tout habillé; en un mot, ses prodigieux succès sont dûs à son incroyable activité, à son génie guerrier autant qu'à la stupeur dont son nom a frappé ses ennemis.

De toutes parts les évènemens se pressent. L'armée française livre chaque jour de nouveaux combats où chaque jour elle est victorieuse. Parmi ses nombreux triomphes, un des plus importans fut celui que le maréchal Mortier obtint à Diernstein : à la tête de cinq mille

braves, il battit l'arrière-garde russe, forte de vingt-cinq mille hommes.

13 novembre 1805.

PRISE DE VIENNE.

L'empereur d'Autriche, repoussé de toutes parts, et voyant sa capitale menacée, s'était retiré à Olmutz, avec sa famille. La ville de Vienne se trouva dès lors sans défense, ET SE RENDIT AUX FRANÇAIS, le 13 novembre. Le lendemain, Napoléon fit son entrée dans la capitale de son ennemi vaincu et fugitif.

2 Décembre 1805.

BATAILLE D'AUSTERLITZ.

L'Empereur ne s'arrête pas à Vienne; de nouveaux triomphes l'attendent; il vole à la poursuite de l'ennemi, dont le nombre s'est augmenté par la jonction d'une seconde armée russe avec celle du général en chef Kutuzow. Dans le même moment, et par la plus habile comme la plus glorieuse combinaison, les deux

armées françaises d'Allemagne et d'Italie ont uni leurs lauriers à Klagenfurth.

Des deux côtés, on se prépare à une action décisive, et le sort de la monarchie autrichienne va se décider dans les plaines de la Moravie.

Le 1er décembre, l'Empereur qui observait l'ennemi, a jugé par ses mouvemens, de ses dispositions ultérieures ; *Avant demain au soir*, dit-il, *cette armée est à moi*. Le lendemain, 2 décembre, jour anniversaire du couronnement, tout, en effet, se dispose pour la bataille, et un brillant soleil va éclairer cette journée à jamais mémorable !

*Soldats*, dit Napoléon, *il faut finir cette campagne par un coup de tonnerre*. Des cris de *Vive l'Empereur !* lui répondent, et sont le signal du combat. Les Russes et les Autrichiens, bien supérieurs en nombre, mais frappés de terreur, essaient en vain de résister à la valeur française ; ils sont culbutés sur tous les points, l'armée russe est foudroyée sur un lac de glace, et sa déroute est complète. Trente mille hommes

prisonniers, quarante mille hommes hors de combat, quarante-cinq DRAPEAUX, deux cents pièces de canon, vingt généraux pris, et DEUX EMPEREURS à la discrétion de Napoléon; TELS SONT LES TROPHÉES DE LA CÉLÈBRE BATAILLE D'AUSTERLITZ, qui fut appelée aussi la bataille des trois Empereurs.

L'élite de nos généraux, Soult, Lannes, Bernadotte, Davoust, Murat, etc., à l'exemple de leur chef, se couvrirent de gloire dans cette immortelle journée.

Après cette ÉCLATANTE VICTOIRE, qui procurait à la France d'immenses avantages, les princes alliés, réfugiés sous les murs d'Olmutz ne songèrent plus qu'à séparer leur cause; l'empereur d'Autriche désirait la paix à quelque prix que ce fût; il se rendit aux avant-postes pour avoir une entrevue avec l'empereur Napoléon, qui le reçut dans son bivouac : *Je n'habite pas d'autre palais depuis deux mois*, dit-il au monarque vaincu; *Vous savez si bien tirer parti de cette*

*habitation*, répondit François II, *qu'elle doit vous plaire.*

Toujours grand et magnanime au sein de la victoire, Napoléon accéda au désir qu'avait manifesté l'empereur d'Autriche, et le résultat de cette entrevue fut un armistice et l'assurance d'une paix prochaine dont les principales conditions furent arrêtées dès ce moment.

L'empereur Alexandre ayant refusé de signer cet armistice, obtint néanmoins un sauf-conduit pour les débris de son armée, et, le 6 décembre, il reprit lui-même la route de Saint-Pétersbourg.

Au milieu de ses triomphes, Napoléon n'oubliait point à quel prix il les avait obtenus, et voulant honorer la mémoire des braves morts au champ d'honneur, il accorda à leurs veuves des pensions considérables et se chargea de faire élever leurs enfans aux frais de l'État.

Le 13 décembre, il fut complimenté solennellement, à Schœnbrunn, par les maires de

Paris, auxquels il remit quarante-cinq drapeaux pris à Austerlitz.

Cette campagne, la neuvième de Napoléon, fut la plus glorieuse de son règne, et détruisit la troisième coalition formée contre la France.

26 Décembre 1805.

TRAITÉ DE PRESBOURG.

La paix de Presbourg conclue avec l'Autriche termine cette courte et brillante campagne.

Par ce traité, François II confirme la réunion de la couronne d'Italie à celle de France, sur la tête du vainqueur, et joint à ce nouveau royaume, les États de Venise, la Dalmatie et l'Albanie. Il partage entre l'électeur de Bavière, le duc de Wurtemberg et le margrave de Bade, la principauté d'Eichstadt, Augsbourg, le Tyrol et la Souabe autrichienne.

1er Janvier 1806.

Pour prix de la courageuse fidélité des princes

de Bavière et de Wurtenberg, alliés de la France, ils reçoivent l'un et l'autre le titre de ROI.

Peu de temps après, la princesse Auguste de Bavière, fut unie au prince Eugène, vice-roi d'Italie. Napoléon à son retour en France, s'arrêta à Munich, pour assister au mariage de son fils d'adoption.

8 Mars 1806.

### TRAITÉ AVEC LA PRUSSE.

Par une convention signée à Vienne le 15 décembre 1805, le roi de Prusse abandonnait à la France, le pays d'Anspach, de Clèves, le duché de Berg et la principauté de Neufchâtel : la Prusse devait recevoir en échange l'électorat de Hanovre. Cette convention fut convertie en traité, à Paris le 8 mars 1806. Nous verrons bientôt ces nouvelles conquêtes devenir des apanages pour la famille de Napoléon.

### COLONNE DE LA PLACE VENDÔME*.

La France reconnaissante voulait consacrer

* Ce monument, décrété le 8 novembre 1806, ne fut achevé qu'en 1808. Il a été placé dans ce médaillon, comme ayant été destiné à immortaliser cette admirable campagne de 1805.

à jamais le souvenir de cette mémorable campagne de 1805. Le Sénat, en conséquence, décrète un MONUMENT A NAPOLÉON-LE-GRAND; et bientôt le bronze russe et autrichien va former LA COLONNE DE LA PLACE VENDÔME, le plus beau trophée qui jamais dans les temps anciens ou modernes ait été dédié à la gloire d'un grand capitaine.

Le poids du bronze employé à cet immense édifice est d'un million huit cents mille livres, provenant de douze cents pièces de canon conquises sur les Russes et les Autrichiens dans une campagne de deux mois (du 8 octobre au 3 décembre 1805).

On vit Paris à cette époque s'embellir chaque jour des plus SUPERBES ÉDIFICES. Les rues de Rivoli, de Castiglione, la rue de la Paix qui portait alors le nom de *Napoléon*, devinrent dignes D'AVOISINER L'IMMORTEL MONUMENT ÉLEVÉ AU VAINQUEUR D'AUSTERLITZ.

## Suite de la Troisième Époque.

SEPTIÈME MÉDAILLON.

DU MOIS DE MARS 1806 AU MOIS DE JUIN 1807.

Mars 1806.

SOUVERAINETÉS DONNÉES PAR NAPOLÉON.

L'Empereur, qui dans sa dernière campagne avait créé deux rois, ceux de Bavière et de Wurtemberg, continue à son retour ses promotions souveraines : le chef de son état-major, Berthier, est déclaré PRINCE DE NEUFCHATEL, et le maréchal Murat, GRAND-DUC DE BERG.

Peu de temps après, l'armée française s'étant emparée du ROYAUME DE NAPLES, LA COURONNE enlevée à Ferdinand II, est DONNÉE A JOSEPH, frère aîné de Napoléon.

30 Mars 1806.

DUCHÉS. — GRANDS FIEFS DE L'EMPIRE.

Le jour même où Joseph recevait la couronne

de Naples, un nouveau décret réunissait au royaume d'Italie, les états de Venise, et érigeait en DUCHÉS, les provinces de Dalmatie, Istrie, Frioul, Cadore, Bellune, Conégliano, Trévise, Feltre, Bassano, Vicence, Padoue et Rovigo.

Les duchés de Massa-Carrara, ceux de Parme et de Plaisance étaient également réunis par ce décret, au royaume d'Italie.

Tous ces duchés prirent le nom de GRANDS FIEFS DE L'EMPIRE; le décret de leur institution affectait le quinzième de leur revenu aux titulaires que l'Empereur avait désignés *.

Mai 1806.

SUITE DE PROMOTIONS SOUVERAINES.

Un traité conclu entre la France et la Hollande, déférait la couronne à Louis, frère de Napoléon. Une ambassade extraordinaire vint

* Noms des titulaires : Duc de Dalmatie, Soult; — d'Istrie, Bessières; — de Frioul, Duroc; — de Cadore, Champagny; — de Bellune, Victor; — de Conégliano, Moncey; — de Trévise, Mortier; — de Feltre, Clarke; — de Bassano, Maret; — de Vicence, Caulaincourt;— de Padoue, Arighi; — de Rovigo, Savari; — de Massa-Carrara, Régnier, grand-juge; — de Parme, Cambacérès, deuxième consul; — de Plaisance, Le Brun, troisième consul.

exprimer à ce prince le vœu des Hollandais qui l'appelait au trône. Louis prit dès lors le titre de ROI DE HOLLANDE.

Le même jour, le maréchal Bernadotte et M. de Talleyrand, grand chambellan et ministre des relations extérieures, reçurent, l'un la SOUVERAINETÉ DE PONTE-CORVO, l'autre celle de BÉNÉVENT.

Mai 1806.

CODE CIVIL PROMULGUÉ.

L'ensemble du Code de procédure civile, auquel une commission travaillait depuis plusieurs années, fut promulgué à cette époque; ce Code immortel doit être considéré comme le plus précieux monument de la gloire de Napoléon. Il survit à ses conquêtes, et lui assure des droits éternels à la reconnaissance de la postérité.

12 Juillet 1806.

CONFÉDÉRATION DU RHIN.

Aussi grand politique qu'illustre guerrier et sage législateur, Napoléon, pour consolider sa puissance, conclut le célèbre traité de la confé-

dération du Rhin. Les rois de Bavière, de Wurtemberg; les grans-ducs de Bade, de Berg, de Darmstadt, en un mot TOUS LES SOUVERAINS CRÉÉS PAR NAPOLÉON, COMPOSENT CETTE GRANDE ASSOCIATION dont il est déclaré LE PROTECTEUR.

Cette nouvelle ligue s'augmenta bientôt de tous les autres princes d'Allemagne.

Le but de cette confédération était : de séparer à perpétuité ces différens états du corps germanique; d'enlever à l'empereur François II le titre et la dignité d'Empereur électif d'Allemagne; de l'obliger enfin à s'intituler *Empereur héréditaire d'Autriche*, sous le nom de *François Ier*.

1806.

En signalant les grandes et utiles créations de cette époque, on doit placer au premier rang la fondation de l'Université impériale de France. Un souverain n'est pas moins grand sans doute en cherchant à propager les lumières dans son empire, qu'en combattant pour en étendre les bornes.

14 Octobre 1806.

QUATRIÈME COALITION.

GUERRE CONTRE LA PRUSSE. — BATAILLE D'JÉNA.

Le roi de Prusse ne faisait pas partie de la confédération du Rhin. Effrayé de la prépondérance qu'une telle association donnait à Napoléon, il traite secrètement avec l'Angleterre, la Suède et la Russie, et en même temps il appelle ses soldats aux armes, sans qu'aucun motif semble justifier cette provocation.

Napoléon, à qui une guerre nouvelle présage de nouveaux succès, voit se former sans crainte une quatrième coalition, et bientôt une rupture éclatante donne le signal des premières hostilités.

Le 1er octobre, l'Empereur passe le Rhin à la tête de sa grande armée, augmentée des contingens que lui fournissent ses vassaux couronnés; le 6, il est en présence de l'ennemi, et prélude par de glorieux combats, à la victoire mémorable qui, sept jours après l'ouverture de la

campagne, doit répondre à l'injuste agression de la Prusse.

Le 14 octobre enfin, IL GAGNE CETTE CÉLÈBRE BATAILLE D'JÉNA, qui coûta à l'ennemi cinquante mille hommes de troupes d'élite, tués, blessés ou prisonniers; trois cents bouches à feu, six cents drapeaux et d'immenses magasins.

Cette grande bataille eut lieu sur deux points différens : à Jéna elle fut gagnée par Lannes, Lefebvre, Soult et Ney, sous la direction de Napoléon; à six lieues plus loin, à Averstaedt, Davoust fut vainqueur et reçut le titre de *duc d'Averstaedt;* le nom d'Jéna resta à la bataille.

Deux jours après, le roi de Prusse, justement alarmé de ce début, demanda un armistice qui lui fut refusé.

La guerre continue avec les mêmes succès; rien ne résiste à la valeur française. Le 18 octobre, le maréchal Davoust occupe Leipsick; au même moment Napoléon arrive à Mersbourg, et va visiter les champs de ROSBACH, non loin de celui d'JÉNA. Heureux d'avoir vengé la France,

il ordonne que la COLONNE ÉLEVÉE par Frédéric II, en mémoire de la défaite des Français, SOIT RENVERSÉE et transportée à Paris. Il appartenait au vainqueur de l'Europe de transformer en MONUMENT DE LA VICTOIRE, ce monument de nos revers.

### Octobre 1806.

#### PRISE DE PLUSIEURS VILLES.

Napoléon poursuit sa marche victorieuse: des manœuvres hardies, une tactique dont ses ennemis n'ont point encore surpris le secret, confondent l'art et l'expérience des vieux capitaines de Frédéric. Ses généraux rivalisant avec lui de zèle et de courage, se rendent maîtres d'un GRAND NOMBRE DE PLACES IMPORTANTES. Erfurth, Leipsick, Brandebourg, Spandaw, etc. sont bientôt au pouvoir des Francais.

Le 25 octobre, Napoléon arrivé à Potzdam où il avait établi son quartier-général, s'empressa de visiter le tombeau du grand Frédéric dont il était l'admirateur passionné. Il saisit avec enthousiasme l'épée de ce grand-homme

et la ceinture de général qu'il portait à la guerre de sept ans. « Que d'autres, s'écria-t-il, s'em-« parent de riches dépouilles, voici pour moi « ce qui est supérieur à des millions; je les « enverrai aux invalides: les vieux soldats de la « guerre de Hanovre accueilleront avec un res-« pect religieux, tout ce qui appartint à l'un « des premiers capitaines dont l'histoire conserve « le souvenir. » L'affront de Rosbach était bien vengé!

27 Octobre 1806.

ENTRÉE A BERLIN.

Un mois après son départ de Paris, Napoléon fait son entrée à BERLIN, et reçoit les hommages du corps municipal, sous ce même ARC DE TRIOMPHE élevé autrefois pour Frédéric II.

Le vainqueur signala son entrée dans la capitale de la Prusse par un acte de clémence que nous devons rappeler ici, comme ayant ajouté à la gloire du conquérant, une gloire plus réelle encore.

Le prince d'Hatzfeld avait été nommé com-

mandant civil de la place de Berlin; il abusa de la confiance de Napoléon, et instruisit le roi de Prusse des mouvemens de l'armée française: la trahison fut découverte et prouvée; une commission militaire allait juger le coupable, lorsque la princesse d'Hatzfeld au désespoir, vint se jeter aux genoux de l'Empereur. Touché de sa douleur et de sa situation (elle était dans un état de grossesse avancée), il lui remit la lettre écrite par le prince au roi de Prusse, en lui disant : *Tenez, Madame, ce papier est la seule preuve que j'aie contre votre mari, jetez-le au feu.* Le prince d'Hatzfeld obtint ainsi sa grâce. L'histoire et la peinture ont consacré le souvenir de cette action magnanime.

Avant de quitter Berlin, l'Empereur distribua des récompenses de tous genres au corps d'armée du maréchal Davoust, qui avait contribué puissamment aux dernières victoires. Reconnaître ainsi les services rendus à la patrie, c'était à la fois récompenser et électriser le courage.

Deux décrets importans furent datés de la capitale de la Prusse: l'un organisait les gardes

nationales de France, l'autre déclarait les Iles Britanniques en état de blocus. Ce dernier décret, qui excita les murmures de tous les gouvernemens, avait pour but d'anéantir la puissance britannique en détruisant son commerce, source première de sa prospérité.

Novembre 1806.

PRISE DE PLUSIEURS VILLES.

De nouveaux succès marquent chaque journée de cette étonnante campagne : Murat à Prentzlow est vainqueur du prince de Hohenlohe; les forteresses de Stettin, Custrin, etc., tombent au pouvoir des Français; la ville et l'électorat de Hesse-Cassel sont envahis par le maréchal Mortier.

6 et 7 Novembre 1806.

BATAILLE DE LUBECK.

Les maréchaux Soult, Murat et Bernadotte, marchant sur les traces de l'ennemi, l'atteignent le 6 novembre : on combat pendant deux jours, et le 7 LA BATAILLE DE LUBECK EST GAGNÉE. Onze généraux à la tête desquels se trouvaient Blücher

et le prince de Brunswick-Oels, plus de vingt mille prisonniers, les canons et tout le matériel échappé à la journée d'Jéna, restèrent à la disposition du vainqueur. Cette dernière victoire acheva de détruire la monarchie Prussienne.

Le lendemain 8 novembre, Napoléon apprit la capitulation de l'importante place de Magdebourg, due au maréchal Ney; l'ennemi avait perdu vingt généraux, dix-huit mille hommes, six à sept cents pièces de canon et d'énormes magasins de guerre. La prise de Magdebourg et celle de Lubeck terminèrent la campagne de Prusse proprement dite, par la possession totale des États héréditaires de Brandebourg. Enfin, en un mois, tout ce royaume, du Rhin à l'Oder, avait été occupé par les Français: jamais conquête ne fut plus prompte et plus complète.

Il restait encore à conquérir la Silésie, une partie de la Poméranie et de la Pologne prussienne : là de nouveaux triomphes attendaient encore Napoléon.

Le plan que nous avons adopté ne nous permet pas de suivre le vainqueur dans les innombrables succès de cette campagne merveilleuse ; nous dirons seulement que, renversant tous les obstacles, il s'empara successivement de Varsovie, Glogau, Thorn, Posen, etc., de toutes les places, en un mot, de la Silésie, de la Poméranie et de la Pologne prussienne.

Napoléon, qui venait de traiter avec l'électeur de Saxe dont il avait fait un roi, trouva en lui un fidèle allié, qui allait le seconder puissamment désormais dans ses nouvelles entreprises.

Cependant le roi de Prusse retiré à Memel, avait réuni au-delà de la Vistule les débris de son armée ; il attendait impatiemment les secours des Russes ses alliés ; ils arrivèrent enfin, et n'ayant pu supposer que la Prusse serait conquise en six semaines, ils pensaient arriver à temps.

Napoléon voit sans crainte s'augmenter le nombre de ses ennemis, et, le 2 décembre, il adresse à ses troupes la proclamation suivante:

« Soldats! il y a aujourd'hui un an, à cette « heure même, que vous étiez sur le champ « mémorable d'Austerlitz; les bataillons russes « épouvantés fuyaient en déroute, ou enveloppés « rendaient les armes à leurs vainqueurs. Le len-« demain, ils firent entendre des paroles de paix, « mais elles étaient trompeuses. A peine échap-« pés, par l'effet d'une générosité peut-être con-« damnable, aux désastres de la troisième coa-« lition, ils en ont ourdi une quatrième; mais « l'allié sur la tactique duquel ils fondaient leur « principale espérance n'est déjà plus! Ses places « fortes, ses capitales, ses magasins, ses arsenaux, « deux cent quatre-vingt drapeaux, sept cents « pièces de bataille, cinq grandes places de guerre « sont en notre pouvoir. L'Oder, la Wartha, les « déserts de la Pologne, les mauvais temps de la « saison n'ont pu nous arrêter un moment. Vous « avez tout bravé, tout surmonté; tout a fui à « votre approche.

« C'est en vain que les Russes ont voulu dé-« fendre la capitale de cette ancienne et illustre « Pologne : l'aigle française plane sur la Vistule;

« le brave et infortuné Polonais, en vous voyant, « croit revoir les légions de Sobieski de retour de « leur mémorable expédition. Soldats! nous ne « déposerons point les armes, que la paix géné- « rale n'ait affermi et assuré la puissance de nos « alliés, n'ait restitué à notre commerce sa liberté « et ses colonies!..... Qui donnerait aux Russes « le droit de balancer les destins? *eux et nous, ne « sommes-nous pas les soldats d'Austerlitz?...»*

Ces dernières paroles, sublimes à la fois de sentiment et de pensée, excitent au plus haut degré l'enthousiasme du soldat; bientôt les Russes et les Français sont en présence et ces derniers ont constamment l'avantage dans les combats que se livrent chaque jour les deux armées; ceux de Pultusk et Golymin, terminent enfin cette campagne de 1806, une des plus étonnantes dont l'histoire fasse mention.

CAMPAGNE DE 1807. — PRISE DE DANTZICK.

( le 20 Mai. )

Napoléon, par une politique habile, avait armé la Porte contre la Russie, et cette guerre nouvelle, en occupant son plus dangereux en-

nemi, allait produire une puissante diversion aux efforts tentés contre lui.

Les hostilités, un instant suspendues, étaient prêtes à se renouveler ; l'Empereur avait quitté Varsovie et levé ses quartiers d'hiver, le 1er février ; le 8, les armées s'étant rencontrées, livrèrent cette sanglante bataille d'Eylau où la victoire resta incertaine. Jamais peut-être, combat plus meurtrier n'ensanglanta les annales de la guerre ; il fut également fatal aux deux puissances par une perte immense des deux côtés. Napoléon s'exposa aux plus grands périls pendant cette funeste journée. Le prince Berthier tenta vainement de l'éloigner du feu terrible des batteries ; il y resta constamment exposé, sans donner le plus léger signe d'émotion au milieu des alarmes que sa position inspirait à ses généraux.

Cependant la guerre se poursuit en Silésie, en Poméranie, et partout avec succès. Tandis que le maréchal Mortier se rend maître de Stralsund, Lefebvre, après s'être emparé de Marienwerder, se porte sur Dantzick et dirige

LE SIÉGE DE CETTE PLACE. L'empereur de Russie, le grand-duc Constantin, accourent en vain pour la secourir, leurs efforts sont impuissans, et après cinquante et un jours de tranchée ouverte, LE GRAND PORT DE LA BALTIQUE, L'IMPORTANTE VILLE DE DANTZICK EST LIVRÉE AU MARÉCHAL LEFEBVRE.

14 Juin 1807.

BATAILLE DE FRIEDLAND.

C'est contre les Russes désormais que Napoléon va diriger ses armes. De nouvelles victoires à Guttsdadt et à Heilsberg servent de prélude à la BATAILLE DE FRIEDLAND, où il déploya toute la puissance de son génie militaire. Ce jour, digne ANNIVERSAIRE DE MARENGO, vit anéantir la grandeur moscovite, et porter au plus haut degré la gloire de Napoléon et de l'empire français.

16 Juin 1807.

PRISE DE KŒNIGSBERG.

L'ennemi en pleine déroute, fuit sur la Russie dans les deux directions de Kœnigsberg et de Tilsitt. L'armée victorieuse le poursuit, et, le 16 juin, le maréchal Soult est maître de Kœnigsberg. Cette place qui renfermait d'immenses

richesses en tous genres était pour les Français une précieuse conquête.

Marchant sur les traces des souverains fugitifs, Napoléon arrive le 19 à Tilsitt, et s'arrête sur les rives du Niémen, au moment où brûle encore le pont qui vient de mettre en sûreté les deux princes et les débris de leurs armées.

25 Juin 1807.

ENTREVUE SUR LE NIÉMEN.

L'unique ressource des monarques alliés est d'obtenir la paix de Napoléon; ils se décident à la demander, et LE NIÉMEN SERA TÉMOIN DE L'ENTREVUE DES TROIS SOUVERAINS. Un radeau disposé à cet effet va réunir l'empereur victorieux et l'empereur vaincu. ALEXANDRE EST REÇU PAR NAPOLÉON, ILS SE DONNENT LA MAIN; DERRIÈRE L'EMPEREUR DE RUSSIE EST LE ROI DE PRUSSE qui, dépossédé presqu'en totalité de son royaume, vient aussi implorer la générosité de celui qu'il a si injustement provoqué.

9 Juillet 1807.

TRAITÉ DE TILSITT.

Le traité de Tilsitt est le résultat de l'entrevue du Niémen. Terrible contre les rois armés, mais grand et généreux envers un ennemi vaincu, Napoléon consent à rendre au roi de Prusse une grande partie des possessions qu'il lui a enlevées.

Deux nouveaux rois avaient été créés par le monarque français pendant la durée de cette campagne : l'un, le roi de Saxe ; l'autre, le roi de Westphalie ( Jérôme frère de l'Empereur ) ; par le traité de Tilsitt, le premier reçut la Pologne prussienne en toute souveraineté et prit le titre de *grand-duc de Varsovie* ; les états de Cassel formèrent le royaume du second.

L'empereur Alexandre reconnut les couronnes de Saxe et de Westphalie, de même que celles de Naples et de Hollande, données précédemment à Joseph et à Louis, frères de Napoléon.

Le 9 juillet, après vingt jours de réunions

et de conférences intimes, les trois monarques de France, de Prusse et de Russie, se séparèrent à Tilsitt.

Le 27, Napoléon était de retour dans sa capitale, où il fut accueilli avec cet enthousiasme qu'excitait toujours sa présence au retour de ses glorieuses expéditions, et qui fut augmenté encore, dans cette circonstance, par les prodiges de cette dernière campagne.

Le 12 août suivant, on célébra à Saint-Cloud, le mariage de la princesse Catherine de Würtemberg avec le nouveau roi de Westphalie.

L'Empereur, pendant les loisirs que lui donne la paix, applique à d'autres objets sa prodigieuse activité : il ne néglige rien de ce qui peut ajouter à sa puissance.

Le Tribunat est supprimé, et dès lors le conseil ou plutôt le prince dicte la loi au lieu de la proposer.

Pour détruire toutes les idées d'égalité qui contrarient le système de domination du mo-

narque, il institue une nouvelle noblesse: la plupart des maréchaux de l'Empire changent leurs noms et prennent ceux des lieux illustrés par leurs victoires.

A la faveur de la paix du Continent, Napoléon poursuit contre le seul ennemi qu'il ne peut ni vaincre ni attaquer, le système par lequel il espère le forcer à la paix.

Profitant de l'indignation générale qu'excite en Europe le bombardement de Copenhague par la flotte anglaise, il détermine l'empereur de Russie et le roi de Prusse à interrompre toute communication politique et commerciale avec l'Angleterre.

Vers la même époque, l'Empereur résolut d'attaquer le Portugal, que l'Angleterre gouvernait depuis long-temps comme une de ses provinces. A l'approche de l'armée française, commandée par Junot, le roi de Portugal, pour échapper à une domination étrangère, abandonna ses états, et alla se réfugier au Brésil, avec sa famille et ses trésors.

# Suite de la Troisième Époque.

## HUITIÈME MÉDAILLON.

### DU MOIS DE MAI 1808 AU MOIS D'AVRIL 1810.

### Mai 1808.

### ABDICATION DU ROI D'ESPAGNE.

Tandis que la guerre se poursuivait en Portugal, une insurrection avait éclaté à Madrid, le 17 mars. Le résultat de ce mouvement fut l'abdication de Charles IV, roi d'Espagne, en faveur de son fils Ferdinand, prince des Asturies.

Le 18 avril, Napoléon arriva à Bayonne, où se rendirent sur son invitation, le roi, la reine d'Espagne, le prince de la Paix ainsi que le prince des Asturies. Nous n'examinerons point ici quelles furent les causes d'un évènement qui allait exciter les murmures de la France, de l'Espagne et de l'Europe entière, nous di-

rons seulement que, le 5 mai, le prince des Asturies déclara à son père qu'il lui rendait la couronne, et que, ce même jour, par un traité signé à Bayonne, CHARLES IV ABDIQUA LA COURONNE D'ESPAGNE en faveur de l'empereur Napoléon.

Le 10 mai suivant, par un nouveau traité, Ferdinand adhéra, ainsi que ses frères, à la cession du royaume d'Espagne, faite par leur père.

Le 11, les infants d'Espagne furent transportés au château de Valençay, appartenant à M. de Talleyrand. Le roi et la reine, ainsi que le prince de la Paix furent installés au château de Compiègne. Ils obtinrent quelque temps après, sur la demande de Charles IV, de résider à Marseille.

JOSEPH, frère aîné de Napoléon, qui déjà était roi de Naples, fut proclamé ROI D'ESPAGNE ET DES INDES, d'après le vœu manifesté par la junte espagnole.

Juin 1808.

CONSTITUTION D'ESPAGNE. — INSURRECTIONS.

Le nouveau souverain jure d'observer la constitution qui est donnée à l'Espagne. La junte et les grands officiers de la couronne, prêtent serment à leur tour, au roi et à la CONSTITUTION NOUVELLE.

Cependant, le renversement de l'ancienne monarchie, ainsi que les grands changemens apportés dans le gouvernement espagnol, étaient loin d'obtenir l'assentiment général de la nation; le clergé surtout, qui dominait et domine encore l'Espagne, se disposait à repousser de tout son pouvoir, une révolution qui tendait à affaiblir sa puissance, et bientôt des INSURRECTIONS EXCITÉES PAR LES MOINES, éclatèrent dans la partie méridionale de l'Espagne; des POIGNARDS BÉNIS *, comme dans les temps barbares de notre histoire, furent dirigés contre

* *Huitième médaillon.* On a joint *une croix aux poignards*, pour indiquer la part que le clergé espagnol prit aux insurrections qui ensanglantèrent l'Espagne.

les malheureux Français, ou ceux qui étaient soupçonnés d'être leurs partisans. A Cadix, à Valence, à Grenade, à Séville, etc., d'AFFREUX MASSACRES rappelèrent les horreurs de la Saint-Barthélemy.

15 Juillet 1808.

MURAT, ROI DE NAPLES.

Tandis que Joseph se disposait à prendre possession de son nouveau royaume, un décret daté de Bayonne plaçait le grand duc de Berg, MURAT, SUR LE TRÔNE DE NAPLES. Murat quitta l'Espagne, où il commandait, pour aller à Naples recevoir la COURONNE qui lui était offerte. Le duc de Rovigo (Savari) le remplaça dans le commandement de l'armée.

4 Décembre 1808.

GUERRE D'ESPAGNE. — PRISE DE MADRID.

L'entrée de Joseph dans la péninsule devint le signal de cette autre guerre de sept ans, qui devait être si fatale aux deux nations. Les Portugais se joignirent aux Espagnols pour défendre

leur indépendance, et furent secondés par une armée anglaise, débarquée sur leurs côtes, depuis le 31 juillet.

Espérant détourner l'Angleterre de ses projets hostiles, Napoléon partit de Paris, le 27 septembre pour se rendre à Erfurth, où il eut une nouvelle entrevue avec l'empereur Alexandre. Les deux monarques firent, de concert, des propositions au cabinet de Londres; mais cette tentative ayant été sans succès, Napoléon quitta aussitôt Erfurth, décidé à conquérir, les armes à la main, cette paix refusée à ses négociations.

Le 25 octobre, il arrive à Paris; huit jours après, il est en Espagne, et la victoire jusque-là incertaine, va cette fois encore accompagner ses drapeaux. Les combats d'Espinosa, Tudela, Sommo-Sierra, etc., sont pour lui autant de triomphes, qui bientôt le conduisent aux portes de Madrid. Cette ville oppose une résistance d'autant plus vive, qu'elle est excitée

par la haine et par la vengeance. Cent pièces de canon en défendent l'entrée ; les rues, les portes sont barricadées. Les cloches de deux cents ÉGLISES sont en branle, et les cris affreux d'une multitude en délire ajoutent à la consternation qui frappe cette grande cité. Enfin, attaquée sur tous les points, et au moment d'être prise d'assaut, LA VILLE DE MADRID SE RENDIT AUX FRANÇAIS.

Napoléon signala son entrée dans cette capitale par un pardon général, et par l'abolition de l'odieux tribunal de l'inquisition.

Janvier 1809.

VICTOIRES DE NAPOLÉON EN ESPAGNE.

L'armée anglaise qui venait se joindre aux insurgés espagnols, n'avait pas encore dépassé Salamanque. Le 17 décembre, elle parut à Valladolid; mais le 22, Napoléon ayant quitté Madrid pour aller au devant de l'ennemi, ce mouvement décida tout-à-coup les Anglais à rebrousser chemin.

Le 3 janvier, le maréchal Soult les attaque,

pour la première fois, et gagne sur eux la BATAILLE DE PRIEROS. — Le 13, le duc de Bellune est vainqueur à TARRAGONE. — Le 19, Soult triomphe de nouveau au COMBAT DE LA COROGNE, où fut tué le général Moor, commandant en chef de l'armée anglaise.

Au milieu de ces BRILLANS SUCCÈS, Napoléon apprend que l'Autriche arme contre lui, et, forcé de se mettre en mesure pour combattre le nouvel ennemi qui le menace, il quitte l'Espagne à regret, au moment où sa présence électrisait ses soldats, et eût suffi peut-être, pour achever en peu de jours la ruine de l'armée britannique, et pour dompter l'insurrection espagnole. Il partit le 17 janvier; le 23, il était à Paris.

2 Février 1809.

PRISE DE SARAGOSSE.

Cependant, malgré l'absence du chef, les Français continuent d'opposer à l'ennemi leurs forces et leur courage, et sont plus d'une fois couronnés par la victoire. Le 27 janvier,

Soult ajoute une nouvelle palme à sa gloire, par la prise du Ferrol, et bientôt le duc de Montebello va se rendre maître de l'importante place de SARAGOSSE.

Après un siége de plusieurs mois, et vingt-huit jours de tranchée ouverte, les malheureux habitans de cette ville résistent encore pendant vingt-trois jours, de rues en rues, de maisons en maisons; hommes, femmes, enfans, prêtres, moines, tout combat avec le courage qu'inspire le désespoir.... Cette lutte sanglante cessa enfin, et le 21 février, les Français maîtres de la capitale de l'Arragon, prirent possession avec douleur, de cette antique cité, qui n'offrait plus aux regards qu'une vaste enceinte de RUINES FUMANTES et ensanglantées.

Une affreuse épidémie suivit ce grand désastre : ceux qui résistèrent à tant de maux, trouvèrent un refuge et des secours dans l'humanité du vainqueur, le brave maréchal Lannes.

Après ce glorieux mais sanglant triomphe,

la guerre se poursuivit encore avec succès en Espagne *, la fortune ne se montra pas moins favorable en Portugal : le maréchal Soult y gagna, le 29 mars, la bataille d'Oporto, qui mit au pouvoir de la France, la ville la plus opulente et la plus anglaise du Portugal, après Lisbonne.

Les pertes de tous genres que les Espagnols et les Portugais éprouvèrent par les armes du maréchal Soult, dans les mois de janvier, février et mars, sont incalculables.

Un des évènemens les plus remarquables de cette époque, fut l'abdication de Gustave Adolphe, roi de Suède. Le duc de Sudermanie, son oncle, prit les rênes du gouvernement, sans que ce grand changement dans l'État produisît de troubles et rencontrât d'opposition. Le nouveau roi fut proclamé sous le nom de Charles XIII.

* Les évènemens trop multipliés de la guerre d'Espagne, qui dura sept ans, ne pouvant trouver place dans les médaillons de cette époque, il a fallu se borner à indiquer de loin en loin quelques faits importans de cette longue guerre.

2 Avril 1809.

GUERRE D'AUTRICHE — BATAILLE D'ECKMUHL.

Cédant aux insinuations perfides de l'Angleterre, et inquiète elle-même des nouveaux droits que Napoléon s'était arrogés depuis la paix de Tilsitt, l'Autriche murmurait déjà contre la France, lorsque les évènemens d'Espagne, en excitant le mécontentement des puissances, et surtout en divisant les forces de Napoléon, vinrent hâter le moment d'une rupture éclatante.

Le 9 avril 1809, les hostilités recommencent tout-à-coup, et la Bavière est envahie une seconde fois, sans déclaration de guerre; l'archiduc Charles, généralissime des troupes autrichiennes, commande une armée de cinq cent cinquante mille hommes, Napoléon n'a pas deux cent mille combattans à lui opposer; mais sans inquiétude sur cette infériorité numérique, il part de Paris, le 13 avril; le 17, il est à la tête de son armée; le 20, il triomphe au combat d'Abensberg; le 21, à celui de

Landshut ; et le 22 enfin, puissamment secondé par le maréchal Davoust, IL GAGNE LA BATAILLE D'ECKMUHL.

Le 23 avril, il remporte une victoire non moins importante à Ratisbonne. Cette glorieuse journée rend la Bavière à son prince, et ouvre au vainqueur les portes de Ratisbonne et la route de Vienne.

Le 25 avril, l'armée française a passé l'Inn; trois jours après, elle s'est emparée de la rive droite du Danube ; et le 4 mai, le sanglant combat d'Ebersberg enlève aux Autrichiens une forte position, et facilite aux Français la conquête de la capitale de l'Autriche.

13 Mai 1809.

PRISE DE VIENNE.

Napoléon arrive le 8 mai à Saint-Polten, où il établit son quartier-général ; c'est là que, s'arrêtant pour contempler les ruines du château de Diernstein, où fut enfermé Richard-Cœur-de-Lion, il dit au maréchal Lannes qui l'accompagnait : « Celui-là aussi avait été guer-

« royer dans la Palestine et la Syrie; il avait
« été plus heureux que nous à Saint-Jean-
« d'Acre, mais non plus vaillant que toi, mon
« brave Lannes!...... Il est vendu par un duc
« d'Autriche à un empereur d'Allemagne qui
« l'enferme, et qui n'est connu que par ce
« trait de cruauté..... Tels étaient ces temps
« barbares, qu'on a la sottise de nous peindre
« si beaux.... Quel progrès a fait notre civi-
« lisation! Vous avez vu des empereurs, des
« rois en ma puissance, ainsi que leurs capi-
« tales et leurs états; je n'ai exigé d'eux ni
« rançon, ni aucun sacrifice d'honneur!... et ce
« successeur de Léopold et de Henri, que nous
« tenons plus qu'à moitié, il ne lui sera pas
« fait plus de mal que la première fois, mal-
« gré son attaque assez félonne. »

Telles furent les expressions de Napoléon: elles font connaître mieux que tout ce qu'on pourrait dire, ses dispositions généreuses envers ses ennemis vaincus.

Le 10 mai, l'Empereur est aux portes de

la capitale de l'Autriche, que son souverain a de nouveau abandonnée; et le 13 enfin, après un bombardement de trente-six heures, VIENNE, POUR LA SECONDE FOIS, EST AU POUVOIR DES FRANÇAIS.

L'abaissement de l'Autriche vient d'ajouter à la puissance de Napoléon ; il va l'étendre encore par un nouveau décret qui, le 17 mai, réunit les états romains à l'empire français.

22 Mai 1809.

BATAILLE D'ESSLING.

L'occupation de Vienne n'avait pas terminé la guerre; ce grand succès, au contraire, lui donna une activité nouvelle: le 22 mai, fut livrée la SANGLANTE BATAILLE D'ESSLING, où trente mille Français combattirent contre une armée trois fois plus nombreuse, et commandée par l'archiduc Charles.

Des prodiges de valeur des deux côtés rendirent la victoire incertaine, elle échappa aux

Français par une circonstance indépendante de leur courage. La rupture des ponts du Danube ayant empêché le corps du maréchal Davoust et son artillerie de rejoindre l'Empereur, il se vit privé tout-à-coup des forces sur lesquelles il avait compté, et qui, réunies aux siennes, eussent été suffisantes pour culbuter l'ennemi, malgré la supériorité du nombre.

La France, dans cette journée meurtrière, eut à déplorer la perte d'un de ses plus habiles généraux : Lannes, l'ami de Napoléon et le compagnon de toutes ses victoires, fut blessé mortellement dans ce sanglant combat. Napoléon, qui lui-même s'était exposé avec la témérité d'un soldat, apprit avec douleur l'irréparable perte dont il était menacé : à genoux, près du brancard où Lannes avait été déposé, il baignait de ses larmes les mains victorieuses du général, en s'écriant : « Lannes, me reconnais-tu? C'est ton ami, c'est Bonaparte..... « Lannes, tu nous seras conservé !... »

Cet espoir fut trompé, et le 30 mai, l'il-

lustre guerrier expira en formant des vœux pour Napoléon et pour la France *.

Les généraux d'Espagne et Saint-Hilaire perdirent aussi la vie dans cette journée également funeste aux deux nations.

L'armée française, forcée à un mouvement rétrograde, se retira sur la rive droite du Danube.

Des succès plus certains et moins chers illustraient sur un autre point les armes françaises ; Trieste, Inspruck, Laybach, Léoben, avaient ouvert leurs portes, et le pays de Saltzbourg, le Voralberg, le Tyrol, la Carinthie, le Frioul, l'Istrie, étaient occupés.

Le 1er juin, l'archiduc Ferdinand avait évacué Varsovie; le 14, le prince Eugène gagnait la bataille de Raab en Hongrie. Cette victoire importante rejeta l'archiduc Jean de l'autre côté du Danube, et assura les communications de l'armée d'Italie avec la grande armée.

* *Huitième médaillon.* — La branche de *cyprès* indique ici la mort de Lannes, et en même tems les malheurs de cette sanglante journée, qui ne peut être considérée toutefois comme une défaite.

Juin 1809.

Le Pape, irrité de l'envahissement des états romains par les Français, lança une bulle D'EXCOMMUNICATION * contre Napoléon et les auteurs de la spoliation du Saint-Siége.

Cet évènement ne produisit aucune sensation en Europe. Rome elle-même, indifférente à cette fulmination, n'y vit que la représaille d'une vengeance temporelle.

6 Juillet 1809.

BATAILLE DE WAGRAM.

Depuis la bataille d'Essling, les deux armées étaient restées en observation sur les deux rives opposées du Danube; le 5 juillet, les Français établis dans l'île de Lobau, passent le bras septentrional du fleuve, et préludent par le combat d'Enzerdorff, à la bataille décisive de Wagram, qui a lieu le lendemain, 6 juillet. L'audace, l'habileté des manœuvres, les plus

* *Huitième médaillon.* — Le *calice renversé* indique l'excommunication.

vastes combinaisons du génie militaire assurent à Napoléon UNE VICTOIRE COMPLÈTE.

Cette immortelle journée est placée au même rang que celles de MARENGO, D'AUSTERLITZ, D'YENA ET DE FRIEDLAND *.

Peu de jours après, l'Empereur célébra ce triomphe à Vienne, en distribuant à ses braves des récompenses méritées. Berthier fut nommé prince de Wagram; Davoust, prince d'Eckmühl; Masséna, prince d'Essling. Les généraux Oudinot, Marmont et Macdonald reçurent le bâton de maréchal; les soldats n'eurent pas moins de part que les chefs à la munificence du monarque.

Juillet 1809.

LE PAPE DÉTRÔNÉ **.

Le jour même, où Napoléon triomphait à

* Voyez ces différentes batailles sur le tableau. Elles sont toutes indiquées d'une manière particulière, afin de les rendre plus remarquables au premier coup-d'œil.

** La *thiare* indique la souveraineté du Pape.

Wagram, le roi de Naples (Murat) voulant mettre un terme aux querelles des deux pouvoirs spirituel et temporel, avait pris sur lui de DÉTRONER LE PAPE PIE VII, qui fut enlevé du palais Quirinal et conduit à Savonne, où on le retint prisonnier.

L'Empereur apprit avec surprise l'enlèvement du Souverain Pontife; sans désavouer la violence exercée contre lui, il donna l'ordre toutefois, de l'entourer de soins et d'égards.

A cette même époque, l'armée française perdait en Espagne la bataille de Talavera contre sir Arthur Wellesley, depuis lord Wellington. Les Anglais également vainqueurs en Hollande, s'emparaient de l'importante ville de Flessingue.

14 Octobre 1809.

TRAITÉ DE VIENNE.

L'empereur d'Autriche, resté sans défense après la bataille de Wagram, s'était vu contraint une troisième fois d'implorer la générosité du vainqueur. Un armistice avait été conclu à

Znaïm, le 12 juillet ; les négociations continuèrent jusqu'au 14 octobre suivant, où le TRAITÉ DE VIENNE fut signé par les plénipotentiaires respectifs des deux puissances.

Par ce traité, qui confirma et accrut les concessions stipulées dans celui de Presbourg, la France et tous ses alliés acquirent de grands avantages, et le Continent fut pacifié de nouveau, à l'exception de l'Espagne.

L'Autriche s'était engagée en outre à reconnaître les changemens *survenus* et *à survenir* en Espagne, en Portugal et en Italie. Elle adhérait en même temps au système continental.

Le 15 octobre, après la signature de la paix, Napoléon partit pour Passau. Le 22, il reçut à Munich la nouvelle de l'échange des ratifications, et le 26, il était à Fontainebleau.

La proclamation de la paix se fit à Paris avec la plus grande solennité; tous les rois créés par Napoléon, étaient accourus dans la capitale, pour assister au triomphe de celui auquel ils devaient leurs couronnes.

1809.

SUITE DE LA GUERRE D'ESPAGNE.

Les hostilités continuent en Espagne avec DES ALTERNATIVES DE REVERS ET DE SUCCÈS. Wellington qui commande en chef l'armée anglaise, temporise toujours, et les Espagnols évitant les batailles rangées, livrent une multitude de combats partiels qui affaiblissent même les vainqueurs. L'absence de Napoléon et la mésintelligence qui s'établit parmi les généraux, furent, dans cette longue guerre, les principaux obstacles aux succès.

6 Janvier 1810.

PAR UN TRAITÉ DE PAIX CONCLU ENTRE LA FRANCE ET LA SUÈDE, cette dernière puissance adhère au système continental, et obtient en conséquence, la restitution de la Poméranie.

L'année 1810 fut l'époque d'une guerre à outrance contre le commerce britannique; c'était la seule, en effet, que la France pût en-

treprendre avec avantage contre son implacable ennemi.

1er Avril 1810.

MARIAGE DE NAPOLÉON.

Napoléon qui, chaque jour, voyait s'accroître sa puissance, formait en vain depuis longtemps le vœu de la transmettre à ses descendans. Sans espoir à cet égard, il se décide à rompre une union stérile, et le 16 décembre 1809, le Sénat prononce la dissolution du mariage civil de l'empereur Napoléon et de l'impératrice Joséphine. Le 14 janvier, le mariage religieux fut aussi déclaré nul par l'officialité de Paris, pour un défaut de forme.

La France donna des regrets à Joséphine, et n'oublia point que, parvenue au faîte des grandeurs, elle avait regardé comme la plus douce prérogative de son rang, celle de répandre des bienfaits.

La politique qui avait brisé les liens de Napoléon, le dirigea de même pour en former de nouveaux : il hésitait entre une grande

duchesse de Russie et une archiduchesse d'Autriche, lorsque François II, craignant qu'il ne se décidât pour la première, lui offrit la main de sa fille, qu'il accepta.

Le prince de Wagram (Berthier) se rendit à Vienne, le 11 mars; il épousa solennellement, au nom de l'empereur Napoléon, l'archiduchesse Marie-Louise.

La nouvelle Impératrice partit immédiatement après pour Paris. Le 28, elle arriva à Compiègne, où la cour était allée pour la recevoir. Le 1er avril, le mariage civil fut contracté à Saint-Cloud, et le lendemain, L'EMPEREUR ET L'IMPÉRATRICE reçurent la BÉNÉDICTION NUPTIALE, dans une galerie du Louvre disposée en chapelle ; LES ROIS, REINES, PRINCES ET PRINCESSES DE LA FAMILLE IMPÉRIALE, accompagnèrent l'Empereur et l'Impératrice à cette majestueuse et brillante cérémonie, qui eut aussi pour témoins plusieurs SOUVERAINS étrangers et tous les grands dignitaires civils et militaires de France.

Le 27 avril, l'Empereur et l'Impératrice partirent de Compiègne, pour aller visiter les Pays-Bas, la Belgique, etc. Les fêtes les plus brillantes célébrèrent dans chaque ville l'union de Napoléon et de Marie-Louise; partout aussi sur son passage, l'Empereur laissa des traces de sa sollicitude pour la prospérité de ses peuples.

La fin de l'année 1810 et le commencement de l'année 1811, fut un temps de paix et de repos pour la France. La guerre, toutefois, continuait encore en Espagne; mais ce fut presque toujours à l'avantage des Français.

Parmi les évènemens importans de l'année 1810, nous devons remarquer premièrement l'abdication de Louis Bonaparte, roi de Hollande, en faveur de son fils. Napoléon refusa cette abdication, et le 9 juillet 1810, un décret réunit la Hollande à l'Empire.

Le 21 août, le roi de Suède, Charles XIII, avec l'autorisation de la législature du royaume,

adopta pour fils et successeur, le maréchal Bernadotte, aujourd'hui roi, sous le nom de *Charles-Jean*.

Le 13 décembre de cette même année (1810), un sénatus-consulte réunit à la France, les villes anséatiques et le Valais, ce qui augmenta encore le nombre de ses départemens; enfin, le 19 décembre, un décret qui rétablissait l'institution à jamais odieuse de la censure, excita un mécontentement général dans la nation; on vit avec peine, que Napoléon, après avoir étendu les bornes de son empire, cherchât à restreindre celles de la pensée.

## Suite de la Troisième Époque.

NEUVIÈME MÉDAILLON.

DU MOIS DE MARS 1811 AU MOIS D'OCTOBRE 1813.

### 20 Mars 1811.

NAISSANCE DU ROI DE ROME.

Le 20 mars 1811, cent-un coups de canon annoncèrent à la capitale, la naissance d'un prince impérial, qui reçut le titre de roi de Rome.

Ce jour doit être indiqué, peut-être, comme celui où Napoléon atteignit le plus haut degré des félicités humaines!.... Arbitre de l'Europe, maître d'un vaste empire, époux d'une archiduchesse, comblé, en un mot, DE BONHEUR, DE GLOIRE ET DE PUISSANCE *, la naissance d'un

* *Neuvième médaillon.* Les différens emblèmes qui accompagnent ici les noms de Napoléon et de son fils, tendent à caractériser cette heureuse époque.

fils pouvait seule ajouter à tant de prospérités. La France partage l'ivresse du père, de l'époux, du monarque, et semble se féliciter elle-même de sa propre grandeur qu'attestent les trophées de ses guerriers et sa propre étendue. Cent-trente départemens composent en ce moment l'empire français ; cent millions d'européens se trouvent sous la domination directe ou indirecte de Napoléon *. L'Espagne est en partie conquise ou occupée ; le reste du Continent est en paix ou soumis ; l'armée a déclaré qu'elle était *rassasiée de gloire !*.... En un mot, et le Chef et l'État, sont parvenus à ce point élevé de la fortune, qui force à redescendre, ne permettant plus de monter.

Telle était la situation de la France au mois de mars 1811. Pendant le cours de cette même année, elle continua d'être heureuse et paisible à l'intérieur. Au dehors, la guerre avec l'Espagne se poursuivit avec succès. Badajos, Tar-

* Dont quarante-deux millions, habitans de la France.

ragone, Sagonte, la grande ville de Valence, tombèrent au pouvoir des Français; mais nos plus habiles généraux firent en vain des prodiges de valeur; ils ne cueillirent, dans la Péninsule, que d'inutiles lauriers. Les Espagnols combattant pour leur indépendance, puisaient dans leurs revers une activité nouvelle, et la nation tout entière conspirait encore, lorsque Napoléon, maître de ses plus fortes places, la regardait comme vaincue et désarmée.

### Juillet etc. 1812.

### COMMENCEMENT DE LA CAMPAGNE DE RUSSIE.

Des négociations entamées depuis dix-huit mois, avec la Russie, n'avaient amené aucun résultat. Cette puissance, inquiète de la prépondérance de Napoléon, qui chaque jour, s'étendait davantage , n'attendait qu'un prétexte pour rompre le traité de Tilsitt, et reprendre les hostilités.

Quelques discussions s'étant élevées relativement à l'exécution de ce traité, l'empereur

Alexandre exige, avant de répondre, que les armées françaises évacuent la Prusse, et se retirent derrière le Rhin : le refus que fait Napoléon, d'accéder à cette demande, devient le signal d'une guerre nouvelle.

Bientôt quatre cent mille combattans se dirigent sur l'Oder et sur la Vistule ; l'Europe ne vit jamais une armée aussi imposante par l'artillerie, par l'habileté et la réputation des généraux, par la bravoure et la discipline du soldat, et enfin, par l'immensité des approvisionnemens et des ressources de tous genres. La garde impériale seule, était composée de trente-deux mille hommes d'élite (infanterie), y compris deux divisions de la jeune garde.

C'est avec ces forces et les contingens des princes de la Confédération du Rhin, que Napoléon prépare l'expédition la plus extraordinaire dont l'histoire moderne fasse mention. Le 9 mai, il part de Paris; le 26, il est à Dresde, où arrivent successivement l'empereur d'Autriche, le roi de Prusse et tous les princes

de la Confédération du Rhin, qui se réunissent dans cette ville, pour concerter les opérations de la guerre. Là, Napoléon, par son luxe, sa magnificence, et plus encore par ce prestige de gloire qui partout l'accompagne, paraît être le roi des rois, au milieu d'une cour de souverains. Mais tandis qu'il est environné de vœux et d'hommages, la Porte et la Russie traitent secrètement pour une paix définitive. Cette circonstance, ignorée alors du monarque français, changea tout-à-coup les dispositions d'Alexandre, et rendit vaines toutes les tentatives que Napoléon fit près de lui pour éviter la guerre.

Le 28 mai, les négociations furent rompues; le 29, l'Empereur partit pour l'armée; il était à Dantzick, le 7 juin; le 12, à Kœnigsberg; le 24 enfin, il passe le Niémen, et le 28, il entre dans Wilna, où il reçoit les hommages du peuple de Lithuanie.

Tous les pas des Français sur le territoire

russe, sont marqués par des succès; le 23 juillet, Davoust est VAINQUEUR du général Bagration, à MOHILOW; après quelques nouveaux avantages, NAPOLÉON GAGNE LA BATAILLE DE SMOLENSK, le 17 août, et se rend maître de la ville de ce nom, que les Russes abandonnent, après y avoir mis le feu. Seul boulevard de l'Empire de Russie sur la frontière de Pologne, cette place était pour les Français une importante conquête.

On assure que plusieurs chefs de l'armée française, engagèrent Napoléon à terminer la campagne à Smolensk. Mais il avait pris Milan, Vienne, Berlin et Madrid, et l'orgueil d'entrer aussi dans Moskow, l'emporta sur des conseils d'une haute sagesse.

Dès le commencement de la campagne, on avait vu les Russes, inférieurs en nombre aux phalanges françaises, éviter constamment les batailles rangées, et se retirer peu à peu vers leurs frontières. Contraints de céder à des manœuvres habiles, ils continuent précipitamment

leur retraite sur Moskow, DÉTRUISANT TOUT SUR LEUR PASSAGE: la défaite de leurs armées, L'EMBRASEMENT DE LEURS VILLES par leurs propres mains, telles sont les combinaisons de la politique russe, pour attirer les Français au sein de leur empire *.

Nos troupes, en effet, avancent sans obstacle; mais dans un espace de quatre-vingt lieues, de Smolensk à Moskow, elles ne rencontrent sur leur route, que des HAMEAUX DÉSERTS, et DES CAMPAGNES DÉVASTÉES; elles ne parviennent que difficilement à se procurer des vivres, et ne trouvent pas même des guides pour les diriger.

7 Septembre 1812.

BATAILLE DE LA MOSKOWA.

Cependant l'armée russe, commandée par Kutuzow, ne peut livrer la capitale de l'empire, sans tenter le sort des combats; elle attend les Français sur une hauteur, entre

* *Neuvième médaillon.* Ces *ravages*, ces *incendies* sur la route que devaient parcourir les Français, étant un des caractères particuliers de cette guerre de Russie, et une des principales causes de nos désastres, on a cru devoir les indiquer dans ce médaillon.

Ghjath et Mojaïsk, dans des retranchemens hérissés de deux cents pièces de canon. C'est là que fut livrée la sanglante bataille de la Moskowa, dont le nom devait illustrer *le brave des braves*, le maréchal Ney.

Quatre-vingt mille hommes russes et français furent tués ou blessés dans cette terrible journée, où chaque armée s'attribua l'honneur de la victoire. Les Russes, toutefois, furent contraints d'évacuer leur position, et les Français marchèrent sur Moskow.

### 15 Septembre 1812.

### PRISE ET INCENDIE DE MOSKOW.

Le 14 septembre, l'armée était arrivée sur les hauteurs, d'où l'on découvre l'ancienne capitale de la Russie ; là, Napoléon apprend que les palais de cette vaste cité sont déserts ; qu'une population de trois cent mille âmes abandonne ses murs, et qu'elle n'a plus enfin pour habitans, que des blessés et des malades incapables de fuir.

Le 15, l'Empereur est aux portes de Moskow; elles s'ouvrent sans résistance, un morne silence règne de toutes parts.... Le petit nombre d'hommes qui s'étaient vu contraints de rester dans cette ville abandonnée, se tenaient enfermés et barricadés dans les maisons. A la vue de cette effrayante solitude, Napoléon frémit.... Cependant, il conservait l'espoir de trouver, dans sa conquête, d'immenses ressources et un butin inappréciable, quand tout-à-coup DES TOURBILLONS DE FLAMMES ET DE FUMÉE S'ÉLANCENT DANS LES AIRS, ET ANNONCENT UN VASTE INCENDIE. C'est en vain qu'on veut chercher à l'éteindre, rien n'a été oublié pour rendre ce malheur complet, toutes les pompes ont disparu!....

Le général Rostopchin, homme déterminé, auquel l'empereur de Russie avait confié le commandement de la ville, avait mis le feu lui-même à sa propre maison, et s'était éloigné, après avoir pris ses mesures pour qu'il ne restât aucun moyen d'arrêter les ravages

de ce fléau destructeur. Tout semble conspirer à l'exécution de ce cruel dessein: à neuf heures du soir, un vent impétueux s'élève et vient favoriser le progrès des flammes; la ville de Moskow était construite en bois; en un instant elle est embrâsée.

Le palais du Kremlin, défendu par de hautes murailles, semblait seul à l'abri de toute atteinte; mais bientôt des débris enflammés viennent tomber sur la forteresse, et font redouter une terrible explosion.... Napoléon, qui ne peut se résoudre à fuir un danger, est entraîné, malgré lui, hors de ce fatal séjour, et c'est à travers un océan de feu, qu'il parvient enfin au château de Pétroskoïe, occupé par le prince Eugène.

Cet affreux incendie dura quatre jours entiers, après lesquels il ne resta de cette immense cité, que le Kremlin et quelques bâtimens épars çà et là; le reste de la population se livra au pillage, et acheva la ruine des immenses provisions que renfermaient les magasins de

Moskow : rien n'en avait eté soustrait, tant la marche des Français avait été rapide, et leur entrée soudaine.

Cette terrible scène, qui se passait à huit cents lieues de Paris, répandit la consternation dans l'armée, et devint un funeste présage pour l'issue de cette expédition.

### Du 15 Octobre au 13 Décembre 1812.

#### RETRAITE DE L'ARMÉE FRANÇAISE.

La destruction de Moskow enlevait à Napoléon, non seulement de précieuses ressources pour le moment, mais encore un asile pour l'hiver, qui s'approchait; la paix devenait donc nécessaire; il se décida à la demander.

Le général Lauriston fut envoyé au quartier-général de Kutuzow, pour entamer les négociations. Espérant toujours obtenir une audience de l'empereur Alexandre, il perdit, dans une vaine attente, les trois semaines qui devaient être si fatales à l'armée française; ce temps écoulé, le général russe lui adressa, dit-on,

cette réponse : « Vous nous offrez la paix, « notre guerre va commencer. »

Cette circonstance explique assez la prolongation du séjour de Napoléon à Moskow ; le seul désir d'obtenir la paix, lui fit différer son départ; dès que cet espoir fut détruit, il se hâta d'effectuer sa retraite. Le 19 octobre, il avait quitté Moskow ; le 23, le Kremlin sauta par ses ordres.

L'armée française se mit en marche, calculant avec effroi l'espace immense qui la séparait de la patrie: il fallait reprendre cette même route où naguère on marchait en vainqueur; on retrouva le champ de bataille de la Moskowa couvert encore de cadavres, qui, depuis près de deux mois, étaient restés sans sépulture, et servaient de pâture aux oiseaux de proie !....

Cependant, l'armée dans sa retraite, est toujours victorieuse ; de nombreux combats sont livrés à l'avantage des Français, que la gloire accompagne encore sur cette terre de destruction ; le 5 novembre, l'arrière-garde

de l'armée battait l'ennemi à Wiasma, à cinquante-six lieues de Moskow. Mais le 6 novembre, le terrible combat des élémens a commencé, et la GUERRE DE L'HIVER va surpasser par ses fléaux, la guerre de toute la population; la terre se couvre de frimats, et bientôt, aux rigueurs d'un froid excessif, se joignent les horreurs de la famine; la paille arrachée aux toits des chaumières, est l'unique nourriture des chevaux, et leur chair devient bientôt le seul aliment du soldat. Harcelés par des nuées de cosaques, contraints de bivouaquer sur la neige, sur la glace, des milliers de malheureux périssent chaque nuit, asphyxiés par le froid, ou meurent pendant le jour, de fatigue et d'épuisement.... LE CONQUÉRANT ENFIN EST VAINCU, POUR LA PREMIÈRE FOIS, NON PAR LES HOMMES, MAIS PAR LES ÉLÉMENS *.

* *Neuvième médaillon.* — On n'a pas cru devoir indiquer nos désastres en Russie par des chars renversés, symboles de défaites, les *chars* sont présentés ici *encombrés dans les neiges*, afin de faire sentir que c'est la rigueur de la saison, et non la force des armes qui a vaincu les Français en Russie.

« J'avais été pour combattre des hommes en armes, a dit depuis

Les rives de la Bérésina virent les derniers efforts de nos braves ; l'intrépide maréchal Ney, qui avait protégé la retraite des Français, livra un combat aux Russes, où ils perdirent un grand nombre d'hommes tués ou blessés. Il facilita ainsi à l'armée le passage du fleuve, qui eut lieu les 26 et 27 novembre.

Le 10 décembre, quarante-cinq mille hommes arrivèrent en désordre à Wilna; leur malheur semblait être au comble, et devait néanmoins s'augmenter encore par les indignes traitemens auxquels ils furent en butte dans cette ville inhospitalière. Les juifs, qui composent en partie la population de Wilna, après avoir reçu dans leurs maisons les malheureux soldats, les dépouillaient entièrement, et les rejetaient ainsi au milieu des rues, où le froid les faisait périr en peu d'instans. Enfin, les faibles débris de nos armées, échappés à la barbarie des hommes et aux fléaux de la na-

« Napoléon, mais non la nature en courroux. »

ture, repassèrent le Niémen, le 13 décembre. la perte du matériel était immense, mais celle de tant d'hommes aguerris était irréparable!

Le maréchal Macdonald, qui avait opéré sa retraite sur un autre point, ne passa le Niémen, que le 29 décembre; il se croyait suivi du général d'York et des corps prussiens, qui avaient fait la campagne sous ses ordres, lorsqu'il apprit, le 30, que ce général avait capitulé. Cette défection inattendue livra tout-à-coup aux Russes la rive droite de la Vistule.

Pendant ce temps, l'Autriche qui avait pris la couleur d'une véritable neutralité, abandonnait à ses propres forces le corps du général Régnier, et par là, enchaînait ses mouvemens, comme la défection des Prussiens avait annulé les opérations défensives du maréchal Macdonald. Ainsi la France portait la peine de la funeste confiance de Napoléon dans des souverains toujours prêts à rompre les traités que leur avaient dictés ses victoires.

L'Empereur avait quitté l'armée le 5 décembre, laissant le commandement général au roi de Naples (Murat). Après avoir été exposé lui-même à d'innombrables dangers, il arriva à Paris, le 19 décembre à minuit; le vingt-neuvième bulletin, qui contenait la nouvelle de nos désastres, l'avait précédé dans la capitale; il n'en reçut pas moins les hommages et les félicitations de tous les corps de l'État; on le remercia de n'avoir pas désespéré de l'Empire, et les malheurs de l'armée furent attribués à des causes que le courage des hommes ne saurait maîtriser.

Une conspiration dont Mallet était le chef, avait éclaté pendant l'absence de l'Empereur; instruit de cet évènement tandis qu'il était encore à l'armée, il en apprit de nouveaux détails à son retour. Quoique cette tentative pour renverser son gouvernement eût été sans succès, elle n'en produisit pas moins sur son esprit une impression profonde. Il y retrouvait les traces de cette conspiration perpétuelle dirigée contre lui

par l'Angleterre, dans le nord et le midi de l'Europe, et ce fut un nouveau motif pour redouter ses ennemis et se préparer à les combattre.

Mai 1813.

CINQUIÈME COALITION.

BATAILLE DE LUTZEN.

Tandis que les puissances étrangères se réunissent de nouveau contre la France, l'Empereur par une infatigable activité s'efforce, sinon de réparer des maux irréparables, du moins de relever sa gloire, ternie aux yeux de l'Europe. Un sénatus-consulte met à sa disposition trois cent mille hommes; de nombreuses cohortes sont organisées, d'immenses préparatifs enfin, vont répondre aux menaces des puissances étrangères, et deux mois après son retour, Napoléon est à la tête d'une armée nouvelle.

Le 15 avril il part de Paris, le 17 il est à Mayence, et le 25 à Erfurth. Impatient lui-même de combattre, il imprime sur sa route un mouvement électrique à la jeune armée qui

bientôt allait se montrer digne de son chef et de la France.

La campagne de Saxe s'ouvrit le 1er mai par un combat où les Français eurent l'avantage, mais qui coûta la vie au maréchal Bessières, duc d'Istrie, commandant de la cavalerie de la garde.

Le lendemain, 2 mai, fut livrée la bataille de Lutzen; là on vit une armée toute nouvelle et sans cavalerie, marcher avec courage aux vieilles bandes russes et prussiennes. L'habileté du chef et la valeur d'une brillante jeunesse suppléèrent au nombre et à l'expérience. L'Empereur s'exposa plus d'une fois dans cette sanglante journée; ses généraux, à son exemple, rivalisèrent de zèle et de courage, et nos jeunes soldats, selon la belle expression du bulletin, *relevèrent dans cette circonstance, toute la noblesse du sang français.*

Cette VICTOIRE, toutefois, fut chèrement payée par l'armée française, dont la perte fut de dix mille hommes environ; celle des alliés était plus

considérable encore; ils se retirèrent devant Napoléon sans oser risquer une nouvelle bataille.

Le Vice-Roi contribua puissamment à la victoire remportée à Lutzen. Investi du commandement général de l'armée de Russie après le départ de Murat, et après avoir opéré sa retraite de Posen jusqu'à l'Elbe, il était arrivé à Berlin, le 21 février, et avait fait stationner ses troupes jusqu'au 5 mars. Cette opération lui ayant donné le temps d'attendre l'arrivée sur le Rhin, de cette grande armée que Napoléon venait d'improviser. Il se trouva en communication avec elle le 3 avril, et le 2 mai suivant, il avait pris une part active et glorieuse, ainsi que nous l'avons vu, à la bataille de Lutzen. Les 5, 6 et 7 du même mois, il obtint plusieurs avantages sur le général Miloradowich. Le 8 enfin, il précéda l'Empereur à Dresde où le souverain de la Saxe fut rétabli le 12. Ce prince, fidèle à ses engagemens et à la reconnaissance qu'il devait à Napoléon, s'était

éloigné à l'approche des alliés dont il avait refusé constamment toutes les propositions.

20 Mai 1813.

BATAILLE DE BAUTZEN.

L'empereur Alexandre attendait les Français dans une position qu'il jugeait inexpugnable, Napoléon l'attaque néanmoins, et bientôt tout cède aux grandes vues, aux belles dispositions du général français qui,en commençant le combat s'est déclaré sûr de la victoire; il triomphe à Wurtchen, à Bautzen, et l'ennemi en fuite se retire derrière l'Oder.

L'armée russe fut poursuivie sans relâche par l'avant-garde française à la tête de laquelle marcha toujours Napoléon. Le grand maréchal Duroc fut tué par un boulet à l'affaire de Reichenbach qui eut lieu le 22 : l'Empereur ressentit vivement la perte d'un fidèle serviteur, confident et témoin de ses prospérités et de ses revers.

En trois jours, la Saxe avait été délivrée et Napoléon, sacrifiant au désir de la paix les avan-

tages de sa position, conclut, le 4 juin, l'armistice de Pleswitz ou Neumark.

Pendant la durée de cet armistice, et malgré les longues délibérations qui en remplirent le cours, on vit l'Empereur s'occuper en même temps et avec le même soin, des négociations et de tout ce qui concernait l'armée; son infatigable activité, son génie qui d'un coup-d'œil savait tout embrasser, lui permettaient de suffire à tous les travaux à la fois, et d'établir l'ordre le plus parfait parmi tant d'élémens de confusion.

21 Juin 1813.

BATAILLE DE VITTORIA EN ESPAGNE.

Un congrès des principales puissances s'était ouvert à Prague; tandis que l'Empereur y soutenait les intérêts de la France, il reçut d'Espagne d'affligeantes nouvelles : LA BATAILLE DE VITTORIA, PERDUE LE 21 JUIN, AVAIT ENTRAÎNÉ POUR JOSEPH LA PERTE DE SA COURONNE, et pour les Français l'évacuation de la Péninsule. Cet évènement ignoré encore des alliés, décida tout-

à-coup Napoléon à accepter la médiation de l'Autriche qu'il avait d'abord refusée.

Le congrès ouvert le 28 juillet, fut dissous le 10 août sans avoir amené aucun résultat : l'Empereur n'ayant pas cru devoir accéder à des conditions humiliantes pour la France ; l'Autriche alors, quittant le rôle de médiatrice armée, nous déclara la guerre.

L'armistice qui s'était prolongé près de trois mois, ne fut avantageux qu'à nos ennemis. Les Russes qui attendaient une armée la reçurent ; les Prussiens doublèrent leurs forces ; les subsides anglais arrivèrent ; l'armée suédoise rejoignit celle des alliés ; en un mot, Napoléon qui n'avait accordé cette suspension d'armes que par le désir sincère de la paix, fut encore une fois trompé par son inconcevable confiance dans l'Autriche, et vit bientôt s'évanouir toutes ses espérances.

Ainsi l'armistice de Pleswitz et le congrès de Prague ne servirent qu'à cimenter l'union des

ennemis de la France, et par conséquent, à accroître les dangers de sa situation actuelle.

26 et 27 Août 1813.

BATAILLE DE DRESDE.

A peine les négociations sont-elles rompues, que les hostilités recommencent aussitôt. De toutes parts on vole aux armes. Le 13 août les Autrichiens ont opéré leur jonction avec les Prussiens, et le 26, est livrée LA BATAILLE DE DRESDE où Napoléon, à la tête de cinquante-cinq mille braves, va combattre cent quatre-vingt mille Russes, Prussiens et Autrichiens. LE SUCCÈS n'est pas un instant douteux, il est dû à la sagacité, au courage du héros français.

L'armée ennemie entièrement culbutée perd quarante mille hommes, et se trouve menacée un instant de sa destruction totale.

Le général Moreau, qui était venu se placer dans les rangs ennemis, périt en combattant contre cette même patrie qu'avaient illustrée ses

exploits : il fut atteint par un boulet sous les yeux même d'Alexandre.

Août 1813.

BATAILLE DE LA KATZBACH, etc.

L'éclatant succès remporté à Dresde, fut pour Napoléon le dernier sourire de la fortune. Par un enchaînement de fatalité sans exemple, il ne devait plus compter désormais que des revers ; déjà la victoire qui lui était restée fidèle, avait cessé de l'être à ses généraux ; le jour même où il triomphait à Dresde, le maréchal Macdonald, qui commandait en Silésie, avait PERDU contre Blücher LA SANGLANTE BATAILLE DE LA KATZBACH, qui coûta à l'armée française vingt-cinq mille hommes, dont quinze mille prisonniers. Le prince de la Moscowa (Ney) fut battu lui-même à Juterbogt, par le prince royal de Suède (Bernadotte) ; enfin, presque tout le corps de Vandamme qui avait été renvoyé en Bohême, succomba sous le refoulement de l'armée des alliés précipitant sa fuite. La brillante

victoire de Dresde, n'était qu'une faible compensation à tant de revers.

Telle était la triste situation de l'armée, lors que les négociateurs de Prague apportèrent à l'Empereur les résultats de leurs nouvelles conférences ; il rejeta toutefois les conditions rigoureuses qu'on prétendait lui imposer et que l'intérêt de la France ne lui permettait pas d'accepter ; il persista d'autant plus dans cette résolution, qu'il ne voyait aucune garantie de la sincérité des alliés, dont l'unique but, en effet, était de l'entraîner dans le piége.

D'après les refus réitérés de Napoléon, l'Autriche, la Russie, l'Angleterre et la Prusse signèrent à Tœplitz, le 9 septembre une quadruple alliance qui allait une dernière fois réunir ces puissances contre nous.

### 18 et 19 Octobre 1813.

#### BATAILLE DE LEIPSICK.

Comptant sur ses alliés, sur son génie militaire, et peut-être encore sur son bonheur,

Napoléon se prépare à continuer la guerre : le 28 septembre les hostilités recommencent, et le 9 octobre, un premier succès semble justifier ses espérances. Mais le 15, LES CAVAROIS ABANDONNENT SES DRAPEAUX pour se joindre aux Autrichiens, et cette première défection est le signal de sa perte.

Le 18 octobre, Napoléon a réuni ses forces dans les plaines de Leipsick, son armée se compose de cent cinquante-sept mille combattans et cent pièces d'artillerie, mais les alliés lui en présentent mille et trois cent cinquante mille bayonnettes; on se bat avec fureur....

L'armée, par des prodiges de valeur et d'audace, avait résisté à un ennemi bien supérieur en nombre, lorsque la trahison la plus infâme éclate tout-à-coup !..... Les Wurtembergeois et les Saxons tournent leurs armes contre les Français leurs alliés; il les foudroient de leur artillerie et passent dans les rangs de l'ex-maréchal Bernadotte.... Mais tel est le sang-froid du général français, son énergie, son habileté et

le courage de nos soldats, qu'ils remédient à tout et que le champ de bataille nous reste encore !....

Ces deux terribles journées que l'histoire appèle des *journées de géans*, avaient coûté à l'ennemi cent-cinquante mille hommes de ses meilleures troupes, dont cinquante mille tués, le reste blessés ou prisonniers; nos pertes s'élevaient aussi à près de cinquante mille hommes.

La retraite commença la nuit sur Leipsick; au jour les alliés poursuivant les Français, entrèrent avec eux dans cette ville. On se battait dans les rues, notre arrière-garde se défendait vaillamment et sans grande perte, quand par une fatalité désespérante, on fit sauter à contre-temps et par un mésentendu, le seul pont de l'Elster par lequel s'effectuait la retraite; alors tout ce qui restait du côté de Leipsick fut perdu, et ce qui se trouva sur la rive opposée se dirigea en toute hâte et en désordre sur Mayence.

L'Empereur, dans sa retraite, fut attaqué le 29 octobre, à Hanau par soixante mille Austro-Ba-

varois sous les ordres du général de Wrède; ce combat quoique meurtrier, ne l'empêcha pas néanmoins d'entrer à Francfort le 31 octobre. Le 2 novembre enfin, il arrive à Mayence, où il repasse le Rhin pour la dernière fois; de faibles débris rentrent en France en même temps, et pour comble d'infortune, LA CONTAGION LES ACCOMPAGNE *.

TELS FURENT LES RÉSULTATS DE L'INSIGNE TRAHISON QUI FIT PERDRE AUX FRANÇAIS LA BATAILLE DE LEIPSICK, également fatale aux deux armées.

Cette DÉFAITE fut suivie de la perte de nos plus fortes places. Les Français qui défendaient Dresde, Hambourg, Dantzick, Utrecht, Amsterdam etc., furent contraints successivement

* *Neuvième médaillon.* — Les *branches de cyprès* qui accompagnent le char représentant la bataille de Leipsick, indiquent ici non-seulement les pertes faites par les Français dans cette sanglante journée, mais encore le *deuil général* dont la France fut couverte à cette époque, par l'affreuse contagion, suite de nos désastres, et qui, sous le nom de *tiphus*, étendit ses ravages sur les débris de nos armées et sur toute la population de nos frontières.

Les *drapeaux renversés* indiquent ici la défection des alliés de la France, cause principale de la perte de cette bataille.

de signer des capitulations que l'ennemi viola toutes, dès qu'il fut entré dans ces villes.

Arrivé à Paris, le 9 novembre, l'Empereur retrouva dans le Sénat, des hommes disposés encore à atténuer ses pertes, à exagérer ses ressources, et qui lui firent espérer que la France ferait de nouveaux sacrifices pour défendre son territoire menacé.

Pendant ce temps, un simulacre de négociation réunissait à Francfort les plénipotentiaires des puissances; les bases posées pour la paix, furent communiquées à Napoléon, le 10 novembre : la France avait pour limites, le Rhin, les Alpes et les Pyrénées. L'Espagne était rendue à son ancienne dynastie; l'Italie, l'Allemagne, la Hollande, étaient rétablis comme états indépendans.

Ces propositions nouvelles n'eurent aucun résultat, quelque désir qu'eût Napoléon de conclure la paix, il ne pouvait l'acheter à ce prix.

La situation de l'armée d'Espagne était de jour en jour plus alarmante : le 10 novembre, le maréchal Soult avait été forcé dans les lignes de Saint-Jean-de-Luz, par le général Wellington, dont toutes les forces anglaises, espagnoles et portugaises, s'étaient réunies contre les Français.

Le 11 décembre, Napoléon signa le traité de Valençay, qui rendait le trône d'Espagne à Ferdinand.

Le 19, il fit l'ouverture du Corps législatif, où son discours, qui faisait connaître la situation de la France, produisit une sensation profonde. Enfin, le 30, le Sénat approuva les nouveaux sacrifices exigés par les circonstances, mais en suppliant l'Empereur de tenter un dernier effort pour obtenir la paix. « C'est le vœu « de la France, dirent les députés du Sénat, « c'est le besoin de l'humanité !.... » La paix, en effet, était le vœu général de la nation ; mais elle était impossible ; les ennemis ne la

proposaient pas de bonne foi, espérant que la trahison qui, en Allemagne, avait réparé leurs pertes, viendrait, en France, assurer leurs succès.

# Suite de la Troisième Époque.

## DIXIÈME MÉDAILLON.

DU MOIS DE JANVIER 1814 AU MOIS DE MAI 1821.

### Janvier 1814.

DERNIÈRE COALITION DES PUISSANCES.

INVASION DE LA FRANCE PAR LES ALLIÉS.

Nous avons vu Napoléon, tour à tour ennemi ou allié des différentes puissances de l'Europe, combattre contre elles ou avec elles; aujourd'hui, elles vont ensemble s'armer contre lui, et les souverains naguère abaissés par ses armes, et ceux mêmes qui lui doivent leur élévation et leur grandeur, TOUS VONT S'UNIR POUR RESSERRER LE FAISCEAU DE LA COALITION *.

* *Dixième médaillon.* — Dans le médaillon précédent, à la date du 20 mars 1811, on a vu Napoléon dans tout l'éclat de sa gloire, do-

L'armée des alliés, prête à envahir la France, s'élève à près d'un million d'hommes. Jamais l'Europe n'avait vu une telle réunion de combattans, même au temps des croisades.

Mais ce n'est point assez encore pour Napoléon, d'avoir tous les souverains étrangers contre lui, il trouve des ennemis et des traîtres jusque dans sa propre famille. Murat, l'époux de sa sœur, Murat, qu'il a doté d'une brillante couronne, tourne tout-à-coup ses armes contre son ami et son bienfaiteur. Le 12 janvier, il a signé un traité d'alliance offensif et défensif avec l'Autriche, en vertu duquel trente mille Napolitains doivent marcher contre la France. Cette défection qui entraînait la perte de l'Italie, allait devenir une des principales causes de la chute de l'Empire français.

Pour résister aux forces immenses qui s'unissent contre lui, Napoléon n'a plus que les

miner sur les puissances pacifiées ou vaincues. Les nombreux *drapeaux abaissés* avaient cette signification; ici ces mêmes *drapeaux* sont *relevés*, pour indiquer la nouvelle attitude des ennemis de la France, qui vont de nouveau se réunir contre elle.

débris d'une armée échappée aux malheurs des dernières campagnes, et affaiblie par l'affreuse contagion qui étend ses ravages sur toute la population de nos frontières. Il rassemble à la hâte le reste de ses légions, appelle les conscrits de 1814 et de 1815, et compose ainsi une armée nouvelle, qui, si elle eût été secondée par la nation, eût suffi encore pour arrêter le torrent prêt à inonder nos provinces.

Dans les premiers jours de janvier, l'ennemi a franchi les frontières sur plusieurs points; la grande armée commandée par le prince de Schwartzenberg, généralissime de la coalition, passe le Rhin à Rheinfeld et à Bâle.

La deuxième armée, dite de Silésie, sous les ordres du feld-maréchal Blücher, se dirige sur la Lorraine, par Manheim.

La troisième, qui est celle de l'ex-maréchal Bernadotte, alors prince royal de Suède, est composée de Russes, Suédois, Prussiens, Anglais, etc., et doit envahir la France, par la

Belgique; mais telle est la terreur du nom français, que ces différens corps, qui déjà occupent nos frontières, hésitent encore, et semblent s'attendre mutuellement pour pouvoir résister ensemble à l'ennemi redoutable que, si longtemps ils ont appris à craindre et à respecter.

### Janvier 1814.

### CAMPAGNE DE FRANCE *.

### BATAILLE DE BRIENNE, OU LAROTHIÈRE, etc.

Le 25 janvier, Napoléon quitte Paris, après

* *Dixième médaillon.* — La campagne de France, la plus admirable peut-être de toutes celles de Napoléon, présentait un trop grand nombre de faits importans pour pouvoir les retracer tous dans l'espace étroit d'un médaillon; il a donc fallu se borner à *généraliser* chaque époque de cette guerre nouvelle; ainsi les deux *chars renversés* qui commencent et terminent la seconde ligne du médaillon, indiquent les revers du commencement et de la fin de la campagne. *Les trois chars accompagnés de branches de laurier* désignent non-seulement les batailles de Champaubert, Montmirail et Vauchamp, mais encore cet *enchaînement de victoires* remportées à cette époque par Napoléon.

Cette campagne toutefois, ayant eu pour théâtre notre propre pays, et ayant en même temps décidé du sort de la France, on a cru devoir suppléer ici à l'insuffisance du langage symbolique, en la présentant avec plus de détails que les autres parties de cette histoire, comme devant nous offrir un plus grand intérêt.

*Nota.* Pour éviter toute confusion dans la lecture de cette mémo-

avoir conféré la régence à l'impératrice Marie-Louise, et confié la défense de la capitale au prince Joseph. Le comte Bertrand l'accompagne; le général Drouot, qui remplit les fonctions de major-général de la garde, est au nombre de ses aides-de-camp.

Les maréchaux Mortier, Victor, Marmont, Macdonald, Ney, Oudinot, etc., vont commander sous ses ordres.

Soult et Suchet défendent les frontières des Pyrénées; le général Maison, celles du nord; Augereau est à Lyon, et le prince Eugène en Italie.

Telle est la disposition des différens corps d'armée à l'ouverture de cette mémorable campagne, qui va décider du sort de la France.

Le jour même de son départ de Paris, l'Empereur arrive à Châlons-sur-Marne; il ne s'y arrête que douze heures; et le lendemain, 26, il est à Vitry, où il établit son quartier-géné-

rable campagne, appelée *la campagne des miracles*, il serait à propos d'avoir sous les yeux une carte de France.

ral. Dans la nuit suivante, l'armée se met en marche, et le 27, au point du jour, un premier engagement a lieu avec l'ennemi, entre Vitry et Saint-Dizier : en quelques heures, Napoléon est maître de cette dernière ville, où il est reçu avec enthousiasme.

L'effet de ce premier succès a été de séparer en deux parties l'armée de Blücher, au moment où elle passait de Lorraine en Champagne, pour rejoindre le corps de Schwartzenberg.

Voulant s'opposer à la jonction des Prussiens avec l'armée autrichienne, l'Empereur vole à la poursuite de Blücher; le 29, il l'atteint à Brienne, mais déjà Blücher est maître de cette position; Napoléon l'attaque, le combat est terrible, et le même jour, à onze heures du soir, les Français sont rentrés dans la ville, que les Prussiens abandonnent après y avoir mis le feu ; le feld-maréchal et son état-major, ont à peine le temps de s'échapper.

Napoléon, maître de Brienne, contemple

avec douleur les ravages exercés par l'ennemi, dans ce lieu qui lui retrace les souvenirs de son enfance : profondément touché de leur malheur, il témoigne aux habitans un vif désir de réparer leurs pertes et de rétablir leur ville.

Cependant Blücher, malgré son dernier échec, a opéré sa jonction avec l'armée de Schwartzenberg, et le 1[er] février, cent vingt mille hommes attendent Napoléon dans les plaines de l'Aube : il n'a pas quarante mille combattans à leur opposer, et n'accepte pas moins le combat, qui est livré près du village de la Rothière; mais il oppose vainement à l'ennemi la plus vigoureuse résistance : l'intrépidité française ne peut, cette fois, l'emporter sur la supériorité du nombre, et la nuit qui vient mettre un terme à l'action, laisse la victoire incertaine.

A onze heures du soir, nos troupes quittent le champ de bataille sans être suivies ; le 2, à la pointe du jour, elles évacuent Brienne et vont repasser l'Aube à Lesmont. Le lendemain de

bonne heure, elles arrivent à Troyes après avoir opéré leur jonction avec la vieille garde.

Février 1814.

COMBAT DE CHAMPAUBERT.

Tandis que des deux côtés on se dispose à continuer la guerre avec vigueur, on conserve encore l'espoir de la paix, et le 4 février, un congrès s'est ouvert à Châtillon-sur-Seine ; le duc de Vicence, ministre des relations extérieures, doit au nom de son souverain, y soutenir les intérêts de la France : il a reçu de lui tout pouvoir *pour amener les négociations à une heureuse issue*. Mais les dispositions des alliés sont peu conformes à ce désir ; ils disconviennent des bases posées à Francfort, et veulent que la France rentre dans ses anciennes limites. Napoléon repousse vivement cette proposition humiliante. « La France a besoin de la paix, s'écrie-t-il, mais celle qu'on prétend lui imposer « entraînerait plus de malheurs que la guerre « la plus acharnée. » Il compte sur ses succès

pour affaiblir les prétentions de l'ennemi. Bientôt, en effet, un ENCHAÎNEMENT DE VICTOIRES va lui rendre l'espoir de conclure la paix sans blesser l'honneur national.

Le 6 février, l'Empereur avait quitté Troyes pour se replier sur Nogent où il attendait des renforts. Mais, instruit de la marche rapide de Blücher sur la grande route de Châlons à Paris, il se dirige précipitamment et en droite ligne sur l'armée de Silésie, pour séparer les différens corps qui la composent, les attaquer et les battre isolément. La première rencontre a lieu A CHAMPAUBERT, où une division russe est presqu'entièrement détruite.

Après cet ÉCLATANT SUCCÈS, l'Empereur se hâte d'écrire au duc de Vicence, qu'il est victorieux, qu'il va l'être encore, et qu'il ait à prendre une attitude plus fière au congrès.

11 Février 1814.

BATAILLE DE MONTMIRAIL.

Napoléon abandonne la poursuite de l'ennemi

pour se retourner contre les Russes de Sacken qui, déja arrivés près de La Ferté-sous-Jouare, avaient rétrogradé en apprenant la marche glorieuse de l'armée française; les Prussiens d'York accouraient également de Château-Thierry, lorsque Napoléon atteignit ces deux corps, un peu au-delà de MONTMIRAIL : secondé de la vieille garde, IL REMPORTE SUR EUX UNE VICTOIRE COMPLÈTE; les Russes et les Prussiens, en pleine déroute, fuient à travers champs vers Château-Thierry, où ils entrent pêle-mêle avec la cavalerie française; le duc de Tarente les poursuit au-delà du pont, sur la route de Soissons.

15 Février 1814.

COMBATS DE VAUCHAMP, etc., etc.

Vainqueur de cette partie de l'armée prussienne, Napoléon marche contre l'autre, qu'il a laissée entre Champaubert et Châlons; le duc de Raguse, chargé d'observer cette dernière et de la contenir, avait été attaqué le 14 février, par Blücher, dans la plaine de Vauchamp;

il résistait avec peine aux efforts de l'ennemi, quand tout-à-coup, l'Empereur qui s'avançait en toute hâte, arrive à son secours. Effrayé de cette apparition subite, Blücher voudrait éviter le combat, mais il n'est plus temps; bientôt son armée est culbutée et mise en fuite; enveloppé lui-même avec son état-major, il ne parvient à se dégager que le sabre à la main, et n'échappe qu'à la faveur de l'obscurité, qui n'a pas permis de le reconnaître.

Six jours de succès ont balayé les deux routes de Châlons, et LES TROPHÉES DE CHAMPAUBERT, MONTMIRAIL ET VAUCHAMP, ont rendu l'espoir à la France. Huit mille prisonniers russes et prussiens sont envoyés à Paris, pour attester les TRIOMPHES DE CES GLORIEUSES JOURNÉES *.

Vainqueur sur tous les points de l'armée de

* *Dixième médaillon.* — On se rappellera que les *trois chars* indiquent ici non-seulement ces trois dernières victoires, mais encore tous les succès de cette époque.

Silésie, Napoléon va marcher contre Schwartzenberg qui, profitant de son absence, est parvenu à passer la Seine. Le 15 au soir, il arrive à Meaux, suivi de son infatigable garde et du corps d'armée du duc de Tarente : le 16, il a rejoint dans la plaine de Guignes, les ducs de Bellune et de Reggio, qui se retirent devant l'armée austro-russe. Napoléon, qui a fait trente lieues en deux jours, arrête ce mouvement rétrograde, rallie ses troupes, et triomphe le 17, au combat de Mormant, près Nangis, où les colonnes russes sont bouleversées; l'infanterie du général Gérard, et l'artillerie du général Drouot, décident le succès de cette journée.

L'ennemi fut poursuivi dans toutes ses directions : le général Pirée, qui atteignit la cavalerie russe au défilé du bois de Nangis, eut encore l'avantage dans cette rencontre ; il fit un grand nombre de prisonniers, et prit six bouches à feu. L'empereur et la garde impériale couchèrent à Nangis.

Cette dernière victoire a rendu à Napoléon toutes ses espérances : *Maintenant*, dit-il, *je suis plus près de Vienne que mon beau-père de Paris.*

Dans la soirée de ce même jour, un envoyé du prince de Schwartzenberg se présente aux avant-postes. C'est le comte de Parr : l'objet de sa mission est de demander une suspension d'armes. Espérant échapper par ce moyen aux lenteurs d'un congrès, Napoléon saisit cette occasion pour écrire directement à l'empereur d'Autriche, en lui adressant une lettre de Marie-Louise. Il exprime vivement à son beau-père le désir qu'il a d'entrer en accommodement; mais voulant néanmoins conserver l'avantage que lui donnent ses derniers succès, il prétend traiter sur des bases plus convenables que celles qui ont été proposées à Châtillon.

Toutes les espérances de Napoléon vont reposer désormais sur la négociation directe qu'il vient d'entamer avec l'empereur d'Au-

triche; cette démarche n'a pas toutefois suspendu les hostilités; la guerre se poursuit avec une nouvelle fureur : on se bat tous les jours.

Le prince de Schwartzenberg, informé de l'échec qu'avait essuyé son avant-garde à Mormant, s'était hâté de replier son armée sur la rive gauche de la Seine, laissant le prince de Wurtemberg sur la rive droite, pour protéger ce mouvement.

Le 18 février, à la pointe du jour, Napoléon attaque les Wurtembergeois, et triomphe encore au combat de Montereau; la victoire d'abord incertaine, est décidée par sa présence. Là, se rappelant son ancien métier, il pointe lui-même les pièces d'artillerie, commande les décharges, et répond gaîment aux alarmes et aux murmures des soldats : *Allez, mes amis, ne craignez rien, le boulet qui me tuera n'est pas encore fondu.*

Les combats de Mormant et de Montereau ont jeté l'effroi dans l'armée de Schwartzenberg;

l'Empereur envoie à Paris les drapeaux enlevés dans ces deux journées.

Le 19 février, l'armée reçoit l'ordre de chasser l'ennemi sur Troyes, et les souverains alliés se retirent avec précipitation.

Cependant Blücher ayant rallié ses corps, commençait à passer la Seine pour faire sa jonction avec la grande armée, lorsque la division Boyer, arrivant à Méry, rejette les troupes ennemies au-delà de la Seine, dont elle brûle les ponts.

Les Russes, chassés de Méry, sont contraints de se retirer sur l'Aube, et bientôt le mouvement rétrograde des alliés devient général; deux cent mille hommes se précipitent sur nos frontières, devant les quarante mille braves de Napoléon!.... Jamais peut-être la valeur nationale ne s'était signalée avec plus d'énergie! Jamais Napoléon lui-même, ne parut plus grand que dans cette lutte inégale, où son immense génie, son activité sans exemple, lui firent un instant

ressaisir la fortune et obtenir d'incroyables succès sur les forces combinées de l'Europe entière *.

Le 22 février, après la rencontre de Méry-sur-Seine, le quartier-général s'était transporté au hameau de la Châtre, où l'Empereur avait passé la nuit dans une chaumière. C'est là que, le 23, se présenta le prince de Wenszel Lichtenstein, aide-de-camp de Schwartzenberg, et porteur d'une réponse de l'Empereur d'Autriche. Napoléon eut avec lui un long entretien; on assure qu'interrogé par le monarque français sur les intentions des alliés, relativement au rétablissement de la famille des Bourbons, le prince de Lichtenstein avait répondu que l'Autriche ne se prêterait à rien de semblable; qu'on n'en voulait ni à l'existence de Napoléon, ni à sa dynastie, et que sa mission était une

* En parlant de cette mémorable campagne, Napoléon a dit depuis à Sainte-Hélène : *Jamais une poignée de braves n'accomplit tant de merveilles.* Les ennemis avaient surnommé l'Empereur à cette époque le *cent mille hommes*, tant sa présence leur semblait redoutable.

preuve sans réplique, qu'on ne désirait que la paix.

Satisfait de cette assurance, l'Empereur congédia le prince de Lichtenstein, en lui disant que, le soir même, il comptait rentrer à Troyes, et que dès le lendemain, il enverrait un général aux avant-postes ennemis, pour y traiter d'un armistice.

A peine l'envoyé de l'Autriche eut-il quitté Napoléon, que le baron de Saint-Aignan, beau-frère du duc de Vicence, fut admis près de lui. De retour d'une mission qu'il venait de remplir à Paris, M. de Saint-Aignan était chargé de faire connaître au monarque les vœux unanimes que la capitale formait pour la paix, *quelles que fussent les conditions exigées.* Mais entièrement rassuré par ses succès et par les dernières paroles du prince de Lichtenstein, Napoléon rejeta vivement les représentations dont M. de Saint-Aignan était l'organe; celui-ci néanmoins crut devoir insister, et termina en

disant : « Sire, la paix sera assez bonne si elle est « assez prompte. » « Elle arrivera trop tôt, dit « l'Empereur, si elle est honteuse. »

Plein de l'idée qu'il ne peut devoir qu'à ses succès des conditions moins rigoureuses, Napoléon va marcher de nouveau à la poursuite de l'ennemi.

Le même jour, 23 février, il paraît devant Troyes, et le lendemain, il est maître de cette ville, qui depuis dix-huit jours, gémissait sous la domination étrangère. A son approche, les alliés s'étaient retirés sur Bar-sur-Aube ; c'est de là que le prince de Schwartzenberg fit proposer le village de Lusigny, pour la réunion des généraux qui devaient traiter de l'armistice. Cette proposition ayant été acceptée, le général Flahaut fut nommé commissaire pour la France ; les généraux Duca, Rauch et Schouvaloff, avaient été désignés par l'Autriche, la Prusse et la Russie, pour représenter ces différentes puissances.

L'ennemi ne se proposait qu'une suspension

d'armes ; mais Napoléon, portant plus loin ses vues, cherchait à profiter de l'occasion pour poser les bases d'une paix définitive ; il consentait à faire aux circonstances le sacrifice de la Hollande et de l'Italie, mais il se refusait à abandonner les limites des Alpes et du Rhin ; il voulait encore conserver les côtes de la Belgique, et surtout Anvers ; c'était le prix qu'il se promettait des succès qu'il venait d'obtenir, et comme l'Angleterre était fortement opposée à cette dernière prétention, il désirait que ce point important fût arrêté à Lusigny, où le gouvernement britannique n'avait pas de représentant.

Malgré cette négociation nouvelle, les hostilités continuent, et l'ennemi poursuit son mouvement rétrograde. La garde russe est en retraite sur Langres, le corps de Lichtenstein sur Dijon, le quartier-général s'est retiré à Colombey, et les souverains alliés sont à Chaumont.

Tout semble en ce moment présager à Napo-

léon un triomphe complet. D'innombrables cohortes fuient épouvantées devant lui, et la terreur de l'ennemi ajoute chaque jour à sa confiance; il croit voir dans ses brillans succès, l'annonce de succès plus brillans encore, et le gage assuré d'une paix glorieuse, objet constant de tous ses vœux. Mais c'est en vain qu'il compte encore sur son bonheur, de nombreux revers vont bientôt succéder aux derniers jours de la victoire.

Mars 1814.

SUITE DE LA CAMPAGNE DE FRANCE.

REVERS DE L'ARMÉE FRANÇAISE.

Tandis que Napoléon poursuit vigoureusement Schwartzenberg; Blücher n'a pas perdu un instant pour rallier à lui les corps de Sacken et d'Yorck, et, pour exécuter le hardi projet qu'il a formé d'arriver seul à Paris, par les deux rives de la Seine. Voulant s'opposer à ses progrès, l'Empereur vole aussitôt sur ses traces; il laisse Macdonald et Oudinot,

pour contenir les Autrichiens et masquer son mouvement. Instruit à son tour, de la marche rapide de Napoléon, Blücher, pour lui échapper, change de route, et se dirige précipitamment sur Soissons; mais l'Empereur prend aussitôt la même direction, tandis que Mortier et Marmont se portent également sur ce point. Le général prussien se trouve placé alors dans la position la plus critique; pressé d'un côté, par l'Empereur qui le poursuit; arrêté de l'autre, par la ville de Soissons qu'il croit occupée par les Français, il se voit cerné de toutes parts, et sa perte est certaine, si Napoléon l'atteint, et si Soissons lui résiste.

Le 4 mars, il est aux portes de cette ville, et au lieu de la résistance à laquelle il s'attend, les ponts s'abaissent devant lui.....

Par un hasard aussi heureux pour les alliés, que funeste pour la France, la ville de Soissons était tombée, deux jours avant, au pouvoir d'une armée nouvelle, descendue de la Belgique, sous les ordres des généraux Bulow et

Wintzingerode. Le général, chargé de la défendre, avait capitulé à l'approche de l'ennemi.

Si la ville de Soissons eût résisté trois ou quatre jours de plus, ainsi qu'on pouvait l'espérer, Blücher, sans ressources, était contraint de mettre bas les armes. Plus heureux que sage, la fortune le tira de ce mauvais pas, où son imprévoyance habituelle l'avait précipité.

La reddition inexcusable de Soissons fut, peut-être, une des causes principales des désastres de la campagne, par le changement qu'apporta cette circonstance dans la situation respective des deux armées.

Le 4, au matin, l'Empereur apprit à Fismes, l'entrée des Prussiens dans Soissons; le général qui avait livré la place, se nommait *Moreau*. « Ah! s'écria Napoléon, ce nom « m'a toujours été fatal! » Il le fut en effet.

Soissons perdu, il fallait du moins surprendre le passage de l'Aisne, et empêcher, par tous

moyens, les communications de Blücher avec l'armée de Schwartzenberg.

Le 5 mars, l'Empereur se dirige en toute hâte sur Béry-au-Bac, où la route de Rheims à Laon, traverse l'Aisne sur un pont récemment construit; le général Nansouty enlève ce pont, et culbute une brigade de cavalerie russe chargée de le défendre.

Le 6, Napoléon marche sur Laon, et rencontre, le 7, une armée russe qui occupe les hauteurs de Craonne; il veut emporter cette position, et s'en rend maître, en effet, après une vigoureuse résistance. Le combat de de Craonne fut encore une victoire, chèrement payée toutefois par les Français, qui essuyèrent des pertes considérables dans cette sanglante journée. L'ennemi fut poursuivi jusqu'à l'embranchement des routes de Laon et de Soissons, et Blücher fut contraint d'évacuer cette dernière ville.

Le 8 mars, Napoléon a rejoint la tête de

ses colonnes qui marchent sur Laon ; Ney est à l'avant-garde; mais arrivé près de cette ville, il se voit arrêté par l'ennemi, maître d'un défilé au milieu des marais. Dans la nuit du 8 au 9, le général Gourgaud surprend les gardes des alliés, et ce fait d'armes à la fois heureux et hardi, ouvre le passage du défilé, l'armée se trouve alors sur les hauteurs de Laon. Le 9, tout se dispose pour livrer une grande bataille à un ennemi bien supérieur en nombre; mais dans la nuit qui précède l'attaque, Marmont se laisse surprendre, et son corps est dispersé: Napoléon, forcé alors de se retirer, perd, pour la seconde fois et d'une manière irréparable, tout le fruit d'une marche savante et rapide.

Le 13 mars, l'Empereur bat le corps de Saint-Priest en avant de Reims, et le lendemain, à une heure du matin, il entre sans résistance dans cette ville, que l'ennemi avait évacuée; il y passe les journées du 14, du 15 et du 16. Cet instant de repos indispensable à ses troupes,

lui est nécessaire à lui-même, pour combiner de nouveaux plans, et examiner la situation actuelle de la France et des armées.

Là, il apprend qu'Augereau n'a point exécuté ses ordres, qu'il a laissé l'ennemi s'emparer des rives de la Saône, et qu'enfin, on ne peut plus compter sur cette précieuse réserve, qui devait rallier les belliqueux habitans du Jura, de la Bourgogne, de la Champagne et des Vosges.

Soult, qui commandait aux Pyrénées occidentales, après avoir tenu en échec pendant deux mois toute l'armée de Wellington, a été forcé, le 27 février, à la bataille d'Orthez; il se retire sur Toulouse et Wellington s'avance dans le midi, à la tête de soixante-dix mille hommes.

Lęs progrès des alliés sur plusieurs points, ont ajouté à la confiance des princes de la maison de Bourbon; le duc d'Angoulême est entré à Bordeaux, et le comte d'Artois a paru en Franche-Comté et en Lorraine.

L'acharnement des ennemis de la France

s'est accru avec leur nombre; le 1[er] mars, le traité de la quadruple alliance a été conclu à Chaumont. Par ce traité, les puissances doivent réunir leurs forces à l'or de l'Angleterre, pour faire à Napoléon une guerre d'extermination. Un des articles dictés par la méfiance de la Russie et de l'Angleterre, stipule, *qu'aucune négociation séparée* n'aura lieu avec l'ennemi commun.

En conséquence de ce traité, la réunion de Lusigny avait été qualifiée d'infraction aux bases de la négociation. L'Autriche, d'ailleurs, n'ayant plus besoin de l'armistice, naguères sollicité par elle, avait cessé de favoriser cette négociation secondaire sur laquelle Napoléon, trop facile à décevoir, avait fondé ses plus grandes espérances. Dès-lors, les commissaires des puissances s'étaient séparés. Tout annonçait également la dissolution prochaine du congrès de Châtillon. Ainsi la paix était désormais impossible : il fallait donc combattre encore, sinon avec espoir, du moins avec courage.

Nous avons vu Napoléon, pendant le cours de cette mémorable campagne, lutter sans cesse avec avantage, contre la coalition européenne; mais n'ayant à lui opposer que des forces bien inférieures aux siennes: ce n'est que tour à tour, et non en même temps, qu'il a pu combattre les innombrables phalanges qui envahissent la France. Forcé alternativement de s'éloigner, de se rapprocher de l'une ou l'autre armée, à peine a-t-il triomphé sur un point, que son absence facilite sur un autre la marche des alliés. Instruit par lui au courage, à la persévérance, l'ennemi qu'il cesse de poursuivre, parvient bientôt à se rallier, et retrouve à la fois ses forces et ses espérances. C'est ainsi que Blücher a su profiter des défaites de Schwartzenberg, et que Schwartzenberg à son tour, s'est hâté de reprendre l'offensive, dès que Napoléon s'est éloigné pour marcher contre les Prussiens.

La grande armée des alliés était donc rentrée à Troyes, le 4 mars, et après avoir forcé

à la retraite les ducs de Tarente et de Reggio, chargés de la contenir, elle s'avançait à son tour sur Paris.

Il n'y avait pas un instant à perdre pour voler au secours de la capitale : le 17, au matin, l'Empereur a quitté Reims pour se porter sur l'Aube, par Epernay; le 18, il est à Fère-Champenoise, et le 19, à Plancy : là, il apprend que la déroute du corps de Saint-Priest à Reims, et sa propre marche sur Épernay, ont changé en retraite vers Troyes, le mouvement général des alliés sur Paris.

Macdonald, qui s'était replié sur Provins, instruit également de la retraite de Schwartzenberg et de l'arrivée de Napoléon sur l'Aube, s'était mis aussitôt en mouvement pour rejoindre ce dernier; le 19 au soir, il avait son quartier-général à Villenauxe, sur la route de Provins à Plancy.

Cependant, Schwartzenberg, dans l'intervalle, avait changé encore une fois de résolution, et revenant à son premier plan, il avait arrêté

ses colonnes en retraite, et fait partir de Troyes les 3e, 4e et 6e corps de la grande armée, pour les opposer à l'armée Française; ces différens corps, composés de Bavarois, et soutenus de la cavalerie russe de Wittgenstein, s'avançaient donc sur Arcis, lorsque le maréchal Ney y entra le 20 vers midi : l'Empereur y arriva bientôt après ; mais à peine est-il descendu au château, qu'on annonce l'ennemi, il monte à cheval aussitôt, et suivi des escadrons de service, il se porte en toute hâte en avant d'Arcis, par la route de Troyes; là, il aperçoit en effet, de nombreuses colonnes qui s'avancent; il ordonne au général Drouot de placer quelques pièces pour les arrêter, et ce mouvement est exécuté avec autant d'habileté que de promptitude; pendant ce temps, l'escorte de l'Empereur s'est engagée; enveloppé lui-même dans le tourbillon des charges de cavalerie, il est obligé de recourir à son épée pour se défendre des masses qui l'entourent; loin d'éviter le danger, il le brave au contraire, et cent fois, il expose

sa vie dans cet inégal et sanglant combat ; enfin, une batterie de six pièces, avantageusement placée, arrête la tête des colonnes, et donne le temps à toutes les troupes du maréchal Ney de passer l'Aube, et de se former en avant d'Arcis.

Tandis que notre artillerie répondait avec succès à l'artillerie ennemie, l'infanterie de la garde approchait : dès que ses premiers bataillons eurent passé la rivière, leur présence électrisa les autres troupes, et les Français eurent dès ce moment l'avantage : le combat avait commencé à deux heures; à cinq, l'ennemi se vit contraint de s'éloigner de nos batteries.

A l'entrée de la nuit, Ney fit attaquer le village de Torcy, sur lequel l'ennemi appuyait sa droite; cette attaque, vivement repoussée par les troupes nombreuses qui défendaient ce village, fut revouvelée par deux bataillons de chasseurs de la garde; vainqueurs cette fois,

ils culbutent l'ennemi, qui est poursuivi jusqu'à dix ou onze heures du soir, dans la direction de Lesmont. Les Bavarois seuls avaient perdu deux mille trois cents hommes dans cette journée.

Pendant la nuit du 20 au 21, l'Empereur fait jeter un pont sur l'Aube, pour faciliter le passage aux troupes restées sur la rive droite de cette rivière, et en même temps pour servir à la retraite, si elle devient nécessaire.

Persuadé qu'il a combattu l'arrière-garde de Schwartzenberg, Napoléon se dispose à suivre la grande armée dans la direction de Troyes, lorsqu'il apprend que, loin de se retirer, elle s'avance au contraire pour lui livrer bataille... S'il n'écoutait que son propre courage, il voudrait encore soutenir ce nouveau choc; ma s il a senti l'impossibilité de se commettre aux hasards d'une bataille rangée, avec des forces trop disproportionnées, et dans une position défavorable, il prend dès-lors la résolution de se por-

ter sur les derrières de l'armée, afin de l'inquiéter pour ses communications, et de la forcer à s'éloigner de la Seine. A deux heures, il ordonne à ses troupes de repasser l'Aube, et laisse le duc de Reggio pour couvrir ce mouvement. Attaqué une heure après, Oudinot soutint avec intrépidité tous les efforts de l'ennemi, et parvint à le contenir jusqu'à la nuit; il fit alors repasser l'Aube à notre arrière-garde, laissant une brigade à la tête du pont pour en protéger la destruction.

L'ennemi qui, par sa force numérique, pourrait en ce moment anéantir l'armée française, semble la redouter encore, tant elle est menaçante même en rétrogradant.

Cette retraite de Napoléon devant des masses si imposantes, est digne encore du siècle des prodiges; elle s'opéra dans le plus grand ordre sur Vitry-le-Français. Le 23 mars, le quartier général était à Saint-Dizier. Là, on apprend que le congrès est dissous, et que toutes les propositions de l'Empereur ont été rejetées.

Cependant les routes de la capitale sont livrées à l'ennemi...... Il s'y précipite aussitôt, tandis que, pour masquer ce mouvement général, un des lieutenans de Blücher (Wintzingerode), à la tête de dix mille cavaliers, suit les traces de Napoléon. L'Empereur ne doute pas que toute l'armée de Schwartzenberg n'ait pris la même direction, et ne marche également contre lui; de faux rapports l'entretiennent dans cette erreur, et les alliés ne rencontrant plus d'obstacles, s'avancent à grands pas sur Paris, instruits d'avance que la trahison leur prépare un facile succès.

Tout est fatal dans cette guerre; des ordres adressés aux maréchaux Mortier et Marmont avaient été interceptés, et persuadés que Napoléon se repliait sur eux devant Schwartzenberg, ils étaient venus au devant de lui sur la route de Fère-Champenoise; là, ils avaient trouvé, au lieu des Français, les forces immenses de l'ennemi.... La surprise d'une rencontre inopinée, jointe à une pluie violente et

à un terrible ouragan, avaient triomphé d'une héroïque résistance, et forcé à la retraite les corps des deux maréchaux.

Après différens combats qui honorèrent encore les armes françaises, Mortier et Marmont qui se reployaient sur Paris, se séparèrent à Nangis; l'un se dirigea sur Guignes, l'autre sur Melun; ils se rejoignirent à Brie-Comte-Robert, et arrivèrent ensemble à Charenton, le 29 mars. Le lendemain 30, tout fut disposé pour la bataille de Paris.

Avant d'entreprendre le récit d'un évènement qui allait décider du sort de Napoléon et de la France, considérons un moment cet enchaînement de funestes circonstances, qui changea tout-à-coup la situation respective des deux armées, française et étrangère.

Si les ordres adressés par l'Empereur aux maréchaux Mortier et Marmont leur fussent parvenus, si les deux maréchaux n'eussent pas été induits en erreur sur la marche de Napoléon, au lieu d'aller en avant, et d'être battus par

Schwartzenberg, ils se repliaient à l'instant sur Paris, et présentaient alors à l'ennemi une force intacte qui eût réuni autour d'elle toute la population de la capitale; pendant ce temps, l'Empereur serait arrivé à vol d'aigle sur les derrières de la grande armée de la coalition, soutenu par l'insurrection générale des braves habitans des Vosges, du Jura, de l'Aube et de la Côte-d'Or. Il avait séparé l'ennemi de ses magasins de réserve, de ses convois, de tous ses équipages, et l'avait placé dans une situation désespérée, telle enfin, que si ce plan avait eu son exécution, l'élite de l'armée ennemie était perdue sans retour, et eût trouvé son tombeau dans ces belles contrées qu'elle avait si impitoyablement saccagées... Le sort en décida autrement....

30 Mars 1814.

PRISE DE PARIS.

Après la bataille d'Arcis, l'Empereur, ainsi que nous l'avons vu, avait porté son quartier-général à Saint-Dizier. Il était encore dans la

persuasion que la grande armée ennemie marchait contre lui, lorsque, le 27 au soir, il apprend que ce n'est point Schwartzenberg qui le poursuit; mais que, réuni à Blücher, ils se dirigent ensemble sur Paris.

A peine est il instruit de cette fatale circonstance, qu'il abandonne à l'instant le projet de manœuvrer sur les derrières de l'armée; tout cède à l'impérieuse nécessité de délivrer la capitale. Quelqu'avantage que l'ennemi ait sur lui, il espère encore arriver à temps, comptant sur la vigoureuse résistance qu'offrira la ville de Paris, et sur l'impression puissante que peut produire sa présence. Le 28 au point du jour, il quitte Saint-Dizier; en quelques heures il est à Doulevent : là il reçoit un avis secret de M. de Lavalette, cet avis porte *qu'il n'a pas un instant à perdre pour sauver la capitale.* Le lendemain au matin, il repart en toute hâte; le soir il est à Troyes, c'est le 29 mars....; à peine a-t-il pris quelques instans de repos, qu'il

apprend que sa femme et son fils ont quitté Paris, et que l'on se bat aux portes.....

Il se précipite sur la route, se jette dans une voiture de poste; à dix heures du soir il est à cinq lieues de la capitale... mais il est trop tard; tout espoir est détruit, PARIS VIENT DE CAPITULER!... Le général Belliard porteur de cette fatale nouvelle, avait rencontré l'Empereur au relai de Fromenteau; il lui donna les détails suivans sur les évènemens de cette journée:

La veille, 29 mars, les alliés maîtres de toutes les avenues du nord et de l'est, s'étaient rassemblés devant Paris. Là, les maréchaux Mortier et Marmont, toujours poursuivis dans leur retraite, avaient pu réunir aux glorieux débris qu'ils ramenaient quelques milliers de soldats des dépôts et dix mille braves de la garde nationale, y compris plusieurs compagnies d'artillerie, spontanément formées par les élèves de l'école polytechnique.

La défense matérielle de la capitale n'avait

point été organisée par le prince Joseph, ni par le général Clarke, ministre de la guerre; Joseph croyant devoir attendre les ordres de l'Empereur, avait tout perdu par ce retard, et le 30 n'ayant plus d'espoir de résister à l'ennemi, il était parti pour Blois où l'Impératrice régente s'était également rendue; il avait laissé le commandement de la capitale au duc de Raguse (Marmont); mais les moyens de ce dernier étaient insuffisans, et l'héroïque dévouement d'une intrépide jeunesse ne put retarder que de quelques heures le triomphe des innombrables cohortes qui assiégeaient la capitale. Elles étaient aux portes de Paris quand les hostilités cessèrent tout-à-coup.

Marmont venait de conclure une suspension d'armes, et le maréchal Mortier, qui avait opposé jusqu'au dernier moment la plus courageuse résistance, se vit obligé de se réunir au duc de Raguse, pour donner à cette convention le caractère de dignité et d'honneur qui convenait à la gloire nationale.

Il avait été arrêté par cette capitulation, que

l'armée se rendrait avec son matériel, et aurait toute la nuit pour évacuer Paris; d'après cette convention, les troupes des deux maréchaux Mortier et Marmont, s'étaient dirigées sur Fontainebleau.

A peine le général Belliard a-t-il terminé le récit dont on vient de rapporter les principales circonstances, que l'Empereur, dans un premier mouvement, veut marcher aussitôt sur la capitale; on lui représente en vain qu'il est trop tard, qu'il n'y a plus de troupes à Paris: « N'importe, dit-il, j'y trouverai la garde nationale; l'armée me rejoindra et je rétablirai les affaires. » Pressé de nouveau par tout ce qui l'entoure, il renonce à ce projet, et se decide à envoyer le duc de Vicence à Paris pour traiter avec les souverains alliés, tandis qu'il se rendra lui-même à Fontainebleau pour attendre l'issue des négociations.

Il part, tout espoir n'est pas encore perdu: il a encore sous ses ordres cinquante mille hommes

arrivés de la Champagne par Sens, et de Paris par Essonne ; les maréchaux Moncey, Lefebvre, Berthier, Ney, Macdonald, Oudinot, Mortier et Marmont rejoignent successivement son quartier-général.

3 Avril 1814.

ABDICATION DE NAPOLÉON.

Le 31 mars, les souverains alliés, à l'exception de l'empereur d'Autriche, avaient fait leur entrée dans la capitale, et publié une proclamation par laquelle ils déclaraient qu'ils ne traiteraient plus avec Napoléon ni avec aucun membre de sa famille. Ils invitaient le Sénat à désigner un gouvernement provisoire qui pût pourvoir aux besoins de l'administration, et préparer la constitution qui conviendrait au peuple français.

Les hommes désignés pour former ce gouvernement provisoire furent : MM. de Talleyrand, de Jaucourt, de Beurnonville, de Dalberg et l'abbé de Montesquiou.

Le 2 avril fut publié l'acte du Sénat qui déclarait Napoléon déchu du trône, le droit d'hé-

rédité aboli dans sa famille, le peuple français et l'armée déliés envers lui du serment de fidélité...... Un grand nombre de courtisans civils et militaires, oubliant les immenses bienfaits dont les avait comblés le monarque, s'empressèrent d'adhérer à la déchéance du héros malheureux.

Le même jour, 3 avril, le duc de Vicence avait obtenu une audience de l'empereur Alexandre; après avoir plaidé en vain la cause de Napoléon, il avait entrepris de défendre celle de la régence et de la dynastie; mais quoiqu'il eût ébranlé sur ce point la résolution des souverains alliés, ils persistèrent toutefois à exiger L'ABDICATION.

Le duc de Vicence repartit pour Fontainebleau, porteur de cette fatale décision; à peine fut-elle connue de l'Empereur, que ne pouvant se résoudre à tant d'humiliation, il voulut tenter encore de conjurer l'orage. Deux nouveaux négociateurs, Ney et Macdonald, furent adjoints au duc de Vicence, pour faire près des

souverains une dernière tentative. Marmont avait été désigné d'abord; mais plein de confiance en sa fidélité, l'Empereur se décida ensuite à lui laisser le commandement des troupes stationnées à Essonne : ce poste ayant d'autant plus d'importance qu'il était le point de contact entre Paris et l'armée. « Il faut que j'aie là dit-« il, un homme comme Marmont, mon ami, « mon enfant, élevé dans ma tente. »

Les trois négociateurs attendaient pour partir, l'acte d'abdication exigé, et sans lequel ils ne pouvaient se présenter devant Alexandre; on discuta long-temps sur la forme à lui donner; enfin, après bien des hésitations, Napoléon signa la déclaration suivante :

« Les puissances alliées ayant déclaré que « l'Empereur Napoléon était le seul obstacle « au rétablissement de la paix en Europe, « l'empereur Napoléon, fidèle à son serment, « déclare qu'il est prêt à descendre du trône, « à quitter la France, et même la vie, pour « le bien de sa patrie, inséparable des

« droits de son fils, de ceux de la régence de « l'Impératrice et du maintien de celui de « l'Empire. »

Fait en notre palais de Fontainebleau, ce 4 avril 1814

NAPOLÉON.

Après avoir reçu cette déclaration, les trois plénipotentiaires quittent l'Empereur, pour se rendre à Paris; mais arrivés à Essone, ils apprennent avec indignation, que Marmont a traité avec le prince de Schwartzenberg, et que ses troupes, complices involontaires de cette lâche trahison, ont été conduites à Versailles, laissant Fontainebleau à découvert, et livrant ainsi la personne de l'Empereur à la discrétion des alliés.

Cette défection inattendue, allait renverser les dernières espérances de Napoléon, et accroître le malheur de sa situation actuelle, en le dépouillant de ce qui pouvait seul encore le rendre redoutable à l'ennemi : la fidélité de ses troupes. En effet, l'empereur Alexandre, qui avait paru disposé favorablement, lorsque

le duc de Vicence s'était présenté pour remplir sa nouvelle mission, changea tout-à-coup, lorsqu'il fut instruit de cette défection; il exigea de nouveau l'abdication *absolue*, et se montra inflexible dans sa résolution, s'appuyant de l'opinion de l'armée qui, disait-il, s'était manifestée par la conduite de Marmont. Sans espoir de rien changer à cette détermination, les trois plénipotentiaires retournèrent à Fontainebleau. Ils arrivèrent au moment où l'Empereur venait d'apprendre l'indigne trahison de celui qu'il se plaisait à nommer *son ami....*, *son enfant.....* Accablé de ce coup aussi douloureux qu'imprévu, il ne pouvait croire encore à tant de perfidie.... *L'ingrat!* s'écriait-il, *il sera plus malheureux que moi!.....*

La convention du maréchal Marmont avec le prince de Schwartzenberg portait, article 2:

« Si les évènemens de la guerre faisaient tom-
« ber entre les mains des puissances alliées la
« personne de Napoléon Bonaparte, sa vie et
« sa liberté lui seront garanties dans un espace

« de terrain et dans un pays circonscrit, au « choix des puissances alliées et du gouverne- « ment français. »

Éprouvant l'impérieux besoin d'exhaler sa douleur et son indignation, Napoléon adressa, le 5 avril, l'ordre du jour suivant, à l'armée de Fontainebleau :

« L'empereur remercie l'armée pour l'atta- « chement qu'elle lui témoigne, et principale- « ment parce qu'elle reconnaît que la France « est en lui et non dans le peuple de sa capi- « tale. Le soldat suit la fortune et l'infortune « de son général, son honneur est sa religion. « Le duc de Raguse n'a pas inspiré ces senti- « mens à ses compagnons d'armes ; il est passé « aux alliés. L'Empereur ne peut approuver « la condition sous laquelle il a fait cette dé- « marche ; il ne peut accepter la vie, ni la li- « berté de la merci d'un sujet, etc. »

Le 6 avril, un acte du gouvernement provi-

soire, approuvé par les princes alliés, appela au trône *Louis-Stanislas-Xavier de France*, et après lui, les membres de sa famille; la nouvelle constitution devait être soumise à l'acceptation du peuple français.

Le lendemain, 7 avril, Napoléon eut une longue conférence avec les maréchaux dont il voulait connaître les dispositions ; les ayant trouvé opposés à toute entreprise nouvelle, « Eh bien, dit-il, puisqu'il me faut renoncer « à défendre plus long-temps la France; l'Ita- « lie n'est-elle pas une retraite digne de moi? « Veut-on m'y suivre une seconde fois ?.... « Marchons vers les Alpes..... »

Ce dernier projet rencontra la même opposition. Napoléon, convaincu dès lors que ses espérances ne pouvaient plus reposer sur les chefs de l'armée, se décida à signer L'ABDICATION ABSOLUE qui, après de vives discussions, fut ainsi rédigée.

« Les puissances alliées ayant proclamé que

« Napoléon était le seul obstacle au rétablis-
« sement de la paix en Europe, l'empereur
« Napoléon, fidèle à son serment, déclare qu'il
« renonce pour lui et ses héritiers, aux cou-
« ronnes de France et d'Italie, et qu'il n'est
« aucun sacrifice personnel, même celui de la
« vie, qu'il ne soit prêt à faire à l'intérêt de la
« France. »

Fontainebleau, 11 avril 1814.

A peine cet acte fut-il signé, que regrettant d'avoir cédé au désir des souverains et aux instances de ses conseillers, Napoléon écrivit au duc de Vicence pour retirer son abdication, mais il n'était plus temps.

Un traité avait été conclu, le 11, entre le gouvernement provisoire et les puissances alliées ; ce traité qui réglait le sort futur de l'Empereur et de sa famille, fut présenté le 12, à Napoléon, pour le ratifier. Son premier mouvement fut de le repousser ; il s'y voyait blessé à la fois dans son honneur et dans ses affections les plus chères. Après avoir refusé de traiter avec lui,

on exigeait qu'il donnât l'ordre de livrer ses places fortes aux alliés; cette dernière condition lui semblait la plus injuste comme la plus rigoureuse, il ne pouvait s'y résoudre, et quand on le dépouillait lui-même du premier trône du monde, son plus grand sacrifice était de contribuer à ceux qu'on imposait à la France. Le duc de Vicence passa la soirée près de lui sans pouvoir le convaincre; à onze heures, Napoléon se retira dans ses appartemens; c'est alors, dit-on, que seul au fond de ce palais qu'abandonnait chaque jour la foule des courtisans, il tenta de se soutraire à la rigueur de sa destinée, par le moyen d'un poison inventé par Cabanis, et qu'il portait constamment sur lui, depuis son départ de Moskow. Mais la nature comme les hommes, devait tromper ses espérances, et la crise violente qu'il avait provoquée, se dissipa sans avoir pu mettre un terme à une existence naguères si glorieuse, aujourd'hui si infortunée! Le jour suivant, ses traits altérés portaient encore l'empreinte de ses souffrances;

mais son âme, inébranlable désormais, avait repris cette grande supériorité sur l'infortune qui ne devait plus l'abandonner, et qui allait ajouter une gloire nouvelle à cette immense gloire acquise par ses armes. Résigné avec courage, Napoléon signa le traité de Paris, le 13 avril.

Par ce traité, l'Empereur, l'Impératrice et tous les membres de la famille impériale conservent leurs titres et leurs qualités. L'île d'Elbe est accordée en toute souveraineté à Napoléon, avec deux millions de revenus, dont un reversible à l'Impératrice et à la charge de la France; les duchés de Parme, Plaisance et Guastalla sont donnés à l'impératrice Marie-Louise, et passeront à son fils, qui en prendra le titre. Un million est assigné pour le traitement annuel de l'impératrice Joséphine.

D'autres dispositions règlent les divers intérêts des membres de la famille impériale; des gratifications sont accordées aux généraux de

la garde et aux aides-de-camp de la maison de l'Empereur.

Un dernier article porte que Napoléon pourra emmener avec lui et conserver pour sa garde, quatre cents hommes de bonne volonté.

Tel fut le traité de Fontainebleau, qui réduisait à la souveraineté d'une île celui qui distribua des couronnes, et qui, grand et généreux au sein de la victoire, n'hésita jamais à rendre à leurs possesseurs celles qu'avaient conquises ses armes.

Tandis qu'au nord de la France, l'armée des braves subissait la loi du vainqueur, le maréchal Soult venait de tenter dans le midi un dernier et inutile effort contre les troupes de Wellington. Le 10 avril, une sanglante bataille, livrée sous les murs de Toulouse, avait été perdue par les Français. Dix-huit mille hommes de jeunes troupes, après avoir opposé une héroïque résistance à quatre-vingt mille soldats aguerris, s'étaient vu contraints de céder à la supériorité du nombre, comme si tout ce qui restait de

la gloire française dût s'éclipser au même instant.

Soult ignorait alors les grands évènemens qui venaient de se passer en France, et dérobant sa marche à Wellington, il se dirigeait en toute hâte sur la capitale : il espérait encore porter à Napoléon un puissant secours, lorsqu'il apprit la reddition de Paris et l'abdication de l'Empereur. Ainsi cette sanglante bataille de Toulouse avait été un sacrifice inutile pour la France, déjà livrée à ses vainqueurs.

Le 13 avril, le drapeau blanc et la cocarde blanche avaient remplacé les couleurs nationales ; le 14, *Monsieur*, frère de Louis XVIII, qui avait fait son entrée à Paris le 12, fut proclamé lieutenant-général du royaume.

Le 15 avril, l'empereur d'Autriche, après avoir détrôné son gendre, lui enleva sa femme et son fils qu'il fit partir pour l'Autriche, sans qu'il eût été permis à Napoléon de se réunir à eux depuis les derniers évènemens.

Cependant le moment approchait où lui-

même allait quitter la France ; la veille de ce jour, le général Montholon arrivé de Moulins, fut admis dans son cabinet et le pressa vivement de se rendre soit à Roanne, soit à Moulins, où il serait reçu par un corps de dix mille hommes: là, il pourrait, lui dit ce général, rallier les corps d'armée des maréchaux Soult, Augereau, Suchet, et se trouver à la tête d'une armée de cent mille hommes. « Il n'est plus temps, répon-« dit-il, j'ai abdiqué, tout est fini. Je ne veux « point avoir à me reprocher la guerre civile ; « mais je n'oublierai jamais, général, ce que « vous êtes venu me proposer! ..... »

Le lendemain 20 avril, tout se dispose enfin pour le départ de Napoléon, que rien désormais ne saurait retarder. Il va quitter son dernier palais, sa dernière armée et sa garde fidèle....... Déjà rangés dans la cour, ses vieux compagnons d'armes vont recevoir ses adieux, et leurs tristes regards semblent fixés sur cette terre que leur maître abandonne. Une dernière fois, il va parcourir les rangs de ses braves :

en les voyant il croit renaître au bonheur, ses plus glorieux souvenirs s'éveillent à la fois! là, quelques guerriers d'Arcole, d'Aboukir, de Marengo, se mêlent encore aux héros d'Austerlitz, d'Jéna, de Friedland, de Wagram, de Lutzen, de Bautzen, de Dresde, de Champaubert, etc.... Napoléon contemple avec une émotion profonde ces témoins, ces compagnons de tant de travaux, de tant de gloire! et s'adressant à eux d'une voix altérée par la douleur: « Officiers, sous-officiers et soldats de la vieille « garde, s'écrie-t-il, je vous fais mes adieux!... « Je suis content de vous, je vous ai toujours « trouvés sur le chemin de la gloire : toutes « les puissances de l'Europe se sont armées « contre moi; quelques-uns de mes généraux « ont trahi leur devoir, et la France elle-même « a voulu d'autres destinées..... Avec vous et « les braves qui me sont restés fidèles, j'aurais « pu entretenir la guerre civile, mais la France « eût été malheureuse, ce qui était contraire « au but que je m'étais proposé. Je devais donc

« sacrifier mon intérêt personnel à son bonheur, « c'est ce que j'ai fait. Soyez fidèles à votre nou- « veau roi, soyez soumis à vos chefs et n'aban- « donnez point notre chère patrie..... Ne plai- « gnez pas mon sort, je serai heureux lorsque « je saurai que vous l'êtes vous-mêmes. J'aurais « pu mourir, mais je veux suivre encore le che- « min de l'honneur........ J'écrirai les grandes « choses que nous avons faites..... Je ne puis « vous embrasser tous, mais j'embrasse votre « général; venez, général Petit, que je vous « presse sur mon cœur...... Qu'on m'apporte « l'aigle, que je l'embrasse aussi.... Ah! chère « aigle, puisse le baiser que je te donne retentir « dans la postérité...... Adieu mes enfans, mes « vœux vous accompagneront toujours, gardez « mon souvenir.......... »

A ces mots, Napoléon attendri, laisse échapper des larmes; les pleurs de ses soldats lui répondent..... Mais s'arrachant à cette scène à la fois déchirante et sublime, il s'élance dans la voiture qui l'attend; il part enfin, précédé

par le général Drouot, et accompagné du maréchal Bertrand; une faible escorte le suit et doit, avec les commissaires des puissances étrangères, protéger son voyage en France.

Du 15 Mai 1814, au 26 Février 1815.

NAPOLÉON A L'ILE D'ELBE.

De Fontainebleau jusqu'aux frontières du Dauphiné et de la Provence, Napoléon fut accueilli sur son passage par les cris de *Vive l'Empereur!* Partout, dans cette première partie de son voyage, les populations firent éclater les plus vifs témoignages d'amour et de regrets; il n'en fut pas ainsi dans les départemens méridionaux, où des émeutes excitées par la malveillance, mirent plus d'une fois ses jours en danger. Arrivé à Fréjus, le 28 avril 1814, il s'embarqua sur une frégate anglaise. Le 3 mai, étant en vue de l'île d'Elbe, le général Drouot fut détaché dans un canot et entra à Porto-Ferrajo *, vers six ou sept heures

* Ville capitale de l'ile d'Elbe.

du soir. La frégate mouilla peu après dans le port, où une députation vint complimenter l'Empereur. Le lendemain, 4 mai, il débarqua de dix à onze heures du matin, au bruit de l'artillerie et de toutes les cloches; il reçut les clés de la ville des mains du Maire, et adressa ensuite aux habitans la proclamation suivante, par l'organe du géneral Dahesme, commandant de l'île.

« J'ai sacrifié mes droits aux intérêts de la « patrie, et je me suis réservé la propriété et « la souveraineté de L'ÎLE D'ELBE *. Toutes les « puissances ont consenti à cet arrangement: « faites connaître aux habitans cet état de cho- « ses, et le choix que j'ai fait de leur île pour « mon séjour, en considération de leurs mœurs « et de leur climat; dites-leur, qu'ils seront « l'objet de mon intérêt le plus vif. »

Fidèle à cet engagement, Napoléon, en effet, se livra bientôt avec zèle aux soins de son

* *Dixième médaillon.* — La *couronne* placée dans l'île d'Elbe, indique que Napoléon en était souverain.

nouveau gouvernement, et en peu de temps l'administration de l'île d'Elbe devint aussi active que florissante: des mines furent exploitées, des routes ouvertes, des arbres plantés, des maisons construites, rien en un mot, ne fut négligé par le nouveau souverain pour assurer le bonheur de ses sujets.

Un si grand changement dans la destinée de Napoléon, semblait n'en avoir produit aucun dans son caractère et dans ses habitudes ; actif, entreprenant, toujours prêt à se livrer à l'espérance, il supportait la rigueur de son sort par l'attente d'un avenir plus heureux; sa mère et sa sœur la princesse Pauline, quittèrent leurs palais de Rome pour aller sur les rochers de l'île d'Elbe, consoler un fils, un frère, constamment chéri; des amis, non de sa puissance, mais de lui-même, vinrent également adoucir son infortune en la partageant. *Bertrand, Drouot, Cambrone,* noms chers à jamais à la gloire comme à l'amitié, votre généreux dévouement, non moins que votre

illustre courage, vous assure des droits à l'immortalité !

Cependant, l'île qui renfermait l'illustre exilé, semblait un dangereux voisinage pour la France; les puissances alliées n'étaient pas non plus sans inquiétude à ce sujet, et bientôt, oubliant les conditions d'un traité dont elles avaient recueilli les avantages, il fut proposé au congrès de Vienne, de surprendre Napoléon à l'île d'Elbe, et de le transporter à Sainte-Hélène.

Instruit de cette circonstance, il forme aussitôt le projet de se soustraire au coup qui le menace; il hésite d'autant moins que toutes les nouvelles venues de France, lui apprennent que, dans tout le royaume, il règne un mécontentement général, excité par les fautes du ministère et les imprudences de quelques partisans trop zélés de l'ancien régime. Napoléon juge en même temps, à quelques indices, que la coalition qui l'a détrôné, est moins unie, et

par conséquent moins redoutable; en un mot, impatient de quitter une terre d'exil, il ne voit que les motifs qui peuvent colorer d'un espoir de succès une entreprise hasardeuse, et rejette loin de lui l'appréhension de tout obstacle à ses desseins. Ses préparatifs se font en secret, mais avec promptitude, et l'armée qu'il destine à conquérir un empire, est composée de neuf cent soixante hommes, dont six cents de sa garde, y compris soixante-dix lanciers polonais, et de plus, trois cent soixante chasseurs corses. C'est avec cette faible escorte qu'il va tenter l'expédition la plus extraordinaire dont l'histoire fasse mention.

Le colonel Campbell, commandant de la station anglaise, et l'un des commissaires des puissances, était parti pour Livourne, Napoléon se hâte de profiter de son absence pour réaliser son projet, et le 26 février, à six heures du soir, un coup de canon donne le signal du départ. « Le sort en est jeté, s'écrie-t-il en montant sur le VAISSEAU qui doit le transporter en France.

Ce vaisseau était le brick *l'Inconstant*, portant vingt-six canons et quatre cents grenadiers. Six autres petits bâtimens légers, composaient la la flotille impériale.

Excepté les généraux Drouot et Bertrand, personne ne savait où allait se diriger cette expédition mystérieuse; après une heure de route, Napoléon fit cesser cette incertitude : *Grenadiers, dit-il, nous allons en France, nous allons à Paris.* Les cris mille fois répétés de *Vive la France! Vive Napoléon!* furent la réponse de tout l'équipage.

La flotille échappa miraculeusement à la croisière française et anglaise. Plus loin elle fut rencontrée par un bâtiment de guerre français, le *Zéphir*, qui demanda à *l'Inconstant* des nouvelles de l'Empereur. Napoléon répondit lui-même avec un porte-voix que *l'Empereur se portait bien.* Enfin, le 1er mars, à 5 heures du matin, la flotte entra dans le golfe Juan, et débarqua le même jour dans le voisinage de Cannes. Le bivouac fut établi dans une plantation d'oliviers:

*Beau présage*, s'écria Napoléon, *puisse-t-il se réaliser!*

A 11 heures du soir, l'armée se mit en marche et poursuivit sa route jusqu'à Gap, où elle arriva le 5 mars, après avoir traversé sans obstacle les départemens du Var et des Basses-Alpes. Là Napoléon fit imprimer la proclamation suivante, qui allait devenir pour lui un puissant auxiliaire :

Golfe Juan, 1er mars 1815.

« Soldats !

« Nous n'avons pas été vaincus, deux hommes « sortis de nos rangs * ont trahi nos lauriers, « leur pays, leur prince, leur législateur. Dans « mon exil j'ai entendu votre voix ; je suis ar- « rivé à travers tous les obstacles et tous les pé- « rils ; nous devons oublier que nous avons été « les maîtres des nations, mais nous ne devons « pas souffrir qu'aucune se mêle de nos affaires. « Qui prétendrait être maître chez nous?... Re- « prenez ces aigles que vous aviez à Ulm à Aus-

* Marmont à Paris, Augereau à Lyon.

« terlitz, à Jéna, à Montmirail.... Les vétérans « de l'armée de Sambre-et-Meuse, du Rhin, « d'Italie, d'Égypte, de l'Ouest, de la grande « armée sont humiliés!..... Venez vous ranger « sous les drapeaux de votre chef; la victoire « marchera au pas de charge, l'aigle avec les « couleurs nationales volera de clocher en clo- « cher jusqu'aux tours de Notre-Dame!

« Dans votre vieillesse, entourés et considérés « de vos concitoyens, ils vous entendront avec « respect raconter vos hauts faits. Vous pourrez « dire avec orgueil: Et moi aussi je faisais partie « de cette grande armée qui est entrée deux fois « dans les murs de Vienne, dans ceux de Berlin, « de Madrid, de Moskow *; qui a délivré Paris « de la souillure que la trahison et la présence « de l'ennemi y ont empreinte...... »

Cette proclamation se répandit avec la rapidité de l'éclair et produisit la plus vive sensation. Les habitans de la haute Provence avaient

* Voyez les quatre premiers médaillons de l'Empire. La prise de ces capitales y est indiquée, et malheureusement la prise de Pari vient à la suite.

manifesté à la vue de Napoléon plus de curiosité que d'enthousiasme; mais arrivé en Dauphiné, la scène changea : une foule immense accourut sur son passage, toute la population des campagnes bordait les routes, et, dans l'ivresse de la joie, venait saluer le grand homme!.... Napoléon put prévoir dès lors le succès inoui de son entreprise.

Le 6 mars il partit de Gap pour se rendre à Grenoble : le général Cambrone avec ses quarante grenadiers d'avant-garde venait de traverser Sisteron, lorsqu'il fut arrêté par un bataillon du 5$^{me}$ régiment, envoyé de Grenoble pour s'opposer au passage de l'Empereur. Le général demande à parlementer, on refuse : instruit de la résistance que lui opposent d'anciens compagnons d'armes, Napoléon suivi de sa garde se porte aussitôt en avant; à son approche le bataillon à pris position, et l'officier qu'il envoie pour le reconnaître n'est pas écouté.... *On m'a trompé*, dit-il alors au maréchal Bertrand, *n'importe, en avant!*.... Il met pied

à terre, et découvrant sa poitrine: s'il est parmi vous, dit-il, aux soldats de Grenoble, s'il en est un seul qui veuille tuer son Général, son Empereur, il le peut; le voici....» A ces mots les cris mille fois répétés de *vive l'Empereur!* s'élèvent de toutes parts, dès ce moment toute disposition hostile à cessé. La présence de l'Empereur, son costume, cette *redingotte grise* si bien connue de l'armée, ont produit sur les soldats un effet magique.... Immobiles un instant, ils se joignent bientôt aux exilés volontaires de l'île d'Elbe, et font éclater ensemble leur joie et leurs acclamations !....

Le lendemain 7 mars, le colonel la Bédoyère, sorti de Grenoble amène à Napoléon le 7[me] régiment de ligne; ce puissant renfort le décide à entrer le même jour dans la ville; elle se préparait à une vigoureuse résistance, lorsque du haut des remparts la garnison aperçoit Napoléon qui, sans crainte, sans défiance, s'avance au milieu de ses troupes : ses soldats, l'arme

renversée marchent avec joie aux cris de *vive Napoléon! Vive la France! Vive l'Empereur!...* A cette vue, les habitans changent tout-à-coup de résolution, ils brisent eux-mêmes leurs portes, s'élancent au devant de l'Empereur : « Tiens, lui disent-ils, au défaut des clés de « ta bonne ville, en voici les portes. » — *Tout est décidé maintenant*, dit Napoléon à ses officiers, *tout est décidé : nous allons à Paris!.....* rien en effet ne devait l'arrêter désormais.

L'Empereur à dit depuis, à Saint-Hélène, que s'il eût voulu, ou ne s'y fût pas opposé, il eût entraîné avec lui à Paris deux millions de paysans : à son approche, tous les habitans des campagnes se levaient en masse, aussi répétait-il souvent, *qu'il n'y a de véritables conspirateurs que l'opinion.*

Napoléon était entré à Grenoble le 7 mars, le lendemain, il fut reconnu EMPEREUR, et reçut les félicitations de toutes les autorités de la ville; il partit bientôt après, et sa route, dès ce moment, fut une marche triomphale : partout sur

son passage, l'enthousiasme public fut porté jusqu'au délire.

Cependant, depuis sept jours, Napoléon était en France, lorsque parut dans le Moniteur l'ordonnance royale qui le mettait hors de la loi, et annonçait toutes les mesures prises pour s'opposer à ses progrès...... *Monsieur*, le duc d'Orléans, le maréchal Macdonald etc., étaient partis en toute hâte pour marcher contre lui.

*Monsieur*, qui s'était rendu à Lyon, fut obligé de quitter cette ville le 10 mars, quelques heures avant l'entrée de Napoléon; il partit escorté par un détachement de dragons, commandé par le colonel Adam. De tous les nobles dont la garde d'honneur à cheval était composée, un seul accompagna le prince jusqu'à ce que sa personne fût hors de danger. A son arrivé à Lyon, l'Empereur instruit de cet acte de dévouement, fit appeler cet homme fidèle et courageux : Je n'ai jamais laissé, lui dit-il, une belle action sans récom-

pense, et il lui donna la décoration de la légion d'honneur.

N'ayant plus de doute sur le succès de son entreprise, Napoléon écrivit de Lyon au prince Joseph qu'il était *remonté sur le trône*, et le chargea de faire déclarer à la Russie, à l'Autriche, aux Prussiens, qu'il voulait observer loyalement le traité de Paris. Il répéta aux Lyonnais ce qu'il n'avait cessé de dire jusque là : « J'ai « été entraîné par la force des évènemens dans « une fausse route; aujourd'hui j'abjure cet « amour de la gloire si naturel aux Français, « mais qui a eu pour la France et pour moi « tant de funestes résultats. »

Plusieurs décrets importans signalèrent le séjour de Napoléon dans la seconde ville de France; il prononça la dissolution des Chambres, et ordonna en même temps la réunion à Paris des colléges électoraux de l'empire, en assemblée extraordinaire du *Champ de Mai*, et comme s'il eût voulu insinuer que l'empereur d'Autriche approuvait son entreprise, il annonça que l'im-

pératrice et le roi de Rome assisteraient à cette grande solennité!

Napoléon quitta Lyon le 13 mars, en disant: « Lyonnais, vous avez toujours été au premier « rang dans mes affections; sur le trône où dans « l'exil, vous m'avez toujours porté les mêmes « sentimens, et le caractère élevé qui vous dis- « tingue, vous a mérité toute mon estime; dans « des momens plus tranquilles, je reviendrai « pour m'occuper de vos manufactures, de « votre ville.... Lyonnais, je vous aime!... »

Les acclamations de *Vive l'Empereur!* répondirent aux adieux de Napoléon.

Mais tandis qu'il se dirige vers la capitale, les puissances étrangères publient une déclaration par laquelle elles disent qu'il ne peut y avoir ni paix, ni trève avec Napoléon; qu'en détruisant le seul titre légal, auquel le traité de Fontainebleau se trouvait attaché, il s'était placé hors des relations civiles et sociales, et s'était livré à la vindicte publique, etc.

Cependant, ni cette déclaration menaçante, ni les efforts du gouvernement royal ne peuvent s'opposer à ses progrès. Partout les soldats et le peuple volent au-devant de ses pas, et chaque jour son armée s'augmente des troupes que l'on tente en vain de lui opposer.

Le maréchal Ney arrivé à Auxerre le 17 mars, se range avec les corps qu'il commande sous le drapeau impérial; là, sans crainte sur les projets hostiles formés contre ses jours, on vit Napoléon entouré des hommages tumultueux d'une population ivre de joie, se confondre dans la foule avec l'abandon de la plus entière confiance. Ce jour laissa dans son âme de profonds souvenirs! Jamais, en effet, la fortune ne se montra si prodigue envers lui de ses plus hautes faveurs, que dans cette entreprise merveilleuse, où, par la seule puissance de son nom, on le vit en peu de jours reconquérir un empire. « Je vous défends, dit-il, à ses généraux, « je vous défends de laisser tirer un seul coup « de fusil, dites à vos soldats que je ne voudrais

« pas entrer dans ma capitale à leur tête, si « leurs armes étaient teintes du sang français. »

C'est ainsi que, marchant de triomphe en triomphe, et sans qu'il en coutât la vie d'un seul homme, Napoléon arriva à Fontainebleau, le 20 mars à quatre heures du matin.

Cette même nuit, Louis XVIII avait quitté le palais des Tuileries, pour reprendre avec sa famille, la route de l'exil. Il se rendit à Lille, et de là à Gand

20 mars, 1815.

NAPOLÉON RÉTABLI SUR LE TRÔNE.

Le 20 mars, jour anniversaire de la naissance de son fils, Napoléon fit son entrée dans la capitale, à neuf heures et demie du soir; arrivé aux Tuileries au milieu d'une foule immense et en délire, il fut porté de l'escalier jusque dans la salle des maréchaux, tandis qu'au dehors, les acclamations de la joie la plus vive éclataient de toutes parts. Il reçut les félicitations de tous les corps de l'État, et répondit aux divers ora-

teurs, dans le sens de la direction libérale qu'avait pris l'opinion publique.

Le lendemain 21, l'Empereur passa en revue les troupes accourues avec lui dans la capitale, et celles qu'il y avait retrouvées; s'adressant à ces dernières : « Soldats! leur dit-il, je suis « venu avec six cents hommes en France, parce- « que je comptais sur l'amour du peuple et « sur le souvenir des vieux soldats; je n'ai pas « été trompé dans mon attente. Soldats, je vous « en remercie: la gloire de ce que nous venons « de faire est toute au peuple et à vous, la « mienne se réduit à vous avoir connus et ap- « préciés. »

Au moment où le général Cambrone et les officiers du bataillon de l'île d'Elbe parurent avec les anciennes aigles de la garde, il reprit la parole et dit :

« Soldats! voilà les officiers du bataillon qui « m'a accompagné dans mon malheur; ils sont « tous mes amis; ils étaient chers à mon cœur. « Toutes les fois que je les voyais, ils me repré-

« sentaient les différens régimens de l'armée. « Dans ces six cents braves, il y a des hommes « de tous les régimens, tous me rappelaient ces « grandes journées dont le souvenir m'est si « cher. Ils vous rapportent ces aigles; qu'elles « vous servent de ralliement : la trahison et les « circonstances malheureuses les avaient cou- « vertes d'un voile funèbre; mais, grâce au « peuple français et à vous, elles reparaissent « resplendissantes de toute leur gloire. Jurez « qu'elles se trouveront toujours partout où « l'intérêt de la patrie les appellera; que les « traîtres et ceux qui voudraient envahir notre « territoire n'en puissent jamais soutenir les « regards!.... » Les troupes s'écrièrent à l'unanimité : *Nous le jurons!*

Le premier soin de l'Empereur fut d'organiser un ministère; obligé ensuite de garantir par des actes la sincérité de ses paroles, il abolit la censure et la direction de la librairie, et ne négligea rien, en un mot, pour rétablir et consolider sa puissance. Il fit observer par les géné-

raux Excelmans et Drouet-d'Erlon, la retraite de la famille royale dans les Pays-Bas, et chargea en même temps les généraux Clausel et Grouchy, de dissiper les armées que le duc et la duchesse d'Angoulême avaient formées dans le Midi, de Marseille à Bordeaux. Cette dernière se vit contrainte de quitter Bordeaux dans la journée du 1er avril; le duc d'Angoulême résista plus long-temps, et devint par capitulation le prisonnier du général Gilly. L'Empereur, qui eût trouvé en lui un précieux otage, ne voulut point abuser de son malheur, et quand tout semblait lui commander de ne pas se déssaisir de son prisonnier, il lui accorda une escorte pour sortir du territoire français. Arrivé au port de Cette, le 16 avril, le prince s'embarqua pour l'Espagne. Napoléon agit en cela avec cet esprit de générosité et de modération qui lui était si naturel dans la victoire, et dont il semblait en ce moment vouloir étonner l'Europe, prête à s'armer contre lui.

Sa loyale conduite dans cette circonstance,

ne devait pas être imitée par ses ennemis, ni même (en ce qui concernait sa famille), par ses anciens partisans.

En reprenant sa couronne, Napoléon avait repris toutes ses habitudes impériales, et la nation ne voyait pas sans inquiétude cette tendance nouvelle au despotisme qui, chaque jour, se faisait sentir davantage. Le 21 avril 1815, fut proclamé l'acte *additionnel aux constitutions de l'Empire.* Cet acte supplémentaire, au moment où l'on désirait une constitution nouvelle, excita dans l'opinion un soulèvement général. Des registres furent ouverts dans toutes les mairies, pour recueillir les votes pour ou contre l'adoption de l'acte additionnel; mais le pouvoir, comme il arrive trop souvent, s'assura la majorité.

On doit observer ici quelle était à cette époque la situation respective du monarque et de la nation.

Le retour de Napoléon avait excité en France

un enthousiasme universel; mais le premier moment passé, le peuple et le souverain cessèrent en quelque sorte de s'entendre. L'Empereur qui sentait la nécessité d'affermir son pouvoir, travaillait chaque jour à consolider sa puissance; la nation, au contraire, manifestait hautement son ardent amour pour la liberté; les fédérations qui avaient lieu dans les départemens, les clubs ou assemblées populaires qui s'étaient rouverts à Paris; l'effervescence du peuple enfin, tout semblait rappeler à la France les jours du gouvernement républicain; ainsi, malgré l'accord apparent des volontés du Prince et de la nation, une lutte d'opinion existait dans l'intérieur, et allait rendre plus périlleuse encore la lutte des armes qui se préparait au-dehors.

Après avoir conquis la France avec une armée de *neuf cent soixante hommes*, Napoléon allait voir l'Europe entière réunie contre lui; le seul roi de Naples (Murat) qui, en 1814, l'avait abandonné, voulut en 1815, faire oublier ses

torts. Il tenta une irruption contre l'Autriche, espérant par là opérer une diversion utile aux intérêts de la France, tandis qu'il obtiendrait pour lui-même un accroissement de puissance; mais le résultat d'une expédition prématurément entreprise fut loin de répondre à cette espérance: en moins d'un mois, Murat perdit son armée, sa couronne, et l'Empereur se vit privé, en même temps, de l'appui de l'Italie, qui retomba plus que jamais sous le joug Autrichien.

Les souverains de Prusse, d'Autriche, de Russie, avaient tout disposé pendant ce temps pour la reprise des hostilités, et le 27 mai, ils partirent de Vienne pour se rendre à l'armée qui se dirigeait sur la Belgique.

Napoléon, de son côté, faisait en toute hâte ses préparatifs pour cette guerre nouvelle; la France, accoutumée aux miracles de ses créations, ne put voir néanmoins sans surprise, une armée de quatre cent mille hommes, et plus de trois mille bataillons de garde nationale orga-

nisés en moins de trois mois. Le départ de l'Empereur fut précédé d'une grande cérémonie religieuse et militaire, dont le but était d'électriser les esprits en réveillant d'antiques souvenirs.

L'assemblée du Champ-de-Mai, réunit cinquante mille hommes de troupes d'élite et cinq cents électeurs députés à Paris par tous les colléges électoraux. Là, Napoléon contracta un pacte solennel envers la France, en prêtant serment sur l'évangile aux constitutions de l'Empire. Il reçut en retour le serment de fidélité du peuple et de l'armée, et distribua lui-même des aigles aux gardes nationales de Paris et des départemens, ainsi qu'à la garde impériale. Le cri de *vive l'Empereur!* retentit dans tout le Champ-de-Mars, lieu de réunion de l'assemblée, et ce cri fut répété au loin par une foule immense.

Cette grande solennité qui eut lieu le 1er juin, produisit une vive sensation, mais non point telle toutefois qu'on aurait pu s'y attendre; on

avait pensé généralement qu'afin d'épargner la guerre à la France, l'Empereur proclamerait son fils à l'assemblée du Champ-de-Mai et par une espérance bien peu fondée, on rattachait à cette mesure la conservation du repos de la France. Déçue dans son attente, la nation alarmée laissa percer quelques inquiétudes, Napoléon chercha à les dissiper par le discours qu'il prononça à l'ouverture des chambres, le 7 juin; ce discours remarquable contenait une abjuration des maximes du pouvoir absolu, il commençait ainsi :

« Messieurs de la chambre des pairs, et Messieurs de la chambre des représentans, depuis « trois mois les circonstances et la confiance du « peuple m'ont revêtu d'un pouvoir illimité. « Aujourd'hui s'accomplit le désir le plus pressant de mon cœur: *Je viens commencer la monarchie constitutionnelle*; les hommes sont « trop impuissans pour assurer l'avenir; les institutions seules fixent les destinées des nations. »

Plus loin il ajouta : « Il est possible que le « premier devoir d'un prince m'appelle bientôt « à la tête des enfans de la nation, pour com- « battre pour la patrie ; l'armée et moi-même « nous ferons notre devoir. Vous, pairs et « représentans, donnez l'exemple de la con- « fiance, de l'énergie et du patriotisme, et, « comme le Sénat du grand peuple de l'anti- « quité, soyez décidés à mourir, plutôt que de « survivre au déshonneur et à la dégradation « de la France. La cause sainte de la patrie « triomphera. »

Les adresses des deux chambres en réponse à ce discours, furent éminemment patriotiques ; elles félicitaient Napoléon de sa renonciation au pouvoir absolu, c'était lui faire entendre que la France désormais voulait un gouvernement légal et pur de tout despotisme. Il répondit aux pairs : « La lutte dans laquelle nous sommes « engagés est sérieuse, l'entraînement de la « prospérité n'est pas le danger qui nous me- « nace aujourd'hui, c'est sous les fourches cau-

« dines que les étrangers veulent nous faire « passer.... Mais c'est dans les temps difficiles, « que les grandes nations, comme les grands « hommes, déploient toute l'énergie de leur « caractère, et deviennent un objet d'admira- « tion pour la postérité!....

18 Juin 1815.

DERNIÈRE COALITION DES PUISSANCES.

BATAILLE DE WATERLOO.

Impatient de combattre ses ennemis, Napoléon comptait encore sur la victoire pour répondre sinon à la méfiance, du moins aux inquiétudes que les chambres et la nation avaient manifestées. Incertain d'abord sur le moment où il devrait ouvrir la campagne, il se décida tout-à-coup à prévenir les alliés, qui ne pouvaient être en mesure avant le 15 juillet; le 12 juin il part de Paris, et le 13, il est à Avesne; là il fait publier un ordre du jour dans lequel il rappelle à ses troupes que le 14 juin est l'anniversaire de Marengo et de Friedland. « Pour

« tout Français qui a du cœur, ajoute-t-il, le « moment est arrivé de vaincre ou de mourir. »

Le lendemain 14 juin, il dispose, sur trois directions, son armée composée de cent vingt-deux mille hommes.

Le quartier-général de Wellington était à Bruxelles, celui de Blücher à Namur; Napoléon calcule que quarante-huit heures étant nécessaires aux deux armées pour opérer leur jonction, il pourra, en leur dérobant ses mouvemens, les surprendre séparément, et les mettre ainsi dans l'impossibilité de se réunir.

Le 15 à la pointe du jour, il se décide à attaquer les Prussiens, et tout l'avantage de cette journée est pour les Français, malgré la défection du lieutenant-général Bourmont, qui passe à l'ennemi.

Le 16, Napoléon est encore victorieux à la bataille de Ligny, où l'ennemi est culbuté par des forces bien inférieures aux siennes. On s'attendait à une affaire décisive pour le lendemain; mais par une déplorable fatalité, les or-

dres de Napoléon n'avaient pas été exécutés, ce qui donna le temps aux troupes de Blücher de rejoindre celles de Wellington. Enfin, le 18 juin, est livrée la BATAILLE DE WATERLOO, où soixante-huit mille Français vont disputer la victoire à cent vingt mille étrangers. Deux fois, dans cette sanglante journée, Napoléon est vainqueur; mais, malgré des prodiges de valeur dignes de l'armée et de son chef, le défaut de concert des généraux, les manœuvres de quelques traîtres, et la fatale séparation du maréchal Grouchy, entraînent vers le soir une déroute complète; la nuit qui survient ajoute au désordre, mais sans pouvoir refroidir le courage de nos braves : ils opposent encore à l'ennemi une héroïque résistance, mais accablé par le nombre et refusant de se rendre, ils meurent, et se défendent jusqu'au dernier soupir.*

Napoléon, confondu avec ses soldats, oubliait

* *Dixième médaillon.* — Des *lauriers* unis aux *cyprès*, accompagnent le char représentant la bataille de Waterloo, afin d'indiquer la mort de tant de braves qui, vaincus dans cette sanglante journée, *périrent du moins avec gloire.*

ou bravait le danger, lorsqu'il fut enlevé enfin à cette scène de destruction..... Désespérant de rallier les fuyards sur la frontière, il indiqua Laon comme point de réunion à ses lieutenans, et prit lui-même la route de Paris, pour conjurer l'orage qu'il prévoyait devoir s'élever contre lui, à la nouvelle de nos désastres.

En perdant la bataille de Waterloo, Napoléon avait perdu la couronne. Arrivé à Paris le 21 juin, il descendit au palais de l'Élisée; là, il apprit que les chambres s'étaient déclarées en permanence : c'était lui dire qu'il n'était plus le chef de la nation; la chambre des députés avait déclaré en outre, que toute tentative pour la dissoudre serait considérée comme un crime de haute trahison, et que quiconque se rendrait coupable de cette tentative, serait déclaré traître à la patrie, et sur-le-champ jugé comme tel. La chambre des pairs, l'ancien Sénat de Napoléon, ne manifesta aucune opposition aux desseins avoués de la chambre élective; plu-

sieurs membres, au contraire, les secondaient hautement.

Profondément blessé des attaques de l'une des chambres et de l'indifférence de l'autre, Napoléon se repent d'avoir quitté l'armée où résidait son véritable pouvoir; bientôt il se voit entouré des hommes qui lui ont dû leur fortune, leur élévation; il lit dans leurs regards, il juge à leurs discours qu'on va solliciter de lui une ABDICATION NOUVELLE.... « Eh! quoi, dit-il, « on veut que j'abdique?.... Il ne s'agit pas de « moi, il s'agit de la France; si j'abdique aujour- « d'hui, dans deux jours vous n'aurez plus « d'armée.... Me repousser quand je débarquai « à Cannes, je l'aurais conçu....Si on m'eût « renversé il y a quinze jours, c'eût été du cou- « rage...; mais je fais partie actuellement de ce « que l'étranger attaque, je fais donc partie de « ce que la France doit défendre...... Ce n'est « pas la liberté qui me dépose, c'est Waterloo, « c'est la peur....

En ce moment, une foule tumultueuse se

presse autour du palais de l'Élisée, aux cris de *vive l'Empereur!* répétés avec enthousiasme. « Que me doivent ceux-ci, ajoute Napoléon, je « les ai trouvés, je les ai laissés pauvres; l'instinct « de la nécessité les éclaire, la voix du pays parle « par leur bouche, et si je le veux, si je le per- « mets, la chambre rebelle, dans une heure « n'existera plus.... Mais la vie d'un homme « ne vaut pas ce prix. Je ne suis pas revenu de « l'île d'Elbe, pour que Paris soit inondé de « sang.... »

Le lendemain 22, on vient de nouveau lui demander de renoncer au trône; ses plus anciens serviteurs, ses frères eux-mêmes ( Lucien et Joseph ) insistent sur la nécessité de ce grand sacrifice. Entouré, pressé de toutes parts, mécontent des hommes, fatigué de lui-même, il cède enfin.... et se résigne une second fois à RENONCER A LA COURONNE. Lucien écrit sous sa dictée la déclaration suivante :

AU PEUPLE FRANÇAIS.

« En commençant la guerre pour l'indépen-

« dance nationale, je comptais sur la réunion « de tous les efforts, de toutes les volontés, et « le concours de toutes les autorités nationales. « J'étais fondé à en espérer le succès, et j'avais « bravé toutes les déclarations des puissances « contre moi. Les circonstances me paraissent « changées. Je m'offre en sacrifice à la haine « des ennemis de la France, puissent-ils être « sincères dans leurs déclarations et n'en avoir « voulu seulement qu'à ma personne! Ma vie « politique est terminée, et je proclame mon « fils sous le titre de *Napoléon II, Empereur des « Français*. Les ministres actuels formeront pro- « visoirement le conseil de gouvernement. L'in- « térêt que je porte à mon fils, m'engage à in- « viter les chambres à organiser sans délai la « régence par une loi. Unissez-vous tous pour « le salut public et pour rester une nation in- « dépendante. »

Au palais de l'Élisée, 22 juin 1815.

NAPOLÉON.

Cet acte, communiqué d'abord à la chambre

des représentans, donna lieu aux plus violentes discussions : on était d'accord en apparence sur l'abdication de Napoléon Ier; mais un grand nombre de représentans refusaient de reconnaître Napoléon II, sous prétexte que les puissances ne traiteraient pas plus avec l'un qu'avec l'autre: des factions cachées excitaient aussi une vive opposition: la majorité cependant se prononça en faveur de l'hérédité au trône. « N'avons-nous « pas une monarchie constitutionnelle ? dit le « conseiller d'État Boulai de la Meurthe? l'Em- « pereur mort, l'Empereur vit. Napoléon Ier a « déclaré son abdication, vous l'avez acceptée, « par cela seul, par la force des choses, par une « conséquence irrésistible, Napoléon II est « Empereur des Français. Vous ne pouvez pas « même déliberer; nos lois fondamentales ont « décidé la question.... » A ces mots l'assemblée se lève d'enthousiasme aux cris de *vive l'Empereur Napoléon II !*.... On demande et on adopte l'insertion au procès-verbal, de ce mouvement de la chambre, et bientôt l'assemblée et les tri-

bunes se lèvent une seconde fois et font entendre les mêmes acclamations : ainsi Napoléon II venait d'être proclamé par la chambre des représentans.

Le même jour, dans une séance très orageuse, la chambre des pairs adopta les conclusions de la chambre élective, et il fut proposé de donner au gouvernement provisoire le titre de *régence*.

Le duc de Vicence, le baron Quinette, les généraux Carnot et Grenier, et le duc d'Otrante (Fouché) furent désignés par la chambre des pairs et des représentans, comme membres de la commission exécutive qui devait composer le gouvernement provisoire. Le duc d'Otrante fut élu président. Ainsi Fouché, qui depuis plusieurs mois n'avait cessé de trahir en secret Napoléon, se vit un moment maître des destinées de la France, ainsi que l'avait été Taleyrand en 1814. Aussitôt après son installation, le gouvernement provisoire arrêta que tous les actes seraient publiés *au nom du peuple français*. La

chambre, étonnée de cette étrange disposition, voulut en connaître le motif; sommé de s'expliquer, le duc d'Otrante, par une subtilité politique digne de lui, répondit que, « puisque « Napoléon II n'avait pas encore été reconnu « par aucune puissance, on ne pouvait traiter « en son nom, et qu'il avait fallu ôter à l'en- « nemi tout prétexte à un refus de négocier. »

Ainsi cette commission éphémère déclarait qu'elle ne reconnaissait pas le fils de Napoléon comme son successeur, tandis qu'elle n'était elle-même qu'un résultat de l'abdication faite en faveur de cet enfant, solennellement proclamé Empereur.

Cependant, l'ennemi approchait de la capitale, et l'armée organisée sous les ordres du maréchal Davoust se préparait à la défendre; le général Drouot commandait la garde fidèle de Napoléon; Masséna était à la tête de la garde nationale parisienne.

Malgré ces moyens de défense, le gouvernement provisoire voulut tenter un accommode-

ment avec les puissances, et envoya une députation à lord Wellington, pour négocier un armistice et lui porter la nouvelle de l'abdication de l'Empereur. Craignant toutefois que cette abdication ne parût pas sincère tant que Napoléon resterait à Paris, on l'engagea, pour l'intérêt de la France et pour sa sûreté personnelle, à s'éloigner; on lui offrait les moyens de passer en Amérique. Le véritable motif de ce désir était la crainte qu'il inspirait encore au gouvernement qui l'avait renversé. Napoléon sans doute ne put s'y méprendre, mais ne voulant laisser à la malvéillance aucun prétexte de calomnier ses intentions, il se décida à aller attendre à la Malmaison, le sauf conduit qui lui était nécessaire pour se rendre à Rochefort d'où il comptait s'embarquer pour les États-Unis.

Le 25 juin, il quitta l'Élisée et se rendit à la Malmaison, où il fut reçu par la reine Hortense. C'est près de la fille de Joséphine, c'est dans ce lieu qui lui retrace à la fois les souvenirs de sa gloire et ceux de son bonheur, qu'il achève de

consommer son dernier sacrifice, en adressant son dernier adieu à ses anciens compagnons d'armes :

*Napoléon aux braves soldats de l'armée devant Paris.*

» Soldats !

« Quand je cède à la nécessité qui me force de m'éloigner de la brave armée française, j'emporte avec moi l'heureuse certitude qu'elle justifiera par les services éminens que la patrie attend d'elle, les éloges que ses ennemis eux-mêmes ne peuvent lui refuser.

« Soldats! je suivrai vos pas quoiqu'absent. Je connais tous les corps, et aucun d'eux ne remportera un avantage signalé, que je ne rende justice au courage qu'il aura déployé. Vous et moi nous avons été calomniés. Des hommes indignes d'apprécier vos travaux, ont vu dans les marques d'attachement que vous m'avez données, un zèle dont j'étais seul l'objet ; que vos succès futurs leur apprennent que c'était la patrie par dessus tout que vous serviez en m'o-

béissant, et que si j'ai quelque part à votre affection, je le dois à mon ardent amour pour la France, notre mère commune. Soldats! encore quelques efforts, et la coalition est dissoute, Napoléon vous reconnaîtra aux coups que vous allez porter.... Sauvez l'honneur, l'indépendance des Français; soyez jusqu'à la fin tels que je vous ai connus depuis vingt ans, et vous serez invincibles. »

Cette belle proclamation fut soustraite à la publicité, par le gouvernement provisoire; il redoutait avec raison sans doute, l'impression qu'elle eût produite sur l'armée, qui chaque jour encore élevait la voix pour rappeler son chef.

Jusqu'au dernier moment, Napoléon conserva le pouvoir de se placer encore à la tête des braves que si souvent il conduisit à la victoire; mais il résista à leurs désirs comme au vœu qu'il formait lui-même, craignant que l'issue d'une nouvelle entreprise ne répondît pas à son attente, ou que le succès n'en fût payé trop cher.

Déchu du trône, captif en quelque sorte, Napoléon était encore pour ses ennemis un objet de crainte et d'effroi. Le gouvernement provisoire qui n'avait pas cessé de le redouter, s'alarmait de son séjour à la Malmaison, et sous l'apparence du zèle et de l'intérêt, il pressait vivement son départ, prétextant l'approche de l'ennemi; Blücher, en effet, menaçait déja d'envahir la capitale, lorsque Napoléon, cédant aux circonstances, se décida enfin à s'éloigner.

Tout était disposé pour son départ; il allait monter en voiture lorsque le bruit d'un canon ennemi vint tout-à-coup bouleverser ses résolutions. Qu'on me fasse général, s'écria-t-il, je commanderai l'armée, je vais en faire la demande.... Puis s'adressant au général Becker qui devait l'escorter: « Général, lui dit-il, vous porterez ma lettre, partez de suite......; expliquez-leur que je veux écraser l'ennemi et le forcer par sa destruction, à traiter d'une manière plus avantageuse pour le peuple français, qu'ensuite je poursuivrai ma route.... »

Sans espoir pour le succès de sa mission, le général Becker partit néanmoins pour présenter cette demande au gouvernement provisoire; mais elle fut repoussée vivement par Fouché, qui, peu fait pour croire à tant de grandeur d'âme, ne voulut voir dans cette noble requête que le désir qu'avait Napoléon de ressaisir sa puissance.

Ce refus auquel l'infortuné monarque devait s'attendre, n'en fut pas moins pour lui le coup le plus sensible : la patrie était en danger, et il ne lui était pas permis de la défendre!...... de tous ses sacrifices ce fut le plus douloureux..... « Partons, s'écria-t-il, partons puisqu'il le faut!.... » Quelques instants encore furent accordés aux touchans adieux de la reine Hortense et d'un petit nombre de serviteurs restés fidèles à leur maître; enfin, profondément ému, mais avec l'apparence de la résignation, Napoléon s'arracha de leurs bras et partit, le 29 juin à cinq heures du soir, pour se rendre à Rochefort. Il était accompagné des généraux Bertrand,

Rovigo et Becker; ce dernier était chargé par le gouvernement provisoire, de l'escorter jusqu'au lieu où il devait s'embarquer.

De nouvelles épreuves attendaient encore Napoléon dans le cours de son voyage: arrivé à Niort, il est accueilli avec le plus vif enthousiasme par les habitans et la garnison. Officiers, soldats, tous le conjurent de se mettre à leur tête, tous sont prêts à se ranger sous ses drapeaux..... Touché de ce dévouement et entraîné par les acclamations dont il est encore l'objet, il veut de nouveau que le général Becker écrive au gouvernement. « Dites-lui, ajouta-« t-il, qu'il connait mal l'esprit de la France, « qu'il s'est trop pressé de m'éloigner; renou-« vellez l'offre que j'ai faite de servir comme « soldat!.... »

On a dit de Napoléon qu'en ce moment *il mendiait la gloire.* La gloire en effet était pour son âme, pour son génie, un aliment devenu nécessaire; y renoncer était pour lui plus que renoncer à l'existence.

Forcé enfin de quitter Niort et de poursuivre son pénible voyage, il arriva à Rochefort le 3 juillet, et trouva les issues de la mer occupées; la veille encore elles étaient libres; ainsi la fuite, devenue pour la première fois sa plus chère espérance, allait encore lui être refusée.

Ce même jour (3 juillet), une convention signée au palais de Saint-Cloud avec les puissances alliées, remettait la capitale en leur pouvoir, et envoyait l'armée au-delà de la Loire, pour y recevoir son arrêt de licenciement.

Le 8 juillet enfin, au moment où Louis XVIII faisait sa rentrée à Paris, Napoléon quittait la France pour toujours. Il s'embarqua sur la frégate *la Saal*, après avoir résisté avec une héroïque constance aux vives sollicitations de l'armée victorieuse de Lamarque dans la Vendée, et de celle que commandait Clauzel à Bordeaux. La guerre civile étant à ses yeux le plus horrible des fléaux, il repoussa l'idée de voir couler le sang français, non plus pour la patrie, mais pour lui-même.

Le lendemain, 9 juillet, il descendit à l'île d'Aix; le 10, la croisière Anglaise empêcha d'appareiller, le 11 enfin, Napoléon chargea le duc de Rovigo et le comte de Las-Cases d'aller demander au commandant de la station, quelles étaient définitivement les intentions du cabinet de Londres à son égard, et s'il lui serait permis de suivre la route de l'Amérique. Le commandant demanda deux ou trois jours pour prendre les ordres de l'amiral. Pendant ce temps on proposa à Napoléon divers moyens d'évasion, mais tous présentaient ou des obstacles ou des dangers. Enfin, ayant appris, le 12, la reddition de Paris et le rétablissement du gouvernement royal, toute hésitation dut cesser; résolu dès lors de chercher un refuge sur un vaisseau anglais, il envoya de nouveau le comte de Las-Cases en parlementaire, pour demander une réponse aux ouvertures qu'il avait faites. Le capitaine Maitland, commandant le *Bellérophon*, dit aux envoyés de Napoléon, qu'il était autorisé à le recevoir à son bord, et à le conduire en

Angleterre s'il le désirait. Plein d'une noble confiance dans la loyauté du gouvernement britannique, Napoléon adressa la lettre suivante au régent d'Angleterre.

« Altesse royale,

« En butte aux factions qui divisent mon « pays, et à l'inimitié des plus grandes puis« sances de l'Europe, j'ai terminé ma carrière « politique, et je viens comme Thémistocle, « m'asseoir au foyer du peuple britannique. « Je me mets sous la protection de ses lois, que « je réclame de V. A. R. comme du plus puis« sant, du plus constant et du plus généreux « de mes ennemis.

Rochefort, 13 juillet 1815.

NAPOLÉON.

Le général Gourgaud, porteur de cette lettre, était chargé en outre de faire connaître au Prince Régent l'intention où était Napoléon de descendre en Angleterre, sous le nom du général Duroc, et de s'y établir dans la province

dont le climat conviendrait le mieux à sa santé. Mais il ne fut pas permis au général de remplir sa mission; il partit sans avoir pu obtenir une audience du Prince Régent.

Le 15, à quatre heures du matin, l'Empereur, en habit de colonel des chasseurs de la garde, s'embarqua sur le brick l'*Épervier*; le général Becker l'avait suivi jusque là, mais au moment d'aborder le vaisseau anglais, Napoléon lui adressa ces belles paroles : *Retirez-vous général, je ne veux pas qu'on puisse croire qu'un Français soit venu me livrer à mes ennemis*.... En mettant le pied sur le *Bellérophon*, il dit au capitaine : « Le sort m'amène chez mon « plus cruel ennemi, mais je compte sur sa « loyauté. »

Accueilli d'abord avec tout le respect dû à son rang et à son infortune, Napoléon s'aperçut bientôt, aux précautions dont il était l'objet, qu'il avait cessé d'être libre; cependant, une dernière illusion lui était encore réservée : le

vaisseau qui le portait, avait jeté l'ancre, le 24, dans la baie de Torbay; à la nouvelle de son arrivée dans le port, la population se porta en foule sur le rivage, et fit éclater le plus vif enthousiasme. En un instant, la mer fut couverte au loin d'innombrables embarcations insuffisantes encore pour satisfaire l'impatience d'une multitude avide de contempler les traits du grand homme.

A Plimouth, où le vaisseau arriva deux jours après, l'empressement et l'enthousiasme furent peut-être plus vifs encore; Napoléon ne put voir, sans en être profondément touché, ces témoignages de respect, d'admiration et d'intérêt universel du peuple britannique. Mais c'est l'éclair qui brille dans une nuit sombre pour ajouter ensuite à son obscurité, et cette dernière lueur de bonheur et d'espérance va rendre plus sensible encore à l'illustre victime, le coup affreux qui se prépare.

Le 30 juillet, lord Keith, amiral de la

flotte, se rend à bord du Bellérophon, et remet à Napoléon cette décision des puissances :

« Il ne peut convenir ni à nos devoirs en-
« vers notre pays, ni à nos alliés, que le *géné-
« néral Bonaparte* conserve les moyens de trou-
« bler de nouveau la paix du Continent.
« L'île Sainte-Helène a été choisie pour sa
« future résidence ; le climat *est sain*, et la
« situation locale permettra qu'on l'y traite
« avec plus d'indulgence qu'on ne le pourrait
« faire ailleurs, *vu les précautions indispensables*
« *qu'on serait obligé d'employer pour s'assurer*
« *de sa personne*, etc. »

A la lecture de ce terrible arrêt, le visage de Napoléon se couvrit d'une pâleur mortelle; il lui était permis, en effet, de s'indigner d'un si lâche abus de la plus noble confiance; lui, qui pendant quinze années, maître de ses rivaux, n'avait semblé renverser des empires, que pour les restituer aux monarques vaincus !.....

Il protesta en ces termes contre cette inique et fatale décision :

« En présence de Dieu et des hommes, je
« proteste ici solennellement contre la violence
« qui m'est faite, contre la violation de mes
« droits les plus sacrés, en disposant par la
« force, de ma personne et de ma liberté. Je
« suis venu librement à bord du *Bellérophon*;
« je ne suis pas le prisonnier, je suis l'hôte de
« l'Angleterre. J'y suis venu à l'instigation même
« du capitaine, qui a dit avoir des ordres du gou-
« vernement, de me recevoir et de me conduire
« en Angleterre, avec ma suite, si cela m'était
« agréable. Je me suis présenté de bonne foi
« pour venir me mettre sous la protection des
« lois d'Angleterre. Aussitôt à bord du *Belléro-
« phon*, je fus sur le foyer du peuple britan-
« nique; si le gouvernement, en donnant des
« ordres au capitaine du *Bellérophon*, de me re-
« cevoir ainsi que ma suite, n'a voulu que me
« tendre une embûche, il a forfait à l'honneur,

« il a flétri son pavillon ; si cet acte se consom-
« mait, ce serait en vain que les Anglais vou-
« draient parler désormais de leur loyauté,
« de leurs lois, de leur liberté : la foi britan-
« nique se trouvera perdue dans l'hospitalité
« du *Bellérophon*. J'en appelle à l'histoire, elle
« dira qu'un ennemi qui fit vingt ans la guerre
« au peuple anglais vint librement, dans son
« infortune, chercher un asile sous ses lois.
« Quelle plus éclatante preuve pouvait-il lui
« donner de son estime et de sa confiance ?....
« Mais comment répondit-on en Angleterre à une
« telle magnanimité ? On feignit de tendre une
« main hospitalière à cet ennemi ; et quand il
« se fut livré de bonne foi, on l'immola ! »

NAPOLÉON.

A bord du Bellérophon, à la mer.

Cette admirable protestation resta sans réponse et sans effet. Le 6 août, Napoléon apprit que, malgré la vive sollicitude que sa situation inspirait au peuple anglais, la sentence portée contre lui était irrévocable. Enfin, le

lendemain 7 août, l'hôte du *Bellérophon* devint le prisonnier du *Northumberland*.

Les généraux Bertrand, Montholon, Gourgaud et le comte de Las-Cases, sollicitèrent et obtinrent la permission de suivre Napoléon dans la terre d'exil. L'histoire conservera les noms de ces hommes fidèles et dévoués, qui abandonnèrent leur patrie pour s'associer à cette grande infortune.

Effrayé de l'avenir qui s'ouvrait devant lui, Napoléon eut un instant la pensée de se soustraire à la rigueur de son sort, en mettant un terme à son existence, mais rappelant sa force et son courage : « On doit remplir sa destinée, dit-il, que les miennes s'accomplissent!.... »

Le 11 août, on mit à la voile: le vaisseau qui portait l'illustre captif se dirigea vers l'Océan africain, et se trouva le 17 en vue du cap La Hogue. C'est là que, les regards tournés vers la France, Napoléon lui adressa ses derniers adieux.... « Adieu, dit-il, terre des braves!....
« Adieu chère France!... quelques traîtres de

« moins, et tu serais encore la grande nation et « la maîtresse du monde!.... »

1815—1816—1817—1818—1819—1820—1821.

NAPOLÉON A SAINTE-HÉLÈNE*.

Le gouvernement britannique, mécontent et peut-être inquiet des témoignages de respect dont Napoléon avait été entouré à bord du *Belléro-phon*, avait pris des mesures pour qu'il n'en fût pas ainsi sur le *Northumberland;* il avait été sévèrement enjoint à tous ceux qui composaient l'équipage, de ne lui donner d'autre qualification que celle de général, et de le traiter en conséquence. *Qu'importe*, dit Napoléon, *quelque titre qu'ils me donnent*, *ils ne m'empêcheront pas d'être moi.*

Tant de rigueur toutefois, céda bientôt à l'as-

* Au milieu de toutes les merveilles enfantées par Napoléon dans sa toute-puissance, l'intérêt qui s'attache à sa personne et à ses malheurs, semble être encore le premier de tous. Un seul emblême sur le tableau indique cette grande infortune, un récit plus étendu a du suppléer ici à l'insufâsance du langage symbolique.

cendant irrésistible qu'exerça le grand homme sur tout ce qui l'approchait: les plus fortes préventions s'évanouirent en sa présence et firent place aux égards, au respect et à l'admiration; ce dernier sentiment surtout, fut porté à un tel degré, que l'amiral Cockburn craignit un instant de voir son prisonnier devenir maître du vaisseau. Napoléon trouva dans les témoignages inattendus d'un si vif intérêt, quelque adoucissement aux ennuis d'un long et pénible voyage; enfin, le 15 octobre, après trois mois de traversée, le *Northumberland* parut devant SAINTE-HÉLÈNE, et le 18, NAPOLÉON DÉBARQUA SUR CE ROCHER, OU SA CAPTIVITÉ NE DEVAIT CESSER QU'AVEC SA VIE! Là, séparé du reste du monde qu'il avait rempli du bruit de son nom, privé à jamais des objets les plus chers à son cœur, il allait offrir dans ce funeste isolement, l'exemple d'une résignation sublime! *L'adversité manquait à ma carrière,* avait dit Napoléon; l'adversité, en effet devait ajouter à sa gloire, car jamais il ne parut plus digne d'admiration, que dans cette

lutte mémorable du courage et du malheur, où sa grande âme resta constamment supérieure à l'infortune.

L'ILE SAINTE-HÉLÈNE est située sous un ciel orageux, son climat est pestilentiel : des variations fréquentes dans l'atmosphère exposent les indigènes eux-mêmes à des maladies fréquentes et mortelles. Et c'est dans le lieu le plus insalubre de l'île, c'est au milieu D'ARIDES ROCHERS BATTUS PAR LES TEMPÊTES, qu'un soin barbare a choisi la demeure de l'homme tout-puissant qui naguères occupait le premier trône du monde!..

« Transformer l'air en instrument de meur- « tre, dit Napoléon, à la vue de cet affreux sé- « jour, cette idée n'était pas venue au plus fa- « rouche de nos proconsuls; elle ne pouvait « germer que sur les bords de la Tamise. »

Réduit à l'humble habitation de Longwood, l'illustre captif vit chaque jour s'apesantir ses chaînes. Cette générosité britannique qu'avait invoquée sa noble confiance, exerçait envers lui la plus odieuse tyrannie, sans qu'aucune récla-

mation pût obtenir le moindre adoucissement à tant d'injustice et de rigueur.

« Nous avons parcouru les contrées les plus « infortunées de l'Europe, écrivait Napoléon « dans des notes adressées au gouvernement « anglais, aucune ne saurait être comparée à « cet aride rocher. Privé de tout ce qui peut « rendre la vie supportable, il est propre à re- « nouveler à chaque instant les angoisses de la « mort; les premiers principes de la morale « chrétienne et ce grand devoir imposé à « l'homme de suivre sa destinée quelle qu'elle « soit, peuvent seuls empêcher l'Empereur de « mettre lui-même un terme à son existence; « il met de la gloire à demeurer au-dessus d'elle, « mais si le gouvernement britannique devait « persister dans ses violences contre lui, il re- « garde comme un bienfait qu'il lui fasse don- « ner la mort.... »

Les membres les plus distingués de l'opposition, tentèrent vainement d'élever la voix pour appuyer cette juste requête, ils ne furent point

écoutés... Cherchant au contraire de nouveaux moyens pour exciter les esprits contre l'illustre victime, lord Bathurst osa affirmer dans la chambre des pairs, que le captif de Sainte-Hélène avait à sa disposition d'immenses trésors.

« Voulez-vous connaître ces trésors, dit Na-« poléon, instruit de cette accusation nouvelle; « ces trésors sont immenses il est vrai, mais ils « sont exposés au grand jour; les voici :

« Le beau bassin d'Anvers, celui de Flessin-« gue, les ouvrages hydrauliques de Dunker-« que, du Hâvre, de Nice, le gigantesque bassin « de Cherbourg, les ouvrages maritimes de « Venise.

« Les belles routes d'Anvers à Amsterdam, de « Mayence à Metz, de Bordeaux à Bayonne, des « Pyrénées aux Alpes, etc. Les passages du « Simplon, du Mont-Cenis, du Mont-Genèvre, « de la Corniche, qui ouvrent les Alpes en « directions. Ces passages surpassent en quatre « hardiesse, en grandeur et en effort de l'art,

« tous les travaux des Romains : dans cela seul « vous trouveriez plus de 800 millions.

« Les ponts d'Jéna, d'Austerlitz, des Arts, de « Sèvres, de Tours, de Roanne, de Lyon, de « Turin, de la Durance, de l'Isère, de Bor- « deaux, de Rouen, etc., etc.

« Le canal qui joint le Rhin au Rhône par « le Doubs, unissant les mers de Hollande avec « la Méditerranée; celui qui unit l'Escaut à la « Somme, joignant Amsterdam à Paris; le canal « d'Arles, celui de Pavie, celui du Rhin, etc.

« La construction du Louvre, des greniers « publics, de la Banque, du canal de l'Ourcq ; « la distribution de ses eaux dans la ville de « Paris; les quais, les embellissemens et les « monumens de cette grande capitale, plu- » sieurs millions amassés pour l'encourage- « ment de l'agriculture qui est l'intérêt premier « de la France, les travaux pour l'embellis- « sement de Rome; soixante millions de dia- « mans de la couronne, tous payés avec « l'argent de Napoléon; le rétablissement des « manufactures en tous genres qui occupent

« plusieurs milliers d'ouvriers. Le Musée Napo-
« léon estimé à plus de quatre cents millions,
« et ne contenant que des objets légitimement
« acquis, ou par de l'argent, ou par des condi-
« tions de traités connus de tout le monde.

« Enfin, les grandes fondations telles que le
« Code civil, l'ordre judiciaire, l'ordre admi-
« nistratif, le régime financier, etc., etc.

« Les fondations secondaires telles que l'école
« polytechnique, les écoles militairés, l'univer-
« sité, les établissemens de la légion d'honneur;
« l'école des arts et métiers, l'exposition des
« produits de l'industrie, la fondation des prix
« décennaux, les brevets d'invention, en un
« mot tous les encouragemens donnés aux arts,
« aux sciences, aux nouvelles découvertes,
« etc., etc., etc.

» Voilà ce qui forme un trésor de plusieurs
« milliards, et qui durera des siècles! Voilà les
« monumens qui confondront la calomnie!!...
« L'histoire dira que tout cela fut accompli au
« milieu des guerres continuelles, sans aucun

« emprunt, et même lorsque la dette publique « diminuait tous les jours, et qu'on avait allégé « les taxes de près de cinquante millions!!.....

Telle fut la réponse de l'auguste captif, aux accusations de lord Bathurst: quelle grande, quelle belle réfutation!!...... elle vivra dans la postérité, et flétrira à jamais le nom de ses oppresseurs!

Malgré les refus réitérés de l'Angleterre, Napoléon, toujours porté à l'espérance, conservait encore celle de son retour en Europe; persuadé que ses ennemis se lasseraient de le persécuter, il s'occupait constamment du rôle qu'une modification quelconque dans sa destinée, le mettrait à même de remplir. C'est sans doute dans cette attente qu'il conserva toujours sur la terre d'exil, l'étiquette monarchique, flatteuse et dernière illusion, que les compagnons de ses disgraces se plaisaient à entretenir par un respect, par une soumission sans bornes!

Souvent il parlait des hommes et des circon-

stances qui avaient influé sur les derniers évènemens de sa vie, mais c'était toujours sans passion, sans amertume et sans aucun ressentiment. Jamais on ne le surprit animé contre aucun de ceux dont il avait eu le plus à se plaindre; la seule marque de réprobation qu'il donnait lorsqu'on en parlait devant lui, était de garder le silence. En butte chaque jour à des persécutions nouvelles, ses fidèles serviteurs ne pouvaient comme lui contenir leur indignation. « Faites vos plaintes, Messieurs, leur disait-il, « que l'Europe les entende et en gémisse, les « miennes sont au-dessous de ma dignité, j'or- « donne ou je me tais. » Toujours calme, toujours impassible, jamais le dominateur des rois ne régna avec tant d'empire sur lui-même.

*J'écrirai les grandes choses que nous avons faites,* avait dit Napoléon, et ce fut à Sainte-Hélène sa première et sa plus douce occupation. *Le travail*, répétait-il sans cesse *est la faux du Temps*. Seul, en effet, il pouvait abréger les longues heures de souffrance dont tous ses jours

étaient composés. Les généraux Bertrand et Gourgand, les comtes Las-Cases et Montholon, recueillirent desa bouche les précieux documens que leur devra l'histoire. Ces continuels retours sur le passé, l'espoir qu'il nourrissait encore pour l'avenir, produisaient sur son esprit une heureuse diversion, et dérobaient par fois à ses yeux l'horreur de sa situation présente.

Cependant les jours, les mois, les années se succédaient sans apporter aucun changement dans le sort de Napoléon: déjà on s'était apperçu que le climat de Sainte-Hélène détruisait de plus en plus sa santé, lorsqu'au mois de septembre 1817, il éprouva une grave indisposition. Le départ de quelques-uns de ses compagnons pour l'Europe * et les contrariétés souvent barbares que son geolier sir Hudson-Lowe lui fit essuyer, vinrent ajouter à l'influence perni-

* Le comte de Las Cases, son fils et le docteur O'Méara, chirurgien de l'Emperenr, furent renvoyés en Europe par sir Hudson-Love, pour le seul crime de leur attachement à Napoléon. Vers la même époque, le général Gourgaud fut forcé par le délabrement total de sa santé, de retourner dans sa patrie.

cieuse du climat, et précipiter la marche de sa maladie. Il demanda, mais en vain, sa translation dans un lieu plus sain, et une surveillance moins cruelle. Cette juste réclamation ne fut point écoutée. Le docteur O'Méara, à son retour de Sainte-Hélène joignit ses prières aux instances de Napoléon, et déclara au gouvernement anglais, que la mort prématurée de son prisonnier était aussi certaine, si le même traitement était continué à son égard, que si on le livrait aux boureaux. Le digne O'Méara ne put rien obtenir; on autorisa seulement la famille de Napoléon à lui envoyer le docteur Antomarchi, qui arriva à Sainte-Hélène le 23 septembre 1819. Il apportait à l'Empereur le portrait de son fils, de ce fils, objet constant de sa plus vive sollicitude! En revoyant ces traits chéris, Napoléon, pour un moment, crut encore au bonheur, et ses regards attendris se fixèrent avec transport sur cette douce image!.... Privé de toute communication avec l'Europe, on lui avait laissé croire, par un raffinement de barbarie, que son

fils n'existait plus. Ce n'était pas assez des douleurs, des souffrances, des tourmens de tous genres qui chaque jour se multipliaient pour lui, il fallait y joindre le supplice, plus cruel encore, d'une funeste appréhension, afin sans doute d'abattre à la fois toutes les forces physiques et morales de l'illustre victime. On y parvint en effet, et ni les soins, ni le zèle, ni l'habileté du nouveau médecin, ne purent arrêter les progrès d'un mal que tant de causes avaient contribué à rendre mortel. Napoléon, enfin, s'avançait vers la tombe, et tandis que tout ce qui l'entourait se berçait encore de l'espoir de le conserver, lui seul ne s'abusait pas sur le danger imminent de son état, mais il l'envisageait sans effroi.

Trois mois avant sa mort, une comète parut à Sainte-Hélène; un jour qu'on en parlait en sa présence, son silence fut remarqué d'un de ses officiers qui, ainsi que lui, n'avait pris aucune part à cet entretien : « Vous m'avez compris, « vous, lui dit Napoléon.... » Il avait songé en effet à la comète qui parut avant la mort de

Jules César, et l'étoile de Sainte-Hélène lui semblait aussi un funeste présage.

Le 17 mars 1821, commença la crise qui devait l'enlever deux mois après, « Là, c'est là, « disait-il, en montrant sa poitrine... » Le docteur Antomarchi lui ayant présenté un flacon d'alcali, « Oh! non, ce n'est pas faiblesse, « s'écria-t-il, c'est la force qui m'étouffe, c'est « la vie qui me tue...... » Puis il s'élança à une fenêtre ouverte, et regardant le ciel : « 17 mars, dit-il, à pareil jour, il y a six ans... « (il était alors à Auxerre, venant de l'île d'Elbe) « il y avait des nuages au ciel; ah! je serais « guéri si je les revoyais ces nuages!........» Il saisit la main du docteur, et l'appuyant fortement sur son cœur: « C'est un couteau de « boucher qu'ils ont mis là, dit-il, et ils ont brisé « la lame dans la plaie... » Souvent il s'écriait: « La patrie! la patrie!........ si Sainte-Hélène « était la France, je me plairais sur cet affreux « rocher!..... »

Cependant le danger, chaque jour, devenait

plus pressant, on cherchait toutefois à écarter de l'esprit de Napoléon, l'idée d'une fin prochaine, mais sans espérance comme sans crainte à cet égard, il souriait de pitié, ou plutôt de compassion à ceux qui semblaient se flatter encore.... « Pouvez-vous joindre cela? » dit-il, à M. Munckhouse, officier anglais, après avoir coupé en deux le cordon de sa sonnette ; « aucun remède ne peut me guérir. Ma mort « sera un beaume salutaire pour mes ennemis... « J'aurais désiré revoir ma femme et mon fils...; « mais non... Je dois renoncer à tout.....

Admirable dans ses derniers momens, plus grand peut-être qu'il ne le fut jamais aux jours de la victoire, la douleur, les souffrances, l'aspect d'un imminent danger, ne sauraient ébranler son âme.

« Il n'y a rien de terrible dans la mort, disait-« il à ceux qui l'entouraient; depuis trois se-« maines, elle a été la compagne de mon oreiller « et à présent elle est sur le point de s'emparer « de moi pour jamais... Les monstres, me font-

« ils assez souffrir?... encore s'ils m'avaient fait « fusiller, j'aurais eu la mort d'un soldat, il y eût « eu au moins quelqu'énergie dans ce crime... « Puis il ajoutait : J'ai fait plus d'ingrats qu'Au« guste, que ne suis-je comme lui, en situation « de leur pardonner!.... »

Le 15 avril, il voulut s'occuper de son testament, dans lequel furent rappelés avec une *minutieuse* reconnaissance, si l'on peut s'exprimer ainsi, tous ceux qui pouvaient avoir des droits anciens ou récens à ce dernier témoignage du plus honorable souvenir........ Son vœu le plus cher, dit-il, est que ses cendres reposent sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple qu'il a tant aimé!.... Il recommande à son fils de ne jamais oublier qu'il est né prince français, de ne jamais combattre contre la France, d'adopter enfin sa devise : *Tout pour le peuple français, etc., etc.* Antomarchi arrive en ce moment: « Voilà mes apprêts, docteur, lui dit-il, en lui « montrant quelques papiers épars sur une

« table. Je m'en vais, plus d'illusion.... je suis
« résigné....»

Le docteur Arnold, chirurgien d'un régiment anglais se présenta ensuite. « C'en est fait,
« lui dit Napoléon, le coup est porté, je touche
« à ma fin....... Puis s'adressant au grand maréchal; « Approchez, Bertrand, dit-il, traduisez
« à Monsieur ce que vous allez entendre........
« n'omettez pas un mot :

« J'étais venu m'asseoir au foyer du peuple bri-
« tannique. Je demandais une loyale hospitalité:
« contre tout ce qu'il y a de droits sur la terre,
« on me répondit par des fers.... J'eusse reçu
« un autre accueil d'Alexandre, de l'empereur
« François, du roi de Prusse; mais il appartenait
« à l'Angleterre de surprendre, d'entraîner les
« rois et de donner au monde, le spectacle inoui
« de quatre grandes puissances, s'acharnant sur
« un seul homme!... C'est votre ministère qui
« a choisi cet affreux rocher où se consomme en
« moins de trois ans la vie des Européens, pour y

« achever la mienne par un assassinat....... Et « comment m'avez-vous traité depuis que je « suis sur cet écueil?..... Il n'y a pas une indi- « gnité dont vous ne vous soyez fait une joie de « m'abreuver. Les plus simples communica- « tions de famille, celles mêmes qu'on n'a ja- « mais interdites à personne, vous me les avez « refusées.... Ma femme, mon fils, n'ont plus « existé pour moi : vous m'avez tenu six ans « dans la torture du secret, et dans cette île « inhospitalière, vous m'avez donné pour de- « meure, l'endroit le moins fait pour être ha- « habité, celui où le climat meurtrier du tro- « pique se fait le plus sentir...... Vous m'avez « assassiné longuement, avec préméditation, « et l'infâme Hudson-Lowe a été l'exécuteur « des hautes-œuvres de vos ministres.... Vous « finirez comme la superbe république de Ve- « nise; et moi, mourant sur cet affreux rocher, « privé des miens.... privé de tout, *je lègue « l'opprobre de ma mort à la maison régnante « d'Angleterre....* »

Tel fut le manifeste testamentaire de Napoléon. Un soin plus doux vint l'occuper ensuite: il adressa des conseils aux généreux amis qu'il allait quitter pour toujours. « Vous avez partagé « mon exil, dit-il aux généraux Bertrand et « Montholon ; vous serez fidèles à ma mémoire; « Vous ne ferez rien qui puisse la blesser. J'ai « sanctionné tous les principes, je les ai infusés « dans mes lois, dans mes actes ; il n'y en a pas « un seul que je n'aie consacré.... malheureu- « sement les circonstances étaient graves, j'ai été « obligé de sévir, d'ajourner; les revers sont « venus..... Je n'ai pu débander l'arc, et *la « France a été privée des institutions libérales que « je lui destinais*...... Elle me tient compte de « mes intentions; elle chérit encore mon nom, « mes victoires.... imitez-la, soyez fidèles aux « opinions que nous avons défendues, à la gloire « que nous avons acquise; hors de là, il n'y a « que honte et confusion.... »

Envisageant avec calme l'idée de sa destruction prochaine, il chargea le docteur Antomar-

chi de faire l'autopsie de son corps, et de communiquer ses observations à son fils; il lui demanda de mettre son cœur dans de l'esprit de vin, et de le porter à *sa chère Marie-Louise. Vous irez à Rome, docteur, ajouta-t-il, vous direz aux miens que le grand Napoléon est expiré sur un triste rocher, dans l'état le plus déplorable, manquant de tout, abandonné à lui-même et à la gloire....*

Mais l'instant fatal approchait, et comme si la nature eût voulu s'associer à ce grand désastre, une horrible tempête éclata sur Sainte-Hélène le 4 mai; ce funeste présage ne devait pas tarder à se réaliser.....

Le 5 mai, à sept heures du matin, Napoléon qui depuis plusieurs jours avait fait placer au pied de son lit le buste de son fils, fixa ses regards éteints sur les traits de cet enfant chéri... *Rien, dit-il, rien à mon fils que mon nom!....* Dès ce moment sa voix affaiblie ne fit plus entendre que quelques paroles sans suite : *mon Dieu!...., la nation Française..... France.....*

*France*..... Enfin vers cinq heures et demie du soir, il prononça encore ces mots : *tête d'armée*; peu d'instans après il expira!..... Il était âgé de cinquante-un ans et huit mois.

La veille, dans un élan sublime, il avait dit : *Je suis en paix avec tout le genre humain!* Après sa mort son visage conserva l'empreinte du calme de son ame!.........

Le lendemain, à six heures du soir, le docteur Antomarchi s'acquitta religieusement du triste devoir qui lui était imposé. Huit médecins anglais, témoins de l'autopsie, déclarèrent, d'après les insinuations ou les ordres de sir Hudson-Lowe, que Napoléon avait succombé à une *affection cancéreuse héréditaire.* Sir Hudson-Lowe espérait par-là, sans doute, soustraire son gouvernement et lui-même à la responsabilité éternelle d'un crime que n'absoudra jamais la postérité. Mais le docteur Antomarchi refusa de signer cette déclaration mensongère, et attribua la mort prématurée

du captif de Sainte-Hélène à une maladie chronique *produite par le climat.*

Le corps de Napoléon, revêtu de l'uniforme des chasseurs de la garde impériale, et couvert de tous les ordres qu'il avait créés ou reçus pendant son règne, fut exposé ensuite sur son lit de mort transformé en lit de parade; c'était ce même lit de fer, où il se reposa pendant vingt ans des quarante-neuf batailles rangées dans lesquelles il avait vaincu tous les souverains de l'Europe.... Le manteau bleu de Marengo lui servait de drap mortuaire.

La mort, qui éteint toute les haines, sembla dans cette circonstance confondre aussi tous les regrets. De toutes les parties de l'île, on vit accourir en foule les habitans, les soldats, qui, réunis aux amis de l'illustre victime, contemplaient avec un respect religieux et une vénération profonde les restes précieux du vainqueur de l'Europe!.... Tous déploraient une si grande infortune; tous versaient des larmes sur Napoléon!....

Le corps resta exposé le 6 et le 7 mai ; le 8 il fut embeaumé et renfermé ensuite dans un quadruple cercueil.

Napoléon, ainsi que nous l'avons vu, avait demandé par son testament de reposer sur les bords de la Seine, mais les puissances alliées, comme si elles eussent redouté jusqu'à son ombre, en avait autrement ordonné; et d'avance, le congrès d'Aix-la-Chapelle avait prévu et rejeté cette demande. Ainsi, ces mêmes monarques auxquels il donna ou rendit des couronnes, lui refusèrent un tombeau !..... Dans l'impossibilité d'accomplir la dernière volonté du héros expirant, ses amis se rappelèrent qu'au commencement de son exil, un de ses repos favoris dans ses longues promenades, était un site romantique au fond d'une petite vallée, (Geranium's-walley). Ce lieu lui plaisait, et un sentiment mélancolique l'y attirait souvent. « Si je dois mourir sur ce rocher, « avait-il dit un jour au général Bertrand, « faites-moi enterrer près de ce ruisseau,

« AU-DESSOUS DE CES SAULES..... » Le premier vœu de Napoléon pour sa sépulture, se retraça au souvenir des dignes compagnons de ses disgrâces: heureux encore de pouvoir tromper la rigueur de l'arrêt européen, ils désignèrent la *vallée du Géranium*.

C'est donc vers ce lieu à jamais révéré, que se dirigea le cortège funèbre, trois mille hommes de troupes anglaises reçurent le corps au sortir de Long-Wood; le grand maréchal Bertrand, le comte de Montholon et Marchand, premier valet-de-chambre, escortaient à pied le convoi, portant les coins du drap mortuaire, L'ÉPÉE DE NAPOLÉON ÉTAIT SUR SON CERCUEIL. Arrivé près du tombeau où devaient être déposées les dépouilles mortelles du grand homme, le prêtre fit entendre sa dernière bénédiction, et douze salves d'artillerie apprirent à l'Océan que NAPOLÉON AVAIT CESSÉ D'EXISTER!.....

AINSI REPOSE SUR UN ROCHER, AU SEIN DES MERS ORAGEUSES, l'homme à jamais célèbre, dont la prospérité et les revers ont étonné le monde.

Les vagues de l'Océan entourent ce tombeau que réclament encore les rives de la Seine; mais console-toi, ombre illustre et sacrée! la France privée de tes cendres n'en est pas moins fidèle à ta mémoire : monarque de son choix, si tu ne réalisas pas toutes ses espérances, pourrait-elle oublier qne tu remplis l'univers de l'éclat de son nom et du tien?.... Une trace lumineuse a marqué ton passage sur la terre, et le pouvoir des hommes, ni la durée des siècles ne sauraient effacer désormais, l'immortel souvenir de tant de grandeur, de génie et de gloire.

FIN DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE ÉPOQUE.

# TABLE ANALITIQUE

## ET CHRONOLOGIQUE

# DE L'HISTOIRE DE NAPOLÉON.

### PREMIÈRE ÉPOQUE.

## Bonaparte Général.

| CALEND. RÉPUBL. — L'année commence au 22 sept. | CALEND. GRÉGOR. — L'année commence au 1 janv. | PREMIER MÉDAILLON. |
| --- | --- | --- |
| AN II. | 1793. | |
| 29 frim. | 19 déc. | Prise de Toulon à laquelle Bonaparte, simple officier d'artillerie, contribue puissamment. Il est nommé général de brigade à la fin du siége. |
| | 1794. | |
| Nivose, etc. | Mars, etc. | Campagne de Piémont. Suite de victoires remportées par Bonaparte, commandant en chef de l'artillerie de l'armée d'Italie. |
| AN IV. | 1795. | |
| 13 vend. | 5 octob. | Journée du 13 vendémiaire. — Etablissement du Directoire, composé de cinq membres. |

| | | |
|---|---|---|
| AN IV. | 1796. | |
| Germin. | Avril. | Campagne d'Italie. — Du 11 au 22 avril, Bonaparte gagne les batailles de Montenotte, Milièsimo, Mondovi, etc. |
| 3 floréal. | 10 mai. | Passage du pont de Lodi. Victoire remportée par Bonaparte sur l'armée autrichienne. |
| Floréal. | Mai. | Conquête du Milanais et de la Lombardie. |
| Prairial. | Juin. | Trophées de la campagne d'Italie. — Chefs-d'œuvre de la peinture italienne joints aux nombreux drapeaux envoyés à Paris. |
| 18 ther. | 5 août. | Bataille de Castiglione, gagnée sur les Autrichiens. |
| AN V. | | |
| 26 et 27 brumair. | 15 et 16 Nov. | Célèbre bataille d'Arcole et passage du pont par Bonaparte vainqueur des Autrichiens. |
| | 1797. | |
| 24 niv. | 14 janv. | Bataille de Rivoli gagnée sur le général autrichien Alvinzi. |
| 23 niv. | 15 janv. | Combat de Saint-Georges, où les Français sont encore vainqueurs des Autrichiens. |
| 26 niv. | 16 janv. | Combat de la Favorite. — *Idem.* |
| 14 pluv. | 2 févr. | Reddition de Mantoue où était enfermé le général autrichien Wurmser. |
| Ventose. | Mars. | Campagne du Tyrol. — Bataille du Tagliamento, combats de Tarvis, Klagenfurth, etc. |

| | | |
|---|---|---|
| AN VI. | 1797. | |
| 26 vend. | 17 oct. | Glorieux traité de Campo-Formio, entre la France et l'Autriche. — Formation des républiques Ligurienne et Cisalpine. |
| | | **DEUXIÈME MEDAILLON.** |
| | 1798. | |
| Floréal. Prairial. | Mai. Juin. | Départ de l'expédition d'Égypte le 19 mai. — Prise de l'île de Malte le 12 juin. |
| 14 mess. | 5 juil. | Prise d'Alexandrie par l'armée française. |
| 3 therm. | 21 juil. | Célèbre bataille des Pyramides, gagnée par Bonaparte sur l'armée des Mamelucks. |
| 5 therm. | 23 juil. | Prise de la ville du Caire. |
| 14 ther. | 1 août | Combat naval d'Aboukir, perdu contre la flotte anglaise. |
| Fructid. | Sept. | Institut d'Egypte créé par Bonaparte. |
| AN VII | | |
| 30 vend. | 22 oct. | Révolte du Caire contre les Français. |
| | 1799. | |
| 27 germ. | 17 avril. | Expédition de Syrie. — Bataille du Mont-Thabor gagnée par Bonaparte. |
| Prairial. | Mai. | Siége de Saint-Jean-d'Acre en Syrie. Après avoir détruit en partie les remparts qui défendent cette ville, les Français lèvent le siége, et abandonnent la Syrie. |

| | | |
|---|---|---|
| 7 therm. | 25 juil. | Bonaparte quitte l'Egypte le 22 août et débarque à Fréjus le 8 octobre. Le trajet de Fréjus à Paris, est pour lui une marche triomphale. |
| | | FIN DE LA PREMIÈRE ÉPOQUE. |

DEUXIÈME ÉPOQUE.

# Bonaparte Premier Consul.

| | | |
|---|---|---|
| | | TROISIÈME MÉDAILLON. |
| AN VIII. | 1799. | |
| 18 brum | 9 nov. | Journée du 18 brumaire. — Etablissement du Consulat composé de trois membres. Bonaparte est premier consul. |
| Brum. | Nov. | Amnistie générale. — La tranquillité est rétablie en France. |
| 3 nivose. | 24 déc. | Promulgation de la Constitution de l'an VIII, qui établit quatre pouvoirs : le Consulat, le Tribunat, le Corps-Législatif et le Sénat. |
| | 1800. | |
| Nivose. | Janvier. | Liste des émigrés. — Un grand nombre de Français sont rayés de cette liste et rentrent en France. |
| 26 niv. | 18 janv. | Pacification de la Vendée. |

| AN VIII. | 1800. | |
|---|---|---|
| Pluv. etc. | fév. etc. | Nouvelle organisation de l'ordre judiciaire et de l'ordre administratif. — Etablissement des Cours d'appel, des Préfectures, de la Banque de France. Code civil commencé. |
| 7 germ. | 28 mars. | Traité de paix avec les Etats-Unis. |
| * | * | Nouvelle organisation de l'école polytechnique. — Cours d'application pour le génie militaire, l'artillerie, les ponts et chaussées, la construction des vaisseaux, etc. |
| | | QUATRIÈME MÉDAILLON. |
| du 21 au 24 flor. | du 11 au 14 mai. | Passage du mont Saint-Bernard par l'armée française. En quatre jours, l'infanterie, la cavalerie, les bagages, les canons franchissent les Alpes. |
| Floréal. | Mai. | Suite de victoires. — Conquête rapide du Piémont par Bonaparte. |
| 13 prair. | 2 juin. | Prise de Milan par les Français. |
| Prai. etc. | Juin etc. | Continuation de succès en Italie. Bataille de Montebello, etc. |
| 25 prair. | 14 juin. | Célèbre bataille de Marengo. Bonaparte réunit à la France des nations amies plutôt que des contrées vaincues. ( Voyez 4me médaillon — Lierre uni aux lauriers.) |
| AN IX. | | |
| 12 frim. | 3 déc. | Guerre d'Allemagne. — Bataille d'Hohenlinden gagnée par Moreau. Cette importante |

| | | |
|---|---|---|
| AN IX. | 1800. | victoire est suivie de nouveaux succès en Allemagne. |
| 3 niv. | 25 déc. | Conspiration contre le Premier Consul. Explosion d'une machine infernale. |
| | 1801. | |
| Nivose. | Janvier. | Suite de la guerre contre l'Autriche. Victoires remportées à Vallegio, Salionzo, etc. |
| 20 pluv. | 9 févr. | Traité de Lunéville entre la France et l'Autriche. |
| 26 mess. | 15 juill. | Traité ou concordat avec le pape Pie VII. Rétablissement du culte catholique en France. De nombreux traités conclus vers la même époque, firent donner à l'année 1801 le nom d'*année de paix*. ( Voyez 4me médaillon — Branches d'olivier. ) |
| AN X. | 1802. | |
| 4 germ. | 25 mars. | Traité d'Amiens entre la France et l'Angleterre. -- Ce traité peu solide devait bientôt être rompu. ( Voyez 4me médaillon — Deux mains *rapprochées* et non pas *jointes*, indiquent le peu de solidité de ce traité. ) |
| 28 flor. | 18 mai. | Institution de la Légion d'honneur pour récompenser le mérite civil et militaire. |
| | | CINQUIÈME MÉDAILLON. |
| 14 ther. | 2 août. | Bonaparte est proclamé consul à vie. |

| | | |
|---|---|---|
| AN XI. | 1802. | |
| Vend. | Octobre. | Organisation de l'instruction publique. — Encouragemens accordés aux sciences, aux arts, au commerce et à l'industrie. — Etat prospère de la France. |
| • | 1803. | Expédition de Saint-Domingue commencée en 1801 et finie en 1803. |
| 30 niv. | 19 fév. | Acte de médiation du Premier Consul pour les troubles des Cantons Suisses. |
| 30 flor. | 20 mai. | La guerre se renouvelle avec l'Angleterre. Envahissement du Hanovre. |
| AN XII. | 1804. | |
| 10 niv. | 1 janv. | L'île Saint-Domingue proclame son indépendance et reprend son nom d'*Haïti*. |
| * | * | Préparatifs de la descente en Angleterre. Réunion de la flotille dans le port de Boulogne. |
| | | FIN DE LA DEUXIÈME ÉPOQUE. |

TROISIÈME ÉPOQUE.

# Napoléon Empereur.

| | | |
|---|---|---|
| | | SIXIÈME MÉDAILLON. |
| AN XIII. | 1804. | |
| 11 frim. | 2 déc. | Bonaparte est couronné Empereur des Français sous le nom de NAPOLÉON. |
| 14 frim. | 5 déc. | L'aigle devient l'ornement du drapeau français, elle est adoptée également dans les nouvelles armoiries de France. |
| 6 prair. | 26 mai. | Napoléon est couronné roi d'Italie à Milan. Le prince Eugène est déclaré vice-roi. |
| AN XIV. | 1805. | |
| 16 vend. | 8 oct. | Guerre contre l'Autriche et la Russie. Victoires à Wertingen, Elchingen etc. Prise de plusieurs villes, Munich, Ulm, etc. ( Voyez les drapeaux joints aux chars. ) |
| 29 vend. | 21 oct. | Combat naval de Trafalgar perdu contre les Anglais. |
| Brum. | Nov. | Nombreuses victoires en Allemagne. — Combat de Diernstein, etc. |
| 22 bru. | 13 nov. | Prise de Vienne par les Français. |
| 11 frim. | 2 déc. | Célèbre bataille d'Austerlitz. De nombreux drapeaux enlevés à l'ennemi, deux Empereurs |

| | | |
|---|---|---|
| AN XIV. | 1805. | à la discrétion de Napoléon ; tels sont les trophées de cette éclatante victoire. |
| 5 niv. | 26 déc. | Traité de Presbourg entre la France et l'Autriche. |
| Rétablissement du Calendr. Grég. | | |
| 1 janvier 1806 | | Les princes de Bavière, de Wurtemberg, reçoivent de Napoléon le titre de roi. |
| 8 mars. | | Traité conclu avec la Prusse. |
| * | | Colonne de la place Vendôme. Monument décrété par le Sénat en l'honneur de Napoléon-le-Grand.<br>( Elle ne fut achevée qu'en 1808. ) |
| | | SEPTIÈME MÉDAILLON. |
| Mars. | | Souverainetés données par Napoléon. Berthier est créé prince de Neufchâtel et Murat grand-duc de Berg. |
| *Idem.* | | La couronne de Naples est donnée à Joseph frère de Napoléon. |
| Mai. | | Création de duchés ou grands fiefs de l'Empire. |
| *Idem.* | | Louis, frère de Napoléon, reçoit la couronne de Hollande -- Le maréchal Bernadotte est créé prince de Ponte-Corvo -- M. de Talleyrand, duc de Bénévent. |

| | |
|---|---|
| 1806. | |
| Mai | Promulgation du Code civil. |
| 12 juillet. | Fondation de l'Université impériale de France. |
| * | Confédération du Rhin, dont Napoléon est déclaré le protecteur. |
| 14 octobre. | Guerre contre la Prusse. — Bataille d'Jéna, gagnée sur les Prussiens. — La colonne élevée à Rosbach en mémoire de la défaite des Français, est renversée. |
| Octobre. | Prise d'Erfurth, Leipsick, Brandebourg etc. |
| 27 oct. | Prise de Berlin. |
| Novembre. | Les places de Stettin, Custrin, etc., tombent au pouvoir des Français. |
| 6 et 7 nov. | Combat de Lubeck, qui achève de détruire la monarchie prussienne. |
| 1807. | |
| 20 mai. | Prise de Dantzick, grand port de la Baltique. |
| 14 juin. | Bataille de Friedland, gagnée sur les Russes alliés des Prussiens. |
| 16 juin. | Prise de Kœnigsberg. |
| 25 juin. | Entrevue sur le Niémen, des trois souverains, de France, de Prusse et de Russie. |

| | |
|---|---|
| 1807. | |
| 9 juillet. | Traité de Tilsitt, entre la France, la Prusse et la Russie. |
| | HUITIÈME MÉDAILLON. |
| 1808. | |
| 5 mai. | Abdication du roi d'Espagne Charles IV. Joseph, roi de Naples est proclamé roi d'Espagne. |
| Juin. | Constitution donnée à l'Espagne et rejetée par une partie de la nation. Insurrection générale excitée par le clergé espagnol. Massacre d'un grand nombre de Français. |
| 15 juillet. | La couronne de Naples est donnée à Murat, grand-duc de Berg. |
| 4 décembre. | Guerre d'Espagne. Prise de Madrid par Napoléon. |
| 1809. | |
| Janvier. | Suite de la guerre d'Espagne, nombreux succès obtenus par l'armée française sous les ordres de Napoléon. |
| 21 février. | Prise et incendie de Sarragosse. |
| 20 avril. | Nouvelle guerre contre l'Autriche. — Bataille d'Eckmühl gagnée par les Français. |
| 13 mai. | Prise de Vienne pour la seconde fois. |
| 22 mai | Sanglante bataille d'Esling, où périt le maréchal Lannes. |

| | |
|---|---|
| 1809. | |
| Juin. | Napoléon est excommunié par le pape Pie VII. |
| 6 juillet. | Bataille décisive de Wagram gagnée sur les Autrichiens. |
| 6 juillet. | Le pape est détrôné par Murat roi de Naples. |
| 14 octobre. | Traité de Vienne entre la France et l'Autriche. |
| * | Continuation de la guerre d'Espagne avec des alternations de revers et de succès. |
| 1810. | |
| 6 Janvier. | Traité de paix avec la Suède. |
| 1er avril. | Mariage de Napoléon avec la princesse Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche. Les rois, reines, princes et princesses de la famille de Napoléon assistent à cette cérémonie. |
| | NEUVIÈME MÉDAILLON. |
| 1811. | |
| 20 mars. | Naissance du roi de Rome. — Napoléon est parvenu au plus haut degré de sa gloire, de son bonheur et de sa puissance. |
| 1812. | |
| Juin. etc. | Commencement de la guerre de Russie, succès des Français. — Les Russes se retirent, brûlant, dévastant les villes et les campagnes qu'ils laissent derrière eux. |

| | |
|---|---|
| 1812. | |
| 17 août. | Bataille de Smolensk. |
| 7 septembre. | Sanglante bataille de la Moskowa. |
| 15 septembre. | Prise et incendie de Moskow. |
| du 16 octobre au 13 déc. | Retraite de l'armée française — Un froid rigoureux et prématuré fait périr une partie de l'armée sans qu'elle ait été vaincue. (Voyez 9me médaillon — Les chars sont *encombrés dans les neiges* et non *renversés.*) |
| 1813. | |
| 2 mai. | Bataille de Lutzen gagnée par la jeune armée sur les puissances alliées. |
| 20 mai. | Bataille de Bautzen, *Idem.* |
| 21 juin. | Bataille de Vittoria en Espagne. La perte de cette bataille entraîne pour Joseph la perte de sa couronne. |
| 26 et 27 août. | Bataille de Dresde, gagnée par Napoléon sur les puissances coalisées. |
| Septembre. | Revers de l'armée française, qui est battue à la bataille de la Katzbach. |
| 18 et 19 oct. | Funeste bataille de Leipsick, perdue par les Français par suite de la défection des alliés de Napoléon qui abandonnent ses drapeaux. |

| | |
|---|---|
| 1813. | Une maladie contagieuse étend ses ravages sur l'armée et la population des frontières. |
| | (Voyez le médailon — Les branches de cyprès indiquent les malheurs de cette époque). |
| | DIXIÈME MÉDAILLON. |
| 1814. | NOUVELLE COALITION. |
| Janvier. | Toutes les puissances naguère abaissées par Napoléon, réunissent leurs armes contre lui. — Invasion de la France par l'innombrable armée des alliés. |
| 1 février. | Commencement de la campagne de France. Bataille de la Rothière perdue par les Français, contre le feld-maréchal prussien Blücher. |
| février. | Suite de victoires à Chaupaubert, Montmirail; Vauchamp, etc. |
| Mars. | Fin de la campagne de France. Revers de l'armée française. |
| 30 mars. | Prise de Paris par la coalition européenne. |
| 3 avril. | Abdication de Napoléon. |
| du 5 mai 1814 au 26 fév. 1815. | Napoléon à l'île d'Elbe dont il est déclaré souverain. |
| 1815. | |
| 20 mars | Napoléon quitte l'île d'Elbe le 26 février. |

| | |
|---|---|
| 1815. | — Après avoir traversé la France sans obstacle, il arrive à Paris le 20 mars. — Il est rétabli sur le trône. |
| 18 juin. | Funeste bataille de Waterloo. Napoléon en la perdant, perd une seconde fois la couronne. |
| de 1815 à 1821. | Napoléon s'étant livré avec confiance aux Anglais, fut retenu prisonnier et conduit à l'île Sainte-Hélène, où il arriva le 18 octobre 1815. Il y mourut le 5 mai 1821. |

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.

# TABLE DES MATIÈRES.

TROISIÈME ÉPOQUE, NAPOLÉON EMPEREUR.



FIN.

TOUL, IMPRIMERIE DE Ve BASTIEN.

